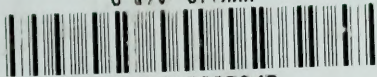
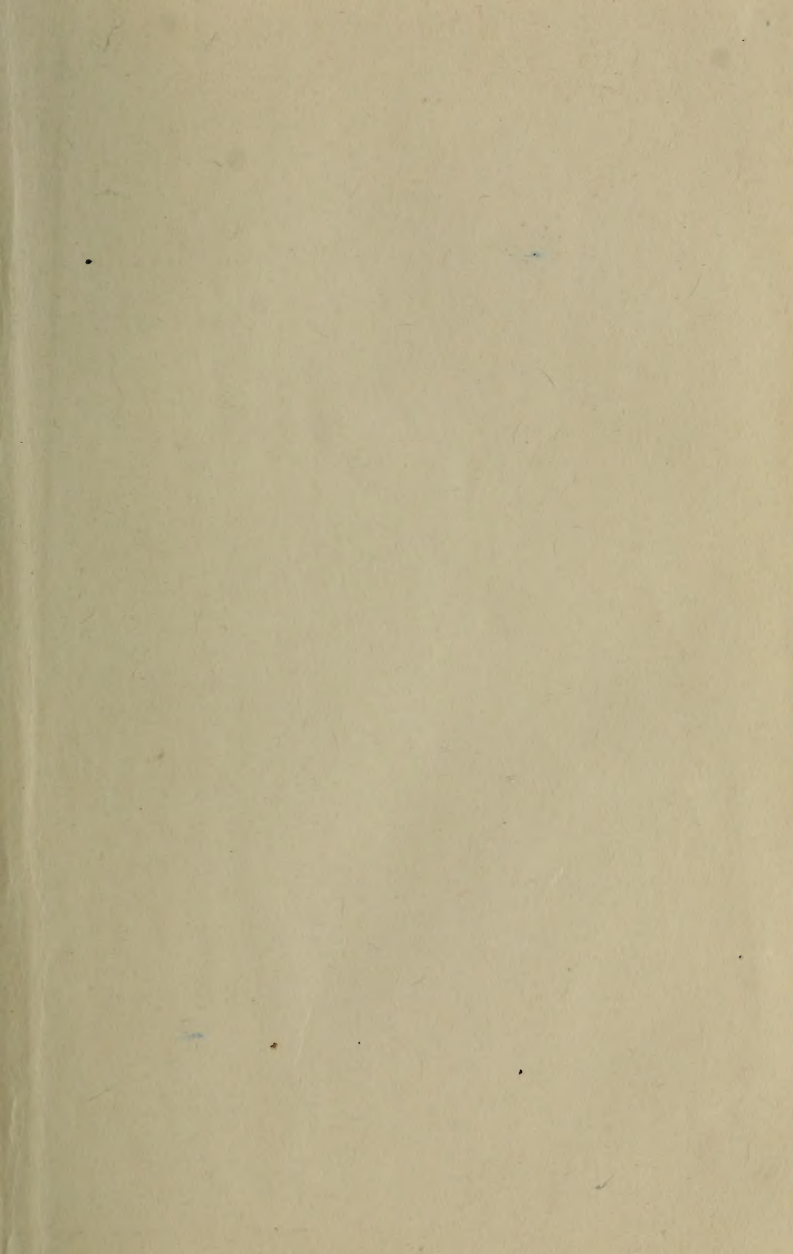


U d/o OTAWA



39003008005240





CONFESSIONS
DE SAINT AUGUSTIN



SAINT AUGUSTIN



CONFESSIONS

TRADUCTION NOUVELLE
PAR DOM LOUIS GOUGAUD

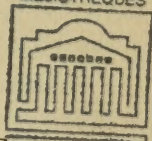
BÉNÉDICTIN DE S. MICHEL DE FARNBOROUGH

BOIS GRAVÉS DE PAUL BORNET

MARGTE PIQUAND ET PAUL BAUDIER



Université d'Ottawa
BIBLIOTHEQUES



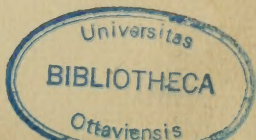
LIBRARIES

University of Ottawa

LE LIVRE CATHOLIQUE
LES ÉDITIONS G. CRÈS ET C^o

XXI, RUE HAUTEFEUILLE, PARIS, VI^c

MCMXXIII



NIL OBSTAT

Farnburgi, die 7^a Aprilis 1922

† Fr. FERDINANDUS CABROL, *abbas*.

IMPRIMATUR

Parisiis, die 20^a Februarii 1923

E. Thomas, *v. g.*

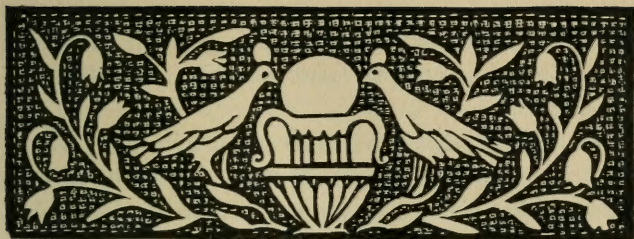
BR

65

.A6

F72

1923



INTRODUCTION

Voici une nouvelle traduction des Confessions de saint Augustin. Ce livre admirable, ce livre unique est de tous les temps. Il a été goûté dès son apparition ; depuis il n'a cessé d'être lu, d'être médité avec amour. Aujourd'hui encore, on en est aussi épris qu'aux siècles passés. « Nous lisons les Confessions de saint Augustin, écrit dans son journal un récent converti, et je suis frappé de voir que ce saint, avant de trouver la haute paix de la foi, a passé par les mêmes angoisses, par les mêmes doutes qui me torturent, moi un homme moderne, si affreusement ¹. » Quel document humain, en effet, pour nos contemporains, si friands de psychologie, d'autobiographie

1. P. Van der Meer de Walcheren, *Journal d'un converti*, Paris, 1921, p. 162.

et de récits de conversion ! Felices culpae ! pourrait-on dire des fautes qui nous ont valu une telle confession.

En même temps, où trouver une œuvre plus pleine de Dieu ? Sous la plume de saint Augustin, le mot « confessio » signifie louange, bénédiction, bien plus souvent qu'il ne signifie l'aveu contrit des péchés. Ces Confessions sont un long monologue, l'ardente prière d'une âme qui s'adresse directement à Dieu, à Dieu le Père, pour exhaler un chant d'amour. Il écrit parce qu'il aime, et ce qu'il aime, c'est l'amour que Dieu a pour lui : Amore amoris tui facio istuc. « Je veux rappeler les impuretés de ma vie passée et les souillures charnelles de mon âme, écrit-il, non certes que je les chérisse, mais afin d'y trouver un motif d'amour pour vous, ô mon Dieu ! C'est pour l'amour de votre amour que j'agis ainsi » (II, 1).

Voilà pourquoi, jusqu'à la dernière génération, les Confessions feront les délices des âmes soucieuses du divin, et voilà pourquoi aussi elles seront toujours recherchées et goûtées par tous ceux qui aiment les pages où palpite un cœur d'homme sincère.

« Celui-là est absolument hors de pair, a dit Mgr Duchesne. De son Afrique lointaine il rayonna sur toute la chrétienté. Aux hommes de son temps il dit toutes les paroles utiles. Il sut leur expliquer leurs âmes, les consoler des malheurs du monde,

guider leurs pensées à travers les mystères. A tous il fut aimable. Par lui les fanatiques furent apaisés, les ignorants éclairés, les penseurs maintenus dans la tradition. Il a enseigné tout le moyen âge. Maintenant encore, après l'inévitable déchet d'une si longue durée, il demeure la grande autorité théologique. C'est surtout par lui que nous communiquons avec l'antiquité chrétienne. A certains égards il est de tous les temps. Son âme — et quelle âme ! — a passé en ses écrits ; elle y vit encore : sur telle de ses pages il tombera toujours des larmes ¹. » En écrivant cette dernière phrase, l'éminent historien de l'Eglise ancienne pensait évidemment aux Confessions ².

Traduire un livre si riche, si profond, parfois si subtil, n'est pas chose aisée. Ceux-là le savent bien, qui l'ont longtemps et sérieusement pratiqué. Le présent traducteur ne s'est pas dissimulé les difficultés de la tâche. Suffisamment occupé par ailleurs, il n'aurait jamais songé à l'entreprendre de son chef. Aux endroits de la route les plus ardues, où ses pas

1. L. Duchesne, *Histoire ancienne de l'Eglise*, Paris, 1910, III, p. VIII.

2. Le biographe du cistercien Ailred de Rievaulx († 1167), dont l'œuvre vient d'être publiée, dit : « Ailred lisait de préférence les livres dont le texte était propre à faire sourdre les larmes et à édifier ; il avait notamment sans cesse entre les mains les Confessions d'Augustin. » Walter Daniel, *Vita Aelredi*, 42, éd. F. M. Powicke (Bulletin of the John Rylands Library, Manchester, VI, 1922, p. 514).

chancelaient, il a du moins eu la ressource de s'appuyer sur l'un ou l'autre des traducteurs antérieurs, français ou étrangers.

On sait que les traductions des Confessions en notre langue ne manquent pas ; mais la maison Crès, désireuse de publier cet ouvrage dans sa collection Le livre catholique, où il devait assurément figurer, a voulu offrir au public une traduction nouvelle, une traduction du XX^e siècle pour des lecteurs du XX^e siècle. Il nous reste à dire comment, de concert avec l'éditeur, nous avons cru devoir exécuter le travail qui nous a été confié.

Le texte latin sur lequel a été faite la présente traduction est celui de l'édition des Cambridge Patristic Texts due à MM. JOHN GIBB et WILLIAM MONTGOMERY (Cambridge, University Press, 1908), texte que des spécialistes — notamment mon confrère Dom André Wilmart — m'ont indiqué comme le meilleur. Ce texte est en somme assez peu différent de celui de l'édition de P. Knöll, dans le Corpus scriptorum ecclesiasticorum de l'Académie de Vienne (t. XXXIII, 1896). Ainsi que je l'ai indiqué en notes, je n'ai suivi que dans deux ou trois passages une leçon différente de celle de l'édition de Cambridge.

Cette traduction étant destinée non pas aux philologues, mais au grand public lettré, on a pensé qu'une version intégrale du texte latin risquerait de ne répondre ni à l'attente ni aux besoins de ce public.

Les Anciens ne composaient pas leurs livres comme les Modernes. Il y a dans les Confessions des morceaux de philosophie et d'exégèse qui sont de vrais hors-d'œuvre. On y trouve sur la doctrine des Manichéens des renseignements qui ne pourraient être supprimés sans dommage ; mais saint Augustin a surchargé son texte de développements sur lesdits Manichéens et sur leur système que le lecteur moderne ne pourrait considérer que comme des longueurs. Tout ce qui se rapporte à l'histoire personnelle d'Augustin, faits et idées, a été traduit ; le reste a été laissé de côté. D'ailleurs, les passages non traduits ont été soigneusement résumés entre crochets, en sorte que le lecteur pourra se représenter aisément la physionomie complète de l'ouvrage et se rendre compte de la nature et de l'étendue de chacun des développements de pure philosophie, de rhétorique ou d'exégèse que nous avons omis dans la traduction.

Un mot enfin sur les titres des chapitres. Les titres qui figurent, dans beaucoup d'éditions et de traductions, en tête des chapitres et les sommaires qui se lisent en tête de chaque livre ont été ajoutés après coup par des mains souvent malhabiles. Nous avons donné aux chapitres des titres de notre choix, aussi courts et aussi expressifs que possible.

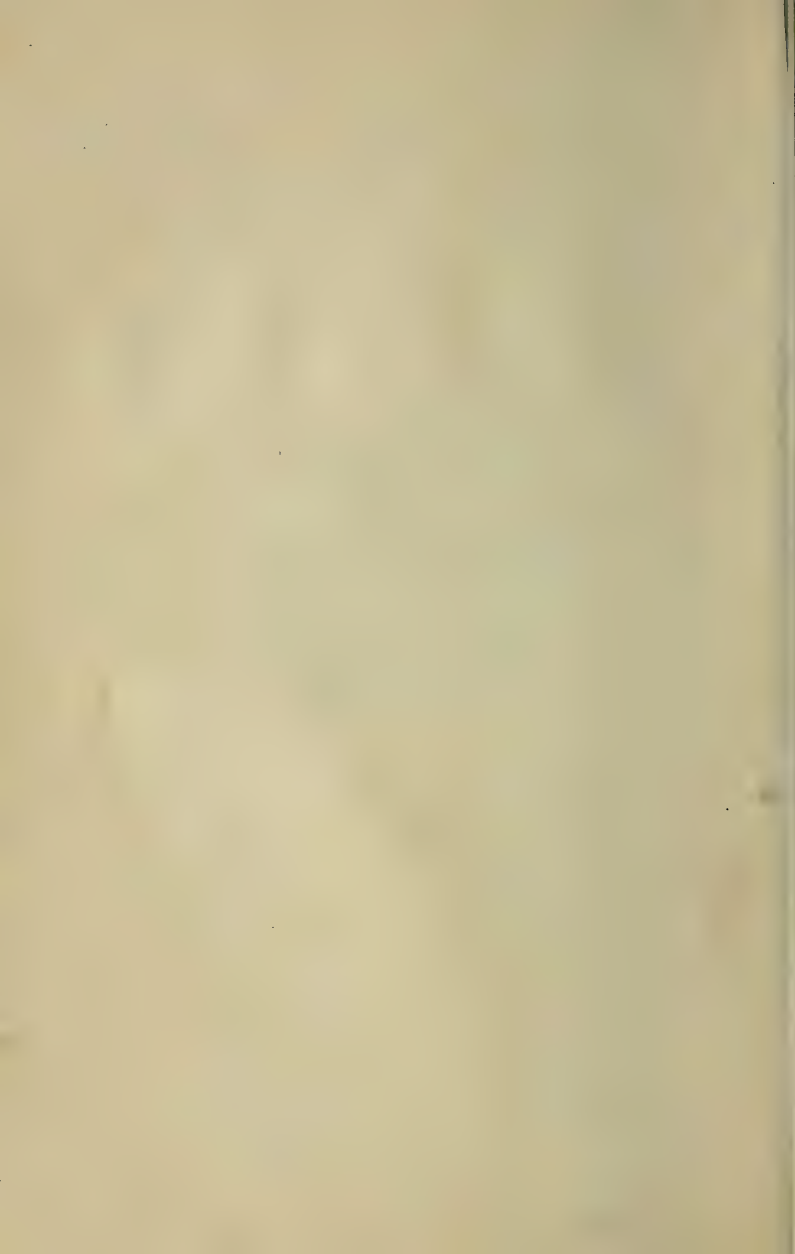
Un index analytique permettra de retrouver aisément les faits et les idées principales.

5 avril 1922.

L. G.



LIVRE PREMIER





LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

INVOCATION ET LOUANGE

Vous êtes grand, Seigneur, et digne de toute louange ¹. Grande est votre puissance, et votre sagesse est sans limites ². Cependant un homme, chétive partie de votre création, éprouve le besoin de vous louer. Un homme, qui va portant en tout lieu sa mortalité avec la misère de son péché, un homme par qui l'on voit que vous résistez aux superbes ³, ô Dieu, un homme, infime partie de vos créatures, entreprend de vous louer. C'est vous qui l'y poussez, et il trouve son bonheur à vous louer, car vous nous

1. Ps. CXLIV, 3. — 2. Ps. CXLVI, 5. — 3. Jac. IV, 6 ; I Petr. V, 5.

avez faits pour vous, et notre cœur est sans repos jusqu'à ce qu'il se repose en vous. Donnez-moi donc, Seigneur, de savoir et de comprendre ce qui vient en premier lieu, l'invocation ou la louange, et s'il faut d'abord vous connaître ou d'abord vous invoquer.

Mais qui pourrait vous invoquer sans vous connaître ? Vous ignorant, l'invocation peut s'égarer vers un autre objet. Ou bien faut-il vous invoquer pour vous connaître ? Mais comment invoquer celui auquel on ne croit pas ¹ ? Et comment croire sans connaissance préalable ? Ceux qui cherchent le Seigneur le louent ², car, le cherchant, ils le trouveront, et, l'ayant trouvé, ils le loueront. Que je vous cherche donc, Seigneur, en vous invoquant, et que je vous invoque en croyant en vous, puisque vous nous avez été annoncé ! Elle vous invoque, Seigneur, cette foi que vous m'avez donnée, que vous m'avez inspirée par l'humanité de votre Fils et par le ministère de celui qui vous a annoncé.

CHAPITRE II

IMMENSITÉ DE DIEU

Et comment invoquerai-je mon Dieu, mon Dieu et mon Seigneur ? En effet, l'invoquer, c'est litté-

1. Rom. X, 14. — 2. Ps. XXI, 27.

ralement l'appeler en moi ¹, et y a-t-il en moi une place où mon Dieu puisse venir ? Y a-t-il une partie de moi où puisse venir ce Dieu, créateur du ciel et de la terre ? Y a-t-il en moi, Seigneur, mon Dieu, un lieu qui puisse vous recevoir ? Le ciel et la terre, que vous avez créés et où vous m'avez créé, sauraient-ils vous contenir ?

Et de ce que, sans vous, rien ne subsisterait, s'ensuit-il que tout ce qui existe vous contienne ? Alors, moi qui suis, pourquoi vous demander de venir en moi, qui ne puis exister sans que vous soyez en moi ? Je ne suis pourtant pas aux enfers, où vous êtes ; car, si je descends aux enfers, je vous y trouve ².

Donc, je ne serais pas, ô mon Dieu, je ne serais en aucune manière si vous n'étiez pas en moi. Ou plutôt je ne serais pas si je n'étais pas en vous, de qui procède tout, par qui et en qui tout vit ³.

Il en est ainsi, Seigneur, il en est ainsi. Or où vous appeler, étant en vous ? D'où viendriez-vous en moi ? Où me retirerais-je, hors du ciel et de la terre, pour que de là vous veniez en moi, mon Dieu, vous qui avez dit : « Je remplis le ciel et la terre ? » ⁴

1. Lat. *invocare*. — 2. Ps. CXXXVIII, 8. — 3. Rom. IX, 36. — 4. Jerem. XXIII, 24.

CHAPITRE III

AUCUNE CRÉATURE NE CONTIENT
DIEU TOUT ENTIER

Est-ce donc que le ciel et la terre vous contiennent parce que vous les remplissez ? Ou bien, les remplissant, reste-t-il encore de vous quelque chose qu'ils ne sauraient contenir ? Et où répandez-vous ce qui reste de votre être, le ciel et la terre une fois remplis ? Avez-vous donc besoin d'être contenu en quelque chose, vous qui contenez tout ? Les choses que vous remplissez, ne les contenez-vous pas en même temps ? Ce ne sont pas les vases que vous remplissez qui font votre stabilité, car, même s'ils se brisent, vous ne vous répandez pas, et, quand vous vous répandez sur nous, vous ne tombez pas, vous nous relevez, au contraire, vous ne vous dispersez pas, vous nous rassemblez.

Mais, vous qui remplissez toutes choses, les remplissez-vous de tout votre être ? Ou bien, comme elles ne peuvent vous contenir tout entier, prennent-elles seulement une partie de vous, et prennent-elles toutes la même partie ? Ou bien chaque chose prend-elle une partie spéciale, les plus grandes une grande partie, les plus petites une petite ? En ce cas, quelque partie de votre être serait donc grande, quelque autre petite ? Ou bien êtes-vous tout entier partout,

bien qu'aucune chose ne puisse vous contenir tout entier ?

CHAPITRE IV

MAJESTÉ ET PERFECTIONS DE DIEU

Qu'êtes-vous donc, ô mon Dieu ? Qu'êtes-vous, je le demande, sinon le Seigneur Dieu ? Car qui est Dieu hormis le Seigneur, et qui est Dieu si ce n'est notre Dieu ¹ ? Très haut, très bon, très puissant, tout-puissant, très miséricordieux et très juste, très secret et très présent, très beau et très fort, stable et incompréhensible, immuable et cause de tout changement, jamais nouveau et ne vieillissant point, renouvelant tout et conduisant, à leur insu, les superbes à la décrépitude, toujours agissant et toujours en repos, recueillant sans avoir besoin de rien, soutenant, remplissant et protégeant tout, créant, nourrissant et perfectionnant tout : pourquoi chercher, vous à qui rien ne manque ?

Vous aimez, mais sans agitation, vous êtes jaloux, mais sans inquiétude, votre repentir est sans douleur, votre colère sans emportement. Vos opérations varient, mais votre dessein reste immuable. Vous trouvez ce que vous cherchez, mais sans avoir

1. Ps. XVII, 32.

rien perdu. Jamais pauvre, vous vous réjouissez cependant de vos gains, nullement avare, vous exigez cependant des intérêts. On vous donne plus que vous ne demandez ; c'est pour vous rendre notre débiteur : et cependant qui possède quoi que ce soit qui ne soit point à vous ? Vous payez des dettes sans rien devoir ; vous en remettez sans rien perdre.

Mais pourquoi tant parler, mon Dieu, ma vie, mes saintes délices ! Que peut signifier le langage de celui qui parle de vous ? Malheur néanmoins à ceux qui se taisent sur vous, car ceux-là même qui en parlent le plus ne sont encore que des muets.

CHAPITRE V

SOIF D'AMOUR ET DE PARDON

Qui me donnera de me reposer en vous ? Qui me donnera de vous recevoir dans mon cœur avec ivresse ? La possession de mon unique bien, qui est vous, me fera oublier ma misère.

Que m'êtes-vous, Seigneur ? Ayez pitié de moi, et je parlerai. Que suis-je pour vous, moi-même, pour que vous m'ordonniez de vous aimer, pour que, si je ne le fais pas, vous vous irritiez contre moi et me menaciez des plus grands maux ? N'est-ce pas une assez grande misère pour moi de ne pas vous aimer ? De grâce, par votre miséricorde, dites-moi, Seigneur,

mon Dieu, ce que vous êtes pour moi. Dites à mon âme : « Je suis ton salut ¹ » Et je m'empresserai de suivre votre voix et de m'attacher à vous. Ne me cachez pas votre face, mais laissez-moi la voir, même si je meurs, car certainement je mourrai si je ne la vois pas.

Fort étroite est la demeure de mon âme, qui vous attend ; rendez-la plus spacieuse. Elle tombe en ruines, réparez-la. Elle contient des choses qui blessent votre regard, je le sais et je le confesse ; mais qui la purifiera ? A qui, si ce n'est à vous, crierai-je : « Purifiez-moi, Seigneur, de mes misères cachées et n'imputez pas celles d'autrui à votre serviteur ² ? »

Je crois, voilà pourquoi je parle ³, Seigneur, vous le savez. Est-ce que je ne vous ai pas exposé, à ma honte, la malice de mes péchés, ô mon Dieu, et n'avez-vous pas pardonné l'impiété de mon cœur ⁴ ? Je ne veux pas me disculper devant vous, qui êtes la vérité même. Je ne veux pas me tromper moi-même, de peur que mon iniquité ne se mente à elle-même ⁵. Je n'entre donc pas en discussion avec vous, car si vous examinez sévèrement nos péchés, Seigneur, Seigneur, qui pourra soutenir cet examen ? ⁶

1. Ps. XXXIV, 3. — 2. Ps. XVIII, 13. — 3. Ps. CXV, 1. —
4. Ps. XXXI, 5. — 5. Ps. XXVI, 12. — 6. Ps. CXXXIX, 3.

CHAPITRE VI

PROVIDENCE DIVINE

Cependant laissez-moi m'adresser à votre miséricorde, moi terre et cendre. Permettez-moi de parler, car je sais que c'est à un être plein de miséricorde et non pas à un homme railleur que je m'adresse. Que si vous riez de moi, du moins, changeant bientôt de visage, vous ne tarderez pas à me prendre en pitié.

Que dirai-je donc, Seigneur, mon Dieu, si ce n'est que j'ignore d'où je suis venu ici-bas, dans cette vie mortelle, ou, si l'on peut dire, dans cette mort vivante. Dès mes premiers jours, je fus l'objet de vos miséricordieuses tendresses, comme me l'ont appris mes parents selon la chair, de qui et en qui vous m'avez formé dans le temps, car de cela je n'ai point gardé souvenance.

Je goûtai la douceur du lait maternel. Qui remplissait les seins de ma mère et de mes nourrices, si ce n'est vous, Seigneur ? Par elles je recevais de vous l'aliment de ma prime enfance, que votre Providence tirait des richesses déposées jusqu'au sein profond de la nature. C'est encore vous qui faisiez que je ne désirais pas plus que vous ne donniez et qui inspiriez à mes nourrices de me faire profiter de

ce que vous leur donniez. En effet, une affection bien réglée les poussait à me donner ce qu'elles recevaient de vous en abondance. C'était leur bien, et c'était mon bien que je tirais d'elles, bien dont elles n'étaient point la source, mais que je recevais d'elles, car tous les biens viennent de Dieu, et c'est mon Dieu qui est mon unique salut.

C'est ce que j'ai reconnu plus tard, votre voix me le criant par tous les bienfaits que vous me prodiguez au dedans et au dehors. Alors je savais sucer le lait, témoigner ma joie de ce qui plaisait à ma chair et pleurer quand elle éprouvait quelque douleur, et rien de plus.

Bientôt je commençai à sourire, dans le sommeil d'abord, puis étant éveillé, ainsi qu'on me l'a appris. L'observation des autres enfants me fait croire que les choses se passèrent ainsi pour moi, car de cela je n'ai nul souvenir.

Et voici que, peu à peu, j'eus le sentiment des lieux où je me trouvais. Puis je voulus faire connaître mes volontés à ceux qui les pouvaient satisfaire, mais je n'y réussis point, car elles étaient en moi et eux hors de moi, et par aucun de leurs sens ils ne pouvaient pénétrer jusqu'à mon âme. Aussi je mettais mes membres en mouvement, je jetais des cris et j'inventais des signes conformes à mes désirs, signes peu nombreux et peu expressifs. Lorsqu'on ne m'obéissait pas, parce que l'on ne m'a-

vait pas compris, ou bien parce que ce que je désirais m'eût fait du mal, je m'irritais de ne pas trouver de la soumission chez les grandes personnes et des esclaves dans les personnes libres, et je me vengeais en pleurant. J'ai appris que les enfants agissent ainsi par ceux que j'ai pu étudier. Que j'ai été tel moi-même, c'est plutôt eux qui, sans le savoir, me l'ont appris que mes nourrices avec toute leur expérience.

Mon enfance est morte depuis longtemps, et moi je continue de vivre. Vous, Seigneur, qui vivez à jamais et en qui rien ne meurt, vous qui étiez Dieu avant l'aurore des siècles et avant tout ce qui peut être nommé de plus ancien, vous, le maître de toute la création, sortie de vos mains, vous en qui résident les causes de tout ce qui est instable et les origines immuables de toutes les choses changeantes, et en qui résident aussi les raisons éternelles de tout ce qui est temporaire et privé de raison, dites, ô Dieu, à celui qui vous en supplie, vous plein de miséricorde pour votre misérable serviteur, dites-moi si mon enfance a succédé à une autre période antérieure, à celle, peut-être, que j'ai passée dans le sein maternel, existence vers laquelle la vue des femmes enceintes ramène notre pensée et dont on m'a aussi parlé.

Et antérieurement encore, ô mon Dieu, joie de mon cœur, étais-je quelque part, étais-je quelqu'un ?

Qui me le dira? Personne, ni mon père, ni ma mère, ni l'expérience des autres, ni ma propre mémoire. Mais vous allez vous moquer de moi pour ces questions, peut-être, vous qui me commandez de vous louer de ce dont j'ai la connaissance et de vous glorifier? Je vous glorifie donc, maître du ciel et de la terre, vous rendant grâces pour mes origines et pour ma prime enfance, dont je n'ai point souvenance. Vous avez voulu que l'homme conjecturât ce qu'il fut d'après ce qu'il observe chez les autres ou qu'il fît ces conjectures sur le témoignage de faibles femmes.

J'existais donc, je vivais en ce temps-là ; et vers la fin de ce premier âge je cherchais des signes propres à faire connaître aux autres ma pensée.

D'où, sinon de vous, Seigneur, un tel être vient-il? Quelqu'un serait-il le créateur de soi-même? Ou bien l'être et la vie découlent-ils d'une autre source en dehors de vous, Seigneur, en qui l'être et la vie se confondent, car vous êtes tout ensemble et le souverain Être et la Vie souveraine?

Vous êtes le Très-Haut, et vous ne changez pas. Aujourd'hui ne passe pas pour vous et pourtant il passe en vous, car les jours sont en vous, comme tout le reste, et ils ne trouveraient pas leur issue, si vous ne les conteniez. Et parce que vos années ne s'usent pas ¹, vos années sont un *aujourd'hui* per-

1. Ps. CII, 28.

pétuel. Combien de nos jours et de ceux de nos pères ont passé par votre *aujourd'hui*, duquel ils ont reçu le mode et la durée de leur existence ! Et d'autres encore passeront et recevront de lui le mode et la durée de leur existence, mais, vous, vous demeurez le même à jamais ¹, et toutes les choses de demain et d'au-delà, toutes celles d'hier et d'aparavant, vous les faites aujourd'hui, vous les avez faites aujourd'hui.

S'il en est qui ne me comprennent pas, qu'y puis-je ? Que ceux-là même qui disent : quel est ce mystère ? se réjouissent. Qu'ils se réjouissent, et qu'ils préfèrent vous trouver sans comprendre que comprendre sans vous trouver.

CHAPITRE VII

LA MALICE DE L'HOMME APPARAÎT
MÊME CHEZ L'ENFANT A LA MAMELLE

Ecoutez-moi, mon Dieu ! Malheur aux péchés des hommes ! Et c'est l'homme qui parle ainsi, et vous avez pitié de lui, parce que vous l'avez fait et que vous n'avez pas fait le péché qui est en lui. Qui me rappellera les péchés de mon enfance ? Car personne n'est pur de péché devant vous, pas

1. Ps. CII, 28.

même l'enfant qui n'a qu'un jour de vie sur cette terre ¹. Qui me les rappellera? Sera-ce ce petit être dans lequel j'aperçois maintenant ce dont je n'ai pu garder le souvenir? Quel était donc alors mon péché! Était-ce de me jeter, bouche ouverte et pleurant, sur les seins nourriciers? Si, aujourd'hui, je me précipitais avec cette avidité, non plus sur le lait, mais sur les aliments qui conviennent à mon âge, ne m'attirerais-je pas, et à bon droit, la risée et le blâme? Donc je faisais alors des choses répréhensibles; mais parce que je n'étais pas capable de comprendre la réprimande, ni l'usage ni la raison n'auraient souffert que je fusse réprimandé. En grandissant, nous extirpons ces manières de faire, nous nous en débarrassons; c'est donc qu'elles sont mauvaises, car on ne retranche pas volontairement ce qui est bon. On ne saurait, en effet, tenir pour bonnes, même à cet âge, des actions comme celles-ci : réclamer avec larmes ce qui aurait été nuisible, si on l'avait accordé; s'irriter furieusement contre des personnes sur qui on n'a aucun droit, contre des personnes libres et plus âgées, contre ses propres parents; essayer de frapper et de faire du mal à ceux qui par sagesse refusent d'obéir à des demandes dont l'exécution serait funeste. L'innocence de l'enfant, c'est donc dans la faiblesse de ses membres

1. Job. XXV, 4.

qu'il faut la chercher, mais non pas dans les inclinations de son cœur. J'ai pu distinguer moi-même et observer la jalousie chez un tout petit enfant. Il ne parlait pas encore ; néanmoins, pâle d'émotion, il jetait déjà un regard méchant sur son frère de lait.

Qui l'ignore ? Les mères et les nourrices croient pouvoir conjurer ce mal par je ne sais quelles pratiques. Mais, je le demande, est-ce innocence, de la part d'un enfant très riche, de ne pouvoir souffrir qu'un petit compagnon indigent, et dont cet aliment est l'unique soutien, vienne puiser à cette riche et nourrissante fontaine de lait ? On tolère ces défauts avec indulgence, non pas qu'ils soient de nulle ou de minime importance, mais parce qu'on sait que l'âge les éliminera. Qu'ils aient toutefois de l'importance, le fait qu'on ne saurait les tolérer dans un âge plus avancé le prouve.

Seigneur, mon Dieu, vous qui avez donné à l'enfant, avec la vie, un corps armé de tous ses sens, vous qui avez ajusté ses membres, donné de la beauté à sa figure, et qui l'avez doué d'instincts de préservation et de conservation nécessaires à son existence, vous m'ordonnez de vous louer pour tout cela, de vous glorifier et de chanter votre nom, ô très Haut ¹, car vous seriez le Dieu tout-puissant et bon, quand même vous n'auriez fait que ces choses que nul

1. Ps. XCI, 1.

autre que vous n'eût pu faire, ô vous, l'Unique, de qui procède toute forme, ô vous, le très Beau, qui façonnez toute chose et ordonnez tout suivant votre loi.

Cet âge, Seigneur, que je ne me souviens plus d'avoir vécu, que je ne connais que par les dires d'autrui, sur le développement duquel je n'ai que des conjectures, bien fondées d'ailleurs sur l'observation des autres enfants, c'est à regret que je le compte comme une portion de mon existence sur cette terre. Il est pour moi aussi enveloppé de ténèbres et d'oubli que celui que j'ai passé dans le sein maternel.

Que si j'ai été conçu dans le péché et nourri dans le péché par ma mère ¹, dès le temps où elle me portait dans son sein, où, je vous le demande, ô mon Dieu, où et quand, Seigneur, moi, votre serviteur, ai-je été innocent? Mais oublions ce temps. Pourquoi m'en occuper davantage, puisque ma mémoire n'en conserve aucun vestige.

CHAPITRE VIII

COMMENT AUGUSTIN APPRIT A PARLER

De ce premier âge je passai à la seconde période de mon enfance ², ou plutôt c'est elle qui vint à moi.

1. Ps. L, 7. — 2. Sur les différents âges de la vie humaine.
Confessions de saint Augustin.

Quant à la période antérieure, elle ne se retira point de moi. Où serait-elle allée? Pourtant elle avait cessé d'exister.

Ayant quitté l'âge où l'enfant ne dispose pas encore de la parole, j'étais devenu capable de m'en servir. Je m'en souviens, et j'ai observé depuis comment j'ai appris à parler. Ce ne furent point les grandes personnes qui m'enseignèrent les mots en me les présentant dans un ordre systématique, comme on fit un peu plus tard pour les lettres. Mais moi-même, grâce à l'intelligence que vous m'avez donnée, mon Dieu, voyant que mes plaintes, mes cris et les mouvements variés de mon corps étaient insuffisants pour traduire les désirs de mon cœur et pour me faire obéir, voyant que je ne réussissais pas à me faire comprendre en tout ni par tous, je fis entrer en jeu ma mémoire. Quand on prononçait les noms des choses, voyant que, tel mot étant dit, on se dirigeait vers tel objet, j'en conclusai que c'était là le nom de l'objet que l'on voulait désigner.

La volonté des gens qui m'entouraient se manifestait par les mouvements du corps, ce langage naturel de toutes les nations, lequel, par le visage, le mouvement des yeux, l'action des membres, le son de la voix, indique les sentiments de l'âme, soit qu'elle demande, sollicite, rejette ou fuie quelque

maine, suivant S. Augustin (*infantia, pueritia, adolescentia, juventus*, etc.), voir *De vera religione*, XXVI, 48.

chose. De cette manière j'acquis peu à peu le sens de beaucoup de mots que j'entendais répéter fréquemment et qui, dans des phrases variées, occupaient leur place logique. Ainsi je commençai à faire connaître mes propres volontés en accoutumant insensiblement ma bouche à ces moyens d'expression. C'est ainsi que j'échangeais avec mon entourage les signes qui expriment la pensée et que j'entrais plus avant dans les agitations de la vie humaine, sous l'autorité de mes parents et la direction de mes aînés.

CHAPITRE IX

RÉPUGNANCE POUR L'ÉTUDE. AMOUR DU JEU.
CRAINTE DES CHATIMENTS

Dieu, mon Dieu, quelles misères et quelles déceptions n'ai-je pas éprouvées alors ! On proposait à mon enfance comme règle du bien d'être docile à mes maîtres pour réussir dans le monde et d'exceller dans l'art de la parole, qui conduit aux honneurs ^{des hommes} et aux fausses richesses. Je fus donc envoyé à l'école pour apprendre les lettres, dont malheureusement je ne voyais pas alors l'utilité. Aussi ma paresse ^{à apprendre} m'attira-t-elle ^{des coups} des coups. Les gens plus avancés dans la vie approuvaient ces châtiments. Ils nous avaient préparé ces chemins dou-

D. nombreux sont ceux qui ont vu leurs

loueux par lesquels il nous fallait passer, surcroît de travail et de douleur pour les fils d'Adam.

Mais, Seigneur, je trouvai aussi des hommes qui vous priaient, et j'appris d'eux à comprendre, autant que cela m'était possible, que vous êtes quelqu'un de grand qui pouvez, même sans apparaître à nos sens, nous entendre et nous venir en aide. / En effet, dès l'enfance, j'ai commencé à vous prier, ô vous, mon secours et mon refuge ; et c'est en vous invoquant que ma langue s'est déliée.

Ce que je vous demandais, petit de corps, mais animé d'une grande ardeur, c'était d'échapper aux punitions de l'école. Et, comme vous ne m'exauciez pas — et c'était pour mon bien —, les personnes plus âgées et mes parents eux-mêmes, certes très éloignés de me vouloir du mal, se riaient des coups que je recevais et qui étaient alors pour moi les plus grands et les plus insupportables des maux.

Existe-t-il donc, Seigneur, une âme assez grande et qui vous soit unie par un amour assez ardent, existe-t-il, dis-je, une âme qui par l'effet de cette étroite et pieuse union avec vous (et non par l'effet de la stupidité, qui produit parfois les mêmes résultats) soit capable d'affronter sans effroi les chevaux, les ongles de fer et tous les tourments variés dont l'univers tout entier vous demande avec crainte d'être délivré? Est-il une âme assez forte pour rire de ceux qui infligent ces durs supplices,

comme nos parents se riaient des tourments que les maîtres infligent aux enfants ? Non, je ne les redoutais pas moins, et je ne vous demandais pas avec moins d'instances de m'en préserver ; et cependant je péchais par la négligence que je mettais à écrire, à lire, à fixer mon attention sur les études qu'on exigeait de moi.

Ce n'était pourtant, Seigneur, ni la mémoire ni l'intelligence qui me faisaient défaut. Vous aviez daigné m'en pourvoir suffisamment pour cet âge. Seulement j'aimais à jouer, et ceux-là qui tombaient dans les mêmes fautes m'en punissaient. Les jeux des grandes personnes, on les décore du nom d'affaires, et elles punissent les enfants pour des choses semblables à celles qu'elles font elles-mêmes, et personne n'a pitié ni des grands enfants ni des petits.

Quel est l'arbitre équitable qui trouvera juste qu'on m'ait battu, enfant, parce que, en jouant à la balle, je négligeais l'étude des lettres, qui devait devenir plus tard, pour moi, un jeu autrement pernicieux ? Et que faisait-il d'autre, celui qui me punissait, lui qui, s'il était vaincu par un rival dans quelque misérable dispute, manifestait plus de dépit et de jalousie que je n'en ressentais, moi, quand mon camarade de jeu gagnait la partie de balle ?

CHAPITRE X

L'AMOUR DES JEUX ET DES SPECTACLES
DÉTOURNE AUGUSTIN DE L'ÉTUDE DES LETTRES

Néanmoins je péchais, Seigneur, mon Dieu, régulateur et créateur de toute chose, hormis du péché, dont vous tolérez seulement, dans votre plan, l'existence. Seigneur, mon Dieu, je péchais en n'obéissant pas aux ordres de mes parents et de mes maîtres / car j'aurais pu faire tourner à un bon usage ces connaissances, quelles que fussent les intentions de ceux-ci en voulant me les faire acquérir. D'ailleurs, ce n'était pas pour suivre quelque chose de meilleur que je désobéissais, mais par attrait pour le jeu, cédant à l'orgueil de triompher de mes camarades et aimant à avoir les oreilles chatouillées de vaines louanges, qui augmentaient encore cette démangeaison de vanités.

Puis mes yeux débordaient de curiosité, et ils recherchaient avec une ardeur grandissante les spectacles et les jeux d'un âge plus avancé, jeux dont les organisateurs jouissent d'une si grande vogue que presque tous les parents souhaitent un rôle semblable pour leurs propres enfants. Et cependant ces mêmes parents supportent que leurs enfants soient battus quand leurs études ont souffert des spectacles ^{susdits}, où ils espèrent les voir briller un jour.

60 / Daignez, Seigneur, jeter sur toutes ces choses un regard de miséricorde, et délivrez-nous, nous qui vous invoquons déjà, et délivrez aussi ceux qui ne vous invoquent pas encore, pour qu'ils arrivent à vous invoquer et qu'ils soient ainsi délivrés.

CHAPITRE XI

LE BAPTÊME D'AUGUSTIN EST DIFFÉRÉ

Dès mon bas âge, j'avais entendu parler de la vérité éternelle, dont la promesse nous a été donnée par l'humilité de votre Fils, notre Seigneur Dieu, qui a daigné descendre jusqu'à notre orgueil. Dès que ma mère, qui mettait en vous sa plus haute espérance, m'eût donné le jour, je fus marqué du signe de la croix et assaisonné du sel du Christ ¹.

Un jour, vous vous en souvenez, Seigneur, encore tout enfant, surpris tout à coup par une oppression d'estomac, je faillis mourir. Vous vîtes, ô mon Dieu, — car, dès ce temps, vous étiez mon gardien — avec quelle ardeur et quelle foi je demandai le baptême de votre Christ, mon Dieu, mon Seigneur, à la piété de ma mère et à celle de votre Église, notre mère à tous. Ma mère selon la chair, boule-

1. « ...signabar iam signo crucis eius et condiebar eius sale. » Allusion aux rites du catéchuménat.

Augustin : aij de l'œuvre

*ndq del } pass
 } l'œuvre
 } même
 } l'œuvre*

versée et préoccupée dans son chaste cœur d'enfanter mon salut éternel dans la foi, et confiante en la rémission des péchés, voulut hâter l'heure de mon initiation aux sacrements de salut et celle de mon ablution. Mais je recouvrai subitement la santé ; de sorte que l'acte purificateur fut retardé comme s'il avait été nécessaire que je me couvrisse de nouvelles souillures, au cas où ma vie se prolongerait. Plus grave et plus dangereuse, certes, est la souillure contractée après le bain baptismal !

Or, dès ce temps, je croyais, et ma mère aussi, et toute ~~ma famille~~ ^{la maison}, à l'exception de mon père. Ce dernier ne possédait pas encore la foi au Christ, mais son influence ne pouvait pas faire échec à la piété de ma mère ni détruire ma propre foi. Ma mère, elle, faisait tout pour que vous fussiez pour moi un père, ô mon Dieu, et vous l'aidiez à vaincre les résistances de son mari, auquel cependant, pour tout le reste, elle cérait par obéissance, encore qu'elle fût meilleure que lui. En agissant ainsi elle vous obéissait à vous-même.

18! Pour quelle raison, ô mon Dieu, — je voudrais le savoir, s'il vous plaisait de me l'apprendre — mon baptême fut-il alors différé? Fut-ce pour mon bien ou pour mon malheur que les rênes du péché furent, pour ainsi dire, laissées flottantes? D'où vient que maintenant, de côté et d'autre, on entende dire de telle ou telle personne : « Laissez-la tranquille ;

qu'elle agisse à sa guise ; elle n'est pas encore baptisée? » Comme si, quand il s'agit de la santé corporelle, on disait : « Laissez-le se blesser davantage, il n'est pas encore guéri ! » Oh ! qu'il eût mieux valu que je fusse guéri plus tôt, grâce aux soins de mes amis ou par ma propre initiative, et que la santé de mon âme fût placée en sécurité sous votre garde à vous, qui me l'aviez donnée. Cela eût certes été mieux, car de quels flots déchaînés de tentations allais-je avoir à subir les assauts au sortir de l'enfance ! Ma mère, le prévoyant, préféra leur livrer une terre brute, d'où sortirait plus tard une forme nouvelle, plutôt que l'image déjà toute formée.

CHAPITRE XII

COMMENT DIEU TIRE LE BIEN DU MAL

19 Dans l'enfance, que l'on redoutait pourtant moins pour moi que la jeunesse, je n'avais aucun goût pour l'étude, et j'avais horreur d'y être contraint. On m'y contraignit cependant, et ce fut pour mon bien. Je faisais mal de résister, car sans cette contrainte, je n'eus rien appris. Personne n'agit bien s'il agit à contre cœur, même faisant le bien. Ceux qui me contraignaient à l'étude ne faisaient pas le bien davantage ; vous seul, mon Dieu, agissiez pour

mon bien. En effet, ceux-là qui me pressaient d'étudier n'avaient rien d'autre en vue que de satisfaire par ce moyen un insatiable désir de richesses indigentes et de gloire sans noblesse. Mais vous, qui savez le nombre des cheveux de notre tête ¹, vous avez tourné à mon profit l'erreur de ceux qui me forçaient à étudier, et de ma paresse vous avez tiré le châtement que je méritais, tout petit encore et déjà si grand pécheur ! Ainsi vous me faisiez du bien par le moyen de ceux qui ne faisaient pas le bien, et vous avez, avec justice, tourné mon péché en châtement pour moi, car vous l'avez décrété ainsi, et c'est là une loi inéluctable, que tout esprit désordonné doive être son propre châtement à lui-même.

CHAPITRE XIII

AUGUSTIN DÉPLORE SA PASSION POUR LES FICTIONS DES POÈTES ET SON AVERSION POUR LES CONNAISSANCES UTILES

Pour quelle raison détestais-je le grec, qui me fut enseigné dès mon tout jeune âge ? C'est une chose que, aujourd'hui encore, je ne parviens pas à m'expliquer. Le latin, par contre, me plaisait. Je ne parle pas du rudiment qu'enseignent les premiers maîtres,

1. Mat. X, 30.

mais de ce qui fait l'objet des leçons de ceux qu'on nomme grammairiens. Apprendre à lire, à écrire, à compter, ne me fut pas, en effet, moins pénible et odieux que l'étude du grec. D'où venaient ces répugnances, sinon du péché et de la vanité de ma vie? Car j'étais chair, et j'étais un esprit errant et égaré ¹.

Ces premières connaissances, grâce auxquelles j'acquis pour toujours la faculté de lire tous les écrits que je rencontraï et d'exprimer moi-même ma pensée par l'écriture, étaient certes bien meilleures, parce que plus certaines, que les aventures fabuleuses d'un Énée, qu'on m'obligeait à apprendre, dans l'oubli de mes propres erreurs.

La mort de Didon, qui se tua par amour, m'arrachait des larmes, et je n'en versais point sur moi-même, misérable créature, qui trouvais la mort dans ces folies, loin de vous, mon Dieu, ma vie ! Quoi de plus pitoyable qu'un malheureux sans pitié pour lui-même et qui pleure la mort de Didon causée par l'amour d'Énée, alors qu'il oublie de pleurer sa propre mort, dont la cause est le manque d'amour pour vous?

O Dieu, lumière de mon cœur, pain offert à mon âme affamée, force fécondante de mon esprit et asile de ma pensée, je ne vous aimais pas, je vous étais

1. Ps LXXVII, 39.

infidèle comme un fornicateur, et mon infidélité se leurrait des bravos qui lui arrivaient de tous côtés. L'amitié du monde est, en effet, une fornication qui sépare de vous ¹.

« Bravo ! bravo ! » m'entendais-je dire, mots qu'on croirait destinés à faire honte à l'homme qui ne tombe pas dans de semblables erreurs. Elles ne me tiraient pas de larmes, ces erreurs, mais je pleurais sur « Didon expirante, mettant par le fer un terme à son extrême détresse ² », tandis que moi-même je vous abandonnais pour suivre les plus extrêmes de vos créatures ³, et que terre j'allais à la terre.

S'il m'était défendu de lire ces choses, j'en concevais du déplaisir, bien que ces lectures ne laissassent pas de m'être douloureuses. C'est folie que de tenir cette littérature pour plus honnête et substantielle que l'instruction élémentaire, qui nous rend aptes à lire et à écrire. Qu'aujourd'hui, du moins, mon Dieu, votre vérité parle à mon âme et qu'elle lui répète : Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai ! Ces premières études avaient plus de valeur que celles qui ont suivi, car me voici tout disposé à oublier les erreurs d'Énée et toutes les fables pareilles plutôt que d'oublier à lire et à écrire. Les voiles qu'on sus-

1. Ps. XXXIV, 21 ; Jac., IV, 4. — 2. Virgile, *Aen.*, VI 457. — 3. « extrema condita tua », jeu de mot avec « l'extrema sectuam » du vers de Virgile qui précède.

pend aux portes des écoles des grammairiens ¹ sont moins propres à les entourer d'un respectueux mystère qu'à dissimuler leurs erreurs.

Qu'ils n'essaient pas, ceux que désormais je ne crains plus, de couvrir de leurs clameurs cette voix qui confesse devant vous, ô mon Dieu, les besoins de mon âme, qui accepte le châtiment de ses égarements pour faire ses délices de la sainteté de vos voies. Qu'ils ne poussent pas des cris furieux contre moi, les marchands ou les auteurs de grammaire, autrement je leur fermerai la bouche avec cette simple question : « Est-il vrai, comme l'affirme le poète, qu'Énée soit jamais venu à Carthage ? » A cette question les illettrés répondront qu'ils n'en savent rien et les plus doctes qu'il n'en est rien. Que si, d'autre part, je demandais comment s'écrit le nom d'Énée, tous ceux qui savent lire répondraient de la même manière, selon les conventions qui règlent entre les hommes la signification de ces signes qu'on appelle lettres. Et si je demandais encore ce qui occasionnerait le plus d'embarras dans la vie, ou bien la perte de la faculté de lire et d'écrire, ou bien l'oubli de ces poétiques fictions, qui ne voit la réponse que ferait à cette question tout homme n'ayant pas entièrement perdu le sens ?

Augustin aime à jouer ainsi avec les mots. — 1. Allusion aux classes faites dans les galeries séparées de la rue seulement par une rangée de colonnes (*pergulae magistrales*). Voir Boissier, *Fin du paganisme*, I, p. 180.

Enfant, je péchais donc en m'attachant à ces inanités plus qu'aux connaissances utiles. Il m'était odieux d'entendre répéter à satiété ce refrain : « Un et un font deux ; deux et deux font quatre », tandis qu'un cheval de bois rempli de gens en armes, l'incendie de Troie, l'ombre même de Créuse ¹ et toutes ces vanités pittoresques m'enchantaient.

CHAPITRE XIV

SON AVERSION POUR LA LANGUE GRECQUE

Pourtant pourquoi détestais-je la langue grecque, qui nous a conservé tant de ces chants séduisants ? Homère a tissé avec un grand art de pareils contes et il est rempli des plus délicieuses fictions. Pourquoi n'avait-il pour moi que de l'amertume, dans mon enfance ? Je pense que les enfants grecs n'ont pas plus de goût pour Virgile, s'ils l'étudient par contrainte, comme on me forçait d'étudier Homère. La difficulté d'apprendre à fond une langue étrangère versait, pour ainsi dire, du fiel sur la douceur des fables grecques. J'ignorais le sens de tous les mots. Pour me les apprendre, on mit en œuvre menaces et châtimens terribles. Il est vrai qu'il y eut un temps — dans ma prime enfance — où je ne savais pas

1. Virgile, *Aen.*, II, 772.

davantage le latin ; mais j'appris cette langue en observant les autres et sans qu'on fit agir la crainte ou les coups, parmi les caresses de mes nourrices, au contraire, et leurs jeux pleins d'aménité.

J'ai appris les mots sans contrainte pénale extérieure, à la suggestion de mon cœur qui en avait besoin pour exprimer ses pensées, ce que je n'eus pu faire sans apprendre la langue. Ce ne furent donc pas des maîtres qui me l'apprirent, mais ceux avec qui je m'entretenais et dans les oreilles de qui je versais toutes les conceptions de mon esprit. D'où il ressort qu'une libre curiosité est plus efficace pour cet enseignement qu'une nécessité dominée par la crainte. Mais vos lois brident la fougue de la curiosité, ô Dieu, qui, par un mélange de salutaires amertumes, depuis la fêrule des maîtres jusqu'aux épreuves des martyrs, nous rappelez à vous de ces jouissances empoisonnées qui nous en avaient éloignés.

CHAPITRE XV

QUE TOUT CE QU'IL A APPRIS D'UTILE
SERVE A LA GLOIRE DE DIEU

O Seigneur, entendez ma prière, faites que mon âme ne défaille pas sous votre discipline, et que je ne me lasse pas de louer vos miséricordes, qui

m'ont arraché à toutes ces voies de perversion. Devenez pour moi un objet plus doux que tous ces objets séduisants qui m'ont leurré. Faites que je vous aime foncièrement. Que je saisisse votre main, avec toute l'affection de mon âme, pour que, jusqu'à la fin, vous m'arrachiez à toute tentation !

N'êtes-vous pas et mon roi et mon Dieu, Seigneur ? Que tout ce que j'ai appris dans mon enfance, langage, écriture, lecture et calcul, soit donc mis à votre service. De mon vain savoir, vous m'avez châtié, et vous m'avez pardonné le plaisir que j'y ai pris. J'en ai retenu, il est vrai, beaucoup de mots utiles, mais ces mots, j'aurais pu les apprendre dans des textes sérieux. Voilà la voie sûre pour les enfants.

CHAPITRE XVI

IL CONDAMNE LES MÉTHODES EN VIGUEUR DANS LES ÉCOLES PUBLIQUES

Malheur à toi, torrent de la coutume, qui emportes l'humanité ! Qui te résistera ? Es-tu donc intarissable ? Jusques à quand entraîneras-tu les fils d'Ève dans cette mer immense et redoutable, que traversent à grand'peine ceux-là même qui flottent

sur le bois sauveur ¹? N'est-ce pas cette coutume qui a voulu que je lusse les aventures d'un Jupiter à la fois adultère et maître de la foudre, comme s'il était possible qu'il fût les deux en même temps? On le dépeignait ainsi afin de permettre aux hommes d'imiter un adultère véritable que rehaussait un imaginaire pouvoir sur le tonnerre. Qui donc, parmi les maîtres drapés dans la pénule ², a jamais prêté sérieusement l'oreille à ces paroles d'un homme de la même profession : « Dans ses fictions Homère a prêté aux dieux les mœurs des hommes ; j'eus préféré qu'il nous élevât à la nature divine ³? » Mais ne serait-il pas plus vrai de dire que, dans toutes ces inventions, en attribuant la divinité à des hommes vils, le poète voulait faire croire que les vices n'étaient pas des vices, et que ceux qui y tombaient n'imitaient pas des hommes perdus, mais des déités célestes.

Eh quoi ! Torrent d'enfer ! Les enfants des

1. Le bois sauveur de la Croix. « On ne parvient à la patrie que porté sur le bois... Crois en le Crucifié et tu pourras y parvenir. » (Aug., *Tract. in Ioan.*, II, 4). Cette idée se retrouve dans la strophe « *Sola digna tu fuisti* » de l'hymne des laudes du temps de la Passion. — 2. La *paenula* était un manteau grossier, dont on se revêtait en voyage ou pour se préserver des intempéries. Peut-être était-elle devenue le costume distinctif des maîtres d'école, au temps d'Augustin. Voir Gibb et Montgomery, *Confessions*, p. 25, n° 10, et Marquardt, *Das Privatleben der Roemer*, p. 547-548. — 3. Cicéron, *Tusc.* I, 26.

Confessions de saint Augustin.

hommes sont précipités dans tes flots, les mains pleines de présents, pour apprendre ces choses, et cette grande affaire a lieu publiquement au forum à la faveur des lois qui ajoutent aux émoluments des maîtres des rétributions supplémentaires ¹. Frappant les rochers avec fracas, tu dis : « Ici on enseigne la science du verbe, ici on acquiert l'éloquence persuasive, indispensable pour mettre en valeur la pensée. » Comme si nous n'aurions pas appris ces mots : *pluie d'or*, *sein*, *tromperie*, *temples du ciel*, et d'autres expressions renfermées dans le même passage de Térence, si nous n'avions pas lu la scène où cet auteur introduit un adolescent débauché qui, dans sa corruption, se propose d'imiter Jupiter, les yeux fixés sur une peinture murale représentant ce dieu versant une *pluie d'or* dans le *sein* de Danaé pour *tromper* cette femme ! Voyez comme il s'autorise de la leçon céleste pour s'exciter à la débauche. « Quel est ce Dieu, dit-il, qui ébranle les *temples du ciel*? — Et moi, chétif, je ne ferais pas ce qu'il fait ? Mais si, je l'ai fait, et joyeusement ! ² »

Il n'est pas vrai que ces turpitudes fassent apprendre plus aisément ces mots ; mais ces mots font

1. Sur la coutume à laquelle il est fait allusion dans ce passage, voir J. Gibb, et W. Montgomery, *Confes. of Augustine*, p. 26, et Marquardt, *Römische Staatsverwaltung*, II, 106-8. — 2. Térence, *Eunuchus*, III, v. 36, 37, 41, 42, 43.

qu'on commet ces turpitudes avec plus de sang-gêne. Je n'accuse pas les mots. Ce sont des vases choisis et précieux. Mais j'accuse le vin d'erreur, que des docteurs ivres nous y versaient. Ils nous battaient si nous refusions de le boire et ne permettaient pas que nous eussions recours à un homme d'un jugement sobre.

Mais moi, mon Dieu, devant qui j'expose maintenant sans crainte ces souvenirs, j'apprenais tout cela avec plaisir, et, malheureux que j'étais, je m'y délectais, ce qui me faisait passer pour un élève d'avenir.

CHAPITRE XVII

IL CONDAMNE LES VAINS EXERCICES LITTÉRAIRES EN USAGE DANS LES ÉCOLES

Permettez, mon Dieu, que je parle aussi de l'intelligence que vous m'avez donnée et que j'ai traînée dans ces folies. On me proposait un travail assez inquiétant, qui m'exposait soit à la louange, soit à la honte avec accompagnement de coups. Il s'agissait de reproduire les paroles de colère et les cris de douleur de Junon impuissante « à détourner de l'Italie le prince troyen ¹ », paroles que je n'ai point

1. Virgile, *Aen.*, I, 38.

entendu dire que Junon ait jamais prononcées. Mais nous étions forcés de suivre les traces fallacieuses des fictions poétiques et d'exprimer en prose ce que le poète avait dit en vers. Et celui-là était le plus applaudi qui exprimait, par les paroles et les phrases les mieux appropriées à la dignité du personnage qu'il représentait, ces mouvements de colère et de dépit.

Pourquoi cela, ô ma vie, ô mon Dieu ! A quoi bon être applaudi plus que mes camarades et mes disciples ! Vent et fumée que tout cela ! Mon esprit et ma langue n'auraient-ils pas pu s'employer à d'autres exercices ? Vos louanges, Seigneur, vos louanges chantées par les Écritures auraient pu servir d'échalas à la vigne de mon cœur et l'empêcher d'être saccagée par ces choses de rien, méchante proie des habitants de l'air.

Il est, en effet, plus d'une manière de sacrifier aux anges transgresseurs ¹.

CHAPITRE XVIII

LES HOMMES SONT PLUS SOIGNEUX D'OBSERVER
LES RÈGLES DE LA GRAMMAIRE QUE DE PRATIQUER
LES LOIS DIVINES

Est-il étonnant que je fusse emporté par ces vani-

1. S. Paul appelle les anges déchus « puissances de l'air » (Ephes., VI, 12).

tés et éloigné ainsi de vous, ô mon Dieu, quand on proposait à mon imitation des hommes qui se croyaient déshonorés s'ils commettaient un barbarisme ou un solécisme en parlant de quelque bonne action, et qui tiraient vanité et gloire de leurs désordres racontés par le menu dans une langue élégante et harmonieuse? Vous voyez ces choses, Seigneur, et vous gardez le silence, plein de longanimité, de miséricorde et de véracité ¹! Mais, garderez-vous toujours le silence?

Et voici que vous arrachez des profondeurs de l'abîme l'âme qui vous cherche et qui a soif de vos délices et le cœur qui vous dit : « J'ai cherché votre visage, Seigneur ; je chercherai votre visage ² », que j'ai cessé de voir, emporté par des passions ténébreuses. Car ce n'est pas par la marche, en franchissant des distances, que l'on s'éloigne de vous ou qu'on y revient. Le plus jeune de vos fils ³ s'est-il servi de chevaux ou d'un char, ou d'un navire, a-t-il eu recours à des ailes visibles ou à la force de ses jarrets pour aller dissiper au loin les biens que vous lui aviez donnés à son départ? Père si doux de lui avoir tant donné et encore plus doux de l'avoir accueilli indigent au retour ! Vivre dans les mauvais désirs, c'est vivre dans les ténèbres, c'est fuir votre visage.

1. Ps. CII, 8. — 2. Ps. XXVI, 8. — 3. L'enfant prodigue.

Considérez, Seigneur mon Dieu, et considérez avec patience le soin que mettent les fils des hommes à observer les lois des lettres et des syllabes, qu'ils ont reçues de ceux qui leur ont livré la science du langage, et comment ils négligent les lois éternelles de leur éternel salut, qu'ils ont reçues de vous ! Si celui qui détient ou enseigne les vieilles règles de la prononciation dit, en violant les lois de la grammaire *ominem*, sans aspirer la première syllabe du mot *hominem*, il déplaît plus aux hommes que si, violant vos préceptes, il hait un homme, étant homme lui-même. Comme si la haine qu'il porte à son prochain n'était pas plus pernicieuse que l'ennemi lui-même, et comme si un autre, en le persécutant, pouvait faire plus de mal que son propre cœur rempli de sentiments hostiles !

Certes, il n'y a pas de connaissance plus profondément imprimée dans l'âme que la loi écrite dans notre conscience : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse ¹. »

O Dieu, qui seul êtes grand, que vous êtes caché, là-haut, dans le silence où vous demeurez, vous qui, selon une loi implacable, répandez sur les passions illicites la nuit dangereuse de l'aveuglement ! Quand un homme qui se pique d'éloquence poursuit son ennemi avec une haine féroce devant un juge

1. Tob. IV, 16; Mat., VII, 12.

mortel, il prend le plus grand soin de ne pas dire par erreur, devant la foule qui l'entoure, *inter omines*, au lieu de *inter homines* (parmi les hommes). Mais si, emporté par sa fureur, il retranche un homme du nombre des hommes, on n'y prend pas garde !

CHAPITRE XIX

VICES DE L'ENFANCE QUI NOUS ACCOMPAGNENT
DANS LES AUTRES AGES DE LA VIE

Voilà quelle fut la misérable initiation de mon enfance à la vie ; voilà la palestre où je fis mes débuts. Alors je redoutais plus de commettre des barbarismes que je ne me gardais de porter envie à ceux qui les évitaient. O mon Dieu, je déclare et je confesse ces choses qui me valaient l'approbation de ceux à qui il me semblait que plaire fût un acte de vertu ; car je n'apercevais pas le gouffre de turpitude où je m'enfonçais loin de votre regard. A vos yeux, en effet, quoi de plus honteux que moi, puisque je déplaisais à ceux qui m'entouraient, trompant par d'innombrables mensonges pédagogiques, maîtres et parents par amusement, pour l'amour de futiles spectacles et par un besoin inquiet de les reproduire.

Je me rendais aussi coupable de larcins, déroband au cellier de mes parents ou à leur table des choses

que j'employais à satisfaire ma gloutonnerie ou que je donnais aux enfants qui me vendaient le plaisir de leurs jeux, bien qu'ils prissent aussi leur part de ce plaisir.

Dans ces jeux, souvent je m'assurais de frauduleuses victoires, alors que j'étais vaincu, par le désir d'un vain triomphe. Tandis que je ne pouvais tolérer la tricherie chez les autres, et que je m'en plaignais amèrement quand je la découvrais, je ne me privais pas cependant d'y recourir moi-même, et, si j'étais pris, j'aimais mieux engager la lutte que de céder.

Est-ce donc là l'innocence de l'enfance ? Non pas, Seigneur, non pas ! Grâce, mon Dieu ! Les fautes dont je viens de parler sont celles que nous commettons ayant grandi, non plus contre nos précepteurs ou nos maîtres, non plus pour des noix, des balles ou des moineaux, mais contre les magistrats et les rois, pour l'amour de l'or, pour avoir des terres et des esclaves, de même qu'avec les années de plus grandes peines succèdent à la fêrule. C'est donc, ô notre Roi, le symbole d'humilité que présente la petitesse des enfants que vous avez loué, en disant : « Le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent ¹. »

1. Mat., XIX, 14.

CHAPITRE XX

IL REND GRACES A DIEU DES DONNS
QU'IL A REÇUS DANS SON ENFANCE

Et cependant, ô Seigneur, grâces vous soient rendues, à vous, créateur et conservateur très bon et très parfait de l'univers, même si vous n'aviez pas voulu faire de moi autre chose qu'un enfant. J'existais, en effet, dès ce temps-là, je vivais, je sentais, et j'avais souci de ma conservation, indice de la mystérieuse unité dont je tiens l'être. Au moyen d'un sens intérieur, je veillais sur l'intégrité de mes sens, et dans ces petites choses, et dans la pensée de ces petites choses, la vérité faisait mes délices. Je ne voulais pas être trompé, ma mémoire était vive, je m'exerçais à la parole, je trouvais du charme à l'amitié, je fuyais la douleur, la bassesse, l'ignorance. Qu'y avait-il donc dans une telle créature qui ne fût digne d'admiration et de louange ?

Mais toutes ces choses sont des dons de mon Dieu. Je ne me les suis pas données à moi-même. Ce sont de bonnes choses, et elles sont moi-même. Donc celui qui m'a fait est bon et il est mon bien, et en lui je me réjouis de tous ces biens, au sein desquels s'est développée mon enfance.

Mon péché fut de ne pas chercher en lui, mais dans ses créatures, en moi-même et dans les autres,

le plaisir, les honneurs, la vérité, ce qui me fit tomber dans la douleur, la confusion et l'erreur. Grâces vous soient rendues, ô vous, mon Dieu, mes délices, mon honneur et mon espérance. Grâces vous soient rendues pour vos dons. Conservez-les moi. Ainsi vous me conserverez, et ces dons seront augmentés, perfectionnés, et je serai avec vous, puisque mon être, c'est vous qui me l'avez donné.



LIVRE II





LIVRE II

CHAPITRE PREMIER

L'ADOLESCENCE COUPABLE

Je veux rappeler les impuretés de ma vie passée et les souillures charnelles de mon âme, non certes que je les chérisses, mais afin d'y trouver un motif d'amour pour vous, ô mon Dieu ! C'est pour l'amour de votre amour que j'agis ainsi. Je veux repasser dans l'amertume de mon souvenir mes voies criminelles, afin de goûter votre suavité, ô douceur qui ne trompe pas, douceur heureuse et sûre ! Car n'est-ce pas vous qui m'avez recueilli, quand, arraché à votre unité et déchiré en lambeaux, je me perdais de tous côtés ?

J'ai brûlé, dans mon adolescence, de me rassasier

de l'enfer. Je n'ai pas craint de me précipiter sauvagement dans de multiples, dans de ténébreuses passions, où ma beauté s'est flétrie et où, moi qui n'étais que corruption à vos yeux, je vivais satisfait et uniquement préoccupé de plaire aux yeux des hommes.

CHAPITRE II

SUR LA PENTE ABRUPTE DE LA SEIZIÈME ANNÉE

Toutes mes délices, ne les trouvais-je pas à aimer et à être aimé? Je ne me contentais pas de ces liens d'âme à âme qui s'arrêtent aux lumineuses limites de l'amitié. Obnubilé et enténébré par les vapeurs qu'exhale le borbier des concupiscences charnelles et l'impétueuse ardeur de la puberté, mon cœur fut incapable de distinguer la sérénité de l'amour de l'obscur volupté. Cette double passion, bouillonnant confusément en moi, entraîna ma faible adolescence sur la pente abrupte des désirs et me précipita dans un gouffre de crime.

Votre colère s'appesantissait sur moi, et je ne le savais pas. Assourdi par le bruit de la chaîne de ma mortalité, châtiment de l'orgueil de mon âme, je m'éloignais de vous, et vous me laissiez faire Secoué, débordant, je me répandais comme une eau bouillante dans la fornication, et vous vous taisiez.

O joie trop longtemps attendue ! Vous vous taisiez toujours, et je m'éloignais toujours davantage de vous, n'emportant que de stériles semences de douleurs, superbe dans ma bassesse, sans repos dans ma lassitude.

Qui aurait pu alors soulager ma misère et faire tourner pour moi à un bon usage la fugitive beauté de pauvres créatures en assignant des bornes à leur séduction ? Le flot de ma jeunesse, s'il eût été contenu par la digue du mariage, — puisqu'il ne pouvait trouver le calme autrement, — je me serais proposé pour fin la procréation des enfants, suivant le précepte de votre loi, Seigneur, qui réglez la propagation de notre race mortelle et dont la main pleine de douceur sait émousser la pointe de ces épines que ne connut point le paradis terrestre. Car, même quand nous sommes loin de vous, votre omnipotence est toujours proche.

Que n'ai-je moi-même prêté une oreille plus attentive aux voix sorties de vos nuées ¹ ! Elles disaient : « Ils souffriront des tribulations de la chair, mais je vous épargne ². » Elles disaient encore : « Il est bon pour l'homme de ne point toucher la femme ³. » Et : « Celui qui n'a point d'épouse pense aux choses de Dieu, aux moyens de lui plaire. Mais celui qui est

1. Nuées, c'est-à-dire « le tonnerre des Écritures ». Cf. *De Genesi contra Manichaeos*, II, 3, 5 ; *Enarrat. in Ps.* LVI, II, § 17. — 2. I Cor. VII, 28. — 3. I Cor. VII, 1.

engagé dans le mariage pense aux choses du monde et aux moyens de plaire à son épouse ¹. » Plus attentif, j'aurais entendu ces paroles, et, eunuque volontaire pour le royaume du ciel ², j'eusse attendu avec plus de joie vos embrassements.

Malheureux agité, je m'abandonnai, au contraire, au courant impétueux de mes passions. Je vous abandonnai, mais je n'échappai pas aux châtimens qui attendent tous les mortels transgresseurs de vos lois, car vous étiez toujours là, répandant avec une miséricordieuse sévérité de très amers dégoûts sur ces joies défendues, afin de m'obliger à chercher le bonheur hors du péché. Ainsi je ne pus rien trouver en dehors de vous, Seigneur, qui nous corrigez par la douleur, qui frappez pour guérir et qui donnez la mort de peur que nous ne mourrions séparés de vous ³.

Où étais-je ? A quelle distance m'étais-je exilé des délices de votre demeure, en cette seizième année de ma vie selon la chair ? La furie de la volupté, autorisée par l'impudeur des usages mondains, mais toujours condamnée par vos saintes lois, avait brandi sur moi son sceptre, et je m'abandonnais entièrement à sa domination. Cependant les miens ne s'inquiétaient point de prévenir ma ruine par le mariage.

1. I Cor. VII, 32-33. — 2. Mat., XIX, 12. — 3. Ps. XCIII, 20; Deut. XXXII, 39.

Que j'apprisse à manier habilement la parole et à acquérir l'art de la persuasion oratoire, tel était leur unique souci.

CHAPITRE III

OISIVETÉ ET LIBERTINAGE

Cette année-là ¹, mes études avaient été interrompues. Rappelé de Madaure ², ville voisine, où j'avais commencé l'étude des lettres et de l'art oratoire, on réunit les fonds nécessaires pour que je puisse aller étudier plus loin de la maison paternelle, à Carthage. Ainsi le voulait mon père, citoyen de Thagaste peu fortuné, mais qui consultait plus son ambition que ses ressources.

Mais à qui donc est-ce que je raconte ces choses ? Non pas à vous, certes, ô mon Dieu ; mais, en votre présence, je les dis aux mortels, aux humains, mes semblables, si minime que doive être l'intérêt qu'ils prendront à cet écrit. Et quel est mon dessein en agissant de la sorte ? C'est afin que, soit moi, soit quiconque me lira, nous nous rappelions de quel abîme on doit crier vers vous. Qui est plus assuré

1. Dans sa seizième année. Voir II, 2 et plus loin dans le ch. 3. — 2. Au S. de Thagaste, sur les confins de la Numidie et de la Gétulie.

d'être entendu de vous qu'un cœur qui s'accuse et qui vit de la foi?

Y avait-il alors quelqu'un qui ne louât pas mon père de s'imposer une dépense supérieure aux ressources de la famille pour permettre à son fils d'aller étudier au loin? Beaucoup de citoyens bien plus fortunés ne s'imposaient pas un tel sacrifice pour l'éducation de leurs enfants. Mais, d'un autre côté, en ce même temps, mon père ne s'inquiétait nullement de savoir si je grandissais à vos yeux et si j'observais la chasteté. Pourvu que je fusse disert, peu lui importait que mon cœur, ce champ dont vous êtes le seul vrai et bon maître, demeurât désert, faute d'être cultivé par vous ¹.

Or, quand, dans cette seizième année, les nécessités domestiques m'obligèrent à cesser de fréquenter l'école et à vivre oisif chez mes parents, les ronces des passions s'élevèrent au-dessus de ma tête, et nulle main n'était là pour les extirper. Bien au contraire, lorsque mon père eut constaté, aux bains, les indices de ma puberté, et surpris en moi les signes de l'inquiète adolescence, il en fit part à ma mère tout joyeux, comme s'il concevait déjà l'espoir d'être bientôt grand-père. C'était la joie de

1. « ...dummodo essem *disertus* vel *desertus* potius a cultura tua, Deus... » Disert, désert : encore un de ces jeux de mots auxquels se plaît Augustin.

cette ivresse qui fait oublier au monde son créateur et aimer la créature au lieu de vous aimer, la joie d'une ivresse produite par le vin que verse une volonté pervertie et inclinée vers la bassesse. Mais vous aviez déjà commencé à vous construire un temple dans le cœur de ma mère et vous vous y prépariez une sainte demeure. Mon père n'était encore que catéchumène, et de fraîche date ; mais ma mère, saisie d'une pieuse inquiétude et tremblant pour moi, qui n'avais pas encore pris rang parmi les fidèles, redoutait pour son fils ces voies tortueuses dans lesquelles marchent ceux qui vous tournent le dos, au lieu d'aller à vous.

Eh quoi ! Oserai-je dire que vous vous taisiez alors que je m'éloignais de vous, mon Dieu ? Gardiez-vous le silence ? N'était-ce pas, au contraire, un appel de vous que modulait à mes oreilles la voix de ma mère, votre fidèle servante ? Mais rien n'en descendait dans mon cœur indocile. Je me souviens qu'elle me communiqua en secret, avec la plus grande sollicitude, son désir de me voir fuir la fornication et surtout l'adultère. Mais moi j'aurais rougi de suivre les conseils d'une femme. C'était vous pourtant qui les donniez, et je ne le savais pas. Je croyais que vous gardiez le silence, tandis que c'était vous qui parliez par son organe. C'est donc vous-même que je méprisais quand je méprisais ses avertissements, moi, son fils, moi, votre serviteur et

le fils de votre servante ¹. Mais, dans mon ignorance, je me précipitais dans le mal avec un tel aveuglement que, parmi ceux de mon âge, j'avais honte de paraître moins perdu de vices, en les entendant se vanter de leurs abominations et s'en glorifier d'autant plus volontiers que ces vices étaient plus infâmes, de telle sorte que ce n'était pas seulement par passion, mais par vanité, que je me complaisais dans le mal. Pourtant qu'est-ce qui mérite le blâme, sinon le vice? Moi, pour n'être point blâmé, je m'enfonçais dans le vice ; et, quand aucune occasion ne s'offrait de commettre une faute qui m'égalât aux gens les plus corrompus, je feignais d'avoir fait ce que je n'avais pas fait, de peur de paraître d'autant plus méprisable que j'étais plus innocent et d'autant plus digne de pitié que j'étais plus chaste.

Voilà la compagnie qui m'entraînait dans les rues de Babylone. Je me roulais dans la fange, comme dans le cinname et les parfums précieux ; et pour m'enfoncer plus profondément dans le cloaque, l'ennemi invisible me foulait aux pieds, sans que j'offrisse aucune résistance, moi si facile à séduire.

La mère de ma chair, elle, avait échappé aux séductions de Babylone ², mais elle avançait d'un pas encore mal assuré dans d'autres voies. Tout en m'exhortant à la chasteté, après que son mari l'eut

1. Ps. CV, 16. — 2. Jer. LI, 6.

éclairée sur mes détestables penchants, dont elle comprenait les dangereuses conséquences pour le présent et pour l'avenir, elle ne chercha pas à contenir dans les liens d'une affection conjugale ces mauvaises inclinations dont la suppression radicale ne paraissait pas possible. Elle n'adopta pas cette méthode de peur que les chaînes du mariage n'entraussent mes espérances d'avenir, non pas ces espérances du siècle futur que ma mère entretenait en vous, mais les espérances auxquelles conduisait la culture littéraire, à laquelle mes parents voulaient que je m'appliquasse, mon père parce qu'il ne songeait guère à vous et ne nourrissait à mon égard que des espoirs empreints de vanité, ma mère parce qu'elle supposait que ces études de convention, non seulement n'empêcheraient pas que je revinsse à vous, mais même pourraient favoriser ce retour. C'est du moins ce que je conjecture en me rappelant, autant que je le puis, le caractère de mes parents.

Alors, la bride sur le cou et n'étant retenu par aucune discipline, je ne songeai qu'à me divertir en m'abandonnant à mes nombreuses passions. Et de tout cela il s'éleva un brouillard qui me voila la sérénité de votre vérité, ô mon Dieu, tandis que l'iniquité s'échappait pour ainsi dire de la luxuriance de mon être ¹.

1. Ps. LXXII, 7.

CHAPITRE IV

LE VOL

Le vol est puni par votre loi, Seigneur, cette loi écrite dans le cœur de l'homme que l'iniquité ne réussit pas à abroger. Quel voleur, en effet, souffre qu'on le vole? Et quel riche permet à l'indigent de commettre un vol à ses dépens? Cependant moi j'ai voulu le vol et je l'ai commis, sans y être poussé par l'indigence ou le besoin, par mépris de la justice et par pur attrait pour le mal, car je dérobaï des choses que j'avais en abondance et en bien meilleure qualité, non point pour jouir de l'objet volé, mais bien du vol lui-même et du péché.

Il y avait dans le voisinage de notre vigne un poirier chargé de fruits, qui n'étaient tentants ni par leur beauté ni par leur saveur. Après avoir passé la soirée à jouer dehors, suivant notre détestable coutume, nous allâmes, à la faveur de la nuit, troupe de jeunes garnements, secouer l'arbre et le dépouiller. Nous rapportâmes de lourdes charges de fruits, non pour les manger — c'est à peine si nous les goûtâmes, — mais pour les jeter aux pourceaux, contents d'avoir pu faire ce qui était défendu.

Voilà le cœur, Seigneur, voilà le cœur dont vous avez eu pitié quand il était descendu au fond de

l'abîme. Que mon cœur confesse donc maintenant ce qu'il cherchait lorsqu'il faisait le mal sans raison, quand la malice n'avait aucune cause, sinon la malice elle-même, aimée en dépit de sa laideur. J'aimais ma perdition, j'aimais ma perversité, nullement ce qu'elle me rapportait, mais ma perversité elle-même. Oh ! âme ignominieuse, tombée de votre firmament dans la dernière misère et qui recherche, non pas quelque chose de déshonnête, mais le déshonneur lui-même !

CHAPITRE V

NUL NE PÈCHE SANS MOTIF

Les belles formes corporelles, l'or, l'argent et le reste, ont un aspect séduisant. Il est des objets qui produisent au toucher une sensation agréable, et les autres sens se complaisent pareillement dans l'exercice de leur activité respective. En outre, il y a dans les honneurs temporels, dans la puissance de commander, dans la supériorité, quelque chose de séduisant. Ainsi s'explique le désir de la vengeance. Cependant, pour acquérir tout cela, Seigneur, il ne faut pas s'éloigner de vous ni dévier de votre loi.

La vie même que nous vivons ici-bas a son agrément par une certaine mesure de beauté qui lui est

propre et par sa convenance avec toutes les autres beautés inférieures. L'amitié entre les hommes a également sa douceur. C'est un lien précieux qui resserre plusieurs âmes dans l'unité. Mais toutes ces choses et d'autres de même nature deviennent des causes de péché, quand l'inclination immodérée qui entraîne vers ces objets inférieurs fait abandonner les biens meilleurs, les biens suprêmes, vous, Seigneur, notre Dieu, et votre vérité et votre loi.

Ces choses inférieures ont leur séduction ; mais quelle séduction peut être mise en regard de celle que vous exercez, ô mon Dieu, qui avez fait toute chose, vous en qui le juste trouve sa délectation, vous qui faites les délices des cœurs droits ?

Lorsqu'on recherche la cause d'un crime, on ne croit la découvrir que quand apparaît le désir d'acquiescer ou la crainte de perdre l'un de ces biens que nous avons appelés inférieurs, car ils sont beaux aussi et agréables, quoique abjects et méprisables si on les compare aux biens supérieurs et béatifiques. Un homme a commis un homicide. Quelle en est la cause ? Il convoitait la femme de sa victime ou son héritage ; ou bien il craignait de perdre quelque chose de semblable, ou encore offensé, il a voulu se venger. Aurait-il commis un homicide sans motif, pour le plaisir de tuer ? Qui le croirait ? Cet homme méchant et particulièrement cruel lui-même, dont on a écrit qu'il était gratuite-

ment méchant et sanguinaire¹, avait un mobile d'action, car n'a-t-on pas dit que la cause de son crime était la crainte de voir « sa main ou son courage s'engourdir dans le repos²? » Mais là encore pourquoi? Pour que cet exercice criminel lui procurât, Rome une fois conquise, honneur, pouvoir, richesses, pour s'affranchir de la crainte des lois et des difficultés créées par la perte de sa fortune et la conscience de ses crimes. Donc Catilina lui-même n'aimait pas ses forfaits, mais bien la fin pour laquelle il les commettait.

CHAPITRE VI

LES ILLUSIONS DU PÉCHEUR

Malheureux que j'étais, qu'ai-je donc aimé en toi, ô mon vol, ô péché nocturne de ma seizième année? Tu n'avais aucune beauté, puisque tu étais le vol. Es-tu même quelque chose pour que je t'interpelle? Ils étaient beaux, ces fruits volés, puisqu'ils avaient été créés par vous, le plus beau des êtres, créateur de toute chose, Dieu bon, souverain bien et mon vrai bien! Ces fruits étaient beaux, mais ce n'était pas eux que convoitait mon âme misérable, puisque j'en

1. Il s'agit ici de Catilina. — 2. Salluste, *De Catil. conjurat.*, XVI.

avais beaucoup d'autres et de meilleurs. Pourtant je dérobaï ceux-là, pour l'unique plaisir de voler ; et, aussitôt cueillis, je les jetai, me contentant de savourer l'iniquité de l'acte, dont je jouis pleinement ; car, s'il entra dans ma bouche quelques parcelles de ces fruits, toute la saveur que j'en tirai vint de mon larcin.

Donc, Seigneur mon Dieu, je me demande quel plaisir je trouvai dans ce vol. Je n'y puis découvrir aucune beauté. Non que j'y cherche une beauté comparable à celle qu'on admire dans la justice ou la prudence, ou à celle qui se voit dans l'esprit humain, la mémoire, les sens et la vie végétative, ou bien dans les astres dont les orbes sont admirables, dans la terre et la mer remplies d'êtres qui, grâce au processus de la génération, viennent prendre la place de ceux qui s'en vont ; mais je n'y vois même pas cette fugitive et imparfaite ombre de beauté que présentent les vices trompeurs. En effet, l'orgueil contrefait l'élévation, alors que vous seul, ô mon Dieu, êtes au-dessus de tout. L'ambition aspire aux honneurs et à la gloire ; à vous seul, par dessus tout, est dû honneur et gloire éternellement. Les sévices du pouvoir veulent produire la crainte. Qui pourtant est à craindre, sinon Dieu seul, au pouvoir de qui personne n'a pu s'arracher ; personne ne s'y soustraira jamais, nulle part, en aucun lieu, par l'effet d'une puissance quelconque. Les caresses

des voluptueux veulent passer pour de l'amour ; mais quoi de plus caressant que votre charité et quoi de plus salutairement aimable que votre vérité, plus belle et plus lumineuse que tout. Enfin la curiosité affecte de passer pour la recherche de la science ; mais vous seul connaissez à fond toute chose.

D'autre part, l'ignorance et la sottise se couvrent des noms de simplicité et d'innocence. Or se peut-il trouver quelqu'un de plus simple que vous et quelqu'un de plus innocent, vous dont les œuvres sont ennemies de tout mal ? La paresse cherche le repos. Quel repos certain en dehors du Seigneur ? Le luxe désire qu'on l'appelle plénitude, abondance ; mais c'est en vous que se trouvent les riches et inépuisables trésors d'une incorruptible douceur. L'avarice amasse infatigablement ; c'est à vous que tout appartient. L'envie aspire à la prééminence. Quoi de plus excellent que vous ? La colère recherche la vengeance. Qui se venge avec plus de justice que vous ? La crainte redoute l'insolite, l'inattendu ; elle y voit une menace pour ce qu'elle aime et pour la quiétude qui lui est chère. Est-il pour vous rien d'insolite ou d'inattendu ? Qui peut séparer de vous l'objet de votre amour ? Où se trouve l'absolue sécurité sinon en vous ? La tristesse s'affecte de la perte des choses qui flattent la cupidité, car elle voudrait, comme vous, conserver tout ce qui lui appartient.

Ainsi c'est une fornication que cet égarement de l'âme qui s'éloigne de vous et cherche ailleurs les satisfactions pures et sans mélange qu'elle ne saurait trouver qu'en vous redevenant fidèle. Ils croient vous imiter ceux qui s'éloignent de vous et s'élèvent contre vous ; mais c'est là illusion et perversion. En vous imitant de la sorte, ils proclament que vous êtes le créateur de toute la nature et qu'il n'existe par conséquent aucun lieu où ils puissent trouver, loin de vous, un refuge certain.

Qu'ai-je donc aimé dans ce larcin, et en quoi ai-je imité mon Seigneur dans mon vice et ma perversité ? Trouvai-je du plaisir à enfreindre la loi du moins par la ruse, n'ayant pas le pouvoir de l'enfreindre par la force ? Captif ne disposant que d'un semblant de liberté, je croyais vous imiter en faisant impunément ce qui était défendu ; par cette obscure imitation je croyais simuler l'omnipotence.

CHAPITRE VII

ACTIONS DE GRACES A DIEU QUI PARDONNE LES OFFENSES ET PRÉVIENT LES CHUTES

Ainsi voilà un esclave qui fuit son maître et n'atteint qu'une ombre. O corruption ! O vie monstrueuse ! O mort profonde ! Est-il possible d'avoir été attiré par les choses illicites simplement parce

qu'elles étaient illicites? Que dois-je rendre au Seigneur pour ces choses que ma mémoire me rappelle sans que mon âme en conçoive de la crainte? Puis-je vous aimer, Seigneur, et vous rendre grâces et confesser votre nom, pour m'avoir pardonné tant d'œuvres mauvaises et criminelles? C'est à votre grâce et à votre miséricorde que je dois d'avoir vu mes péchés fondre comme la glace. C'est à votre grâce aussi que je dois d'avoir évité tout le mal que je n'ai pas fait, moi qui aimais le mal pour le mal. Et je confesse que tout m'a été pardonné, le mal que j'ai fait réellement et celui que votre providence m'a permis d'éviter.

Quel homme connaissant sa fragilité oserait attribuer à ses propres forces sa chasteté ou son innocence et vous en aimer moins, comme s'il considérait comme moins nécessaire cette miséricorde qui remet leurs péchés à ceux qui reviennent à vous? Quel est l'homme qui, appelé par vous, a obéi à votre appel et a évité ces choses dont il trouve dans ces pages le souvenir et l'aveu? Que cet homme-là ne me méprise pas de ce que malade j'ai été guéri par ce même médecin qui l'a préservé de cette maladie. Celui-là, qu'il vous aime autant, qu'il vous aime même davantage, parce que la main qu'il voit travailler à me délivrer de la grande misère de mes péchés est la même qui l'a préservé de maux aussi redoutables.

CHAPITRE VIII

LES MOTIFS DU VOL

Malheureux, quel fruit ai-je donc retiré de ces actions dont maintenant je ne me souviens qu'en rougissant et spécialement de ce vol dans lequel je n'ai aimé que le larcin lui-même? Aucun fruit; et ce péché aboutissant à néant, je ne suis que plus misérable de l'avoir aimé. Si alors j'avais été seul, je ne l'eusse pas commis, car je me rappelle les dispositions dans lesquelles je me trouvais, ce jour-là; non certes, si j'avais été seul, je ne l'aurais pas commis. En l'occurrence j'ai donc aimé la société de mes complices? J'ai donc aimé quelque autre chose que le vol, encore que ce quelque autre chose lui-même ne soit rien?

En effet, qu'est-ce en réalité? Qui me l'apprendra, sinon celui qui illumine mon cœur et en dissipe les ombres? Je scrute mes intentions, je les discute, je les examine. Si j'avais aimé le fruit, objet du vol, et désiré en jouir, ces motifs eussent été suffisants pour que je commette tout seul ce péché, afin de satisfaire ma convoitise. Qu'avais-je besoin d'exciter le prurit de mon désir au contact d'autres intentions complices! Mais, comme ce fruit était pour moi sans attrait, tout le plaisir vint du péché lui-même et de la complicité de ceux qui le commirent avec moi.

CHAPITRE IX

CHAPITRE IX

LA CONTAGION DU MAL

Quelle était donc la disposition de mon âme ? Ah ! certes quelque chose de fort honteux. Malheur à moi d'y avoir cédé ! Mais qu'était-ce donc ? Qui a l'intelligence du péché ¹ ? Ce fut un rire et comme un chatouillement du cœur à la pensée de tromper ceux qui ne s'attendaient nullement à la chose et y étaient résolument opposés. Pourquoi n'aurais-je pas pris plaisir à agir seul ? Était-ce parce qu'il arrive rarement que quelqu'un rie dans la solitude ? Certes cela n'est pas facile, mais il nous arrive parfois de rire étant seul, si quelque chose d'extrêmement ridicule se présente à nos yeux ou à notre imagination. Cependant, moi si j'eusse été seul, je n'eusse certainement rien fait de semblable.

Je rappelle devant vous, mon Dieu, un souvenir encore vivant. Non, je n'aurais pas commis ce larcin si j'avais été seul, car l'objet du vol n'avait pas d'attrait pour moi, mais seulement l'action de voler, laquelle ne m'eut point séduit, si j'eusse été seul. O amitié trop grande ennemie ! O inscrutable entraînement de l'esprit et avidité de nuire en s'amusant et en jouant ; ô passion de nuire à autrui sans nul

1. Ps. XVIII, 13.

profit personnel et sans désir de vengeance ! Mais voici : quelqu'un dit : « Allons-y, faisons cela », et on a honte de ne pas reculer devant un acte honteux.

CHAPITRE X

DIEU LE BIEN SUPRÊME

Qui pourrait dénouer des nœuds si compliqués ? C'est une honte, et je ne veux plus la considérer, je ne veux pas m'en occuper davantage. C'est vers vous que j'aspire, justice et innocence, qui nous ravissez par votre beauté, par vos chastes regards et par l'insatiable satisfaction que vous nous procurez. C'est en vous qu'on trouve la vraie paix et une vie exempte d'agitation. Entrer en vous, c'est entrer dans la joie de son Seigneur ¹, où il n'y a plus de crainte et où l'on se délecte dans le souverain bien. Je me suis échappé de votre étreinte, ô mon Dieu, je me suis égaré, dès l'adolescence, loin de votre stabilité, et je suis devenu pour moi-même comme une terre désolée.

1. Mat., XXV, 21.



LIVRE III





LIVRE III

CHAPITRE PREMIER

DANS LES FILETS DE LA CHAIR

Je vins à Carthage. Là le pétillant brasier des amours criminelles m'enveloppa bientôt. Je n'avais pas encore aimé, mais déjà j'aimais à me faire aimer, et, dans ma secrète misère, je m'en voulais de n'être pas plus misérable encore. En quête d'amour, désireux d'aimer, j'avais horreur de la sécurité et des chemins sans pièges ; et, bien qu'une disette sévît en moi par suite de la privation de cet aliment intérieur qui n'est autre que vous, mon Dieu, je ne souffrais pas de la faim, car je n'éprouvais pas le désir des aliments incorruptibles, non que j'en fusse rassasié, mais parce que cette disette n'avait fait qu'augmenter mon dégoût. Aussi mon

âme était-elle malade. Pleine d'ulcères, elle se projetait lamentablement au dehors, avide de calmer ses impatiences au contact des créatures sensibles. Celles-ci toutefois n'auraient point eu mon amour, si elles eussent été sans âme. Aimer et être aimé me remplissait d'une douceur infinie, pourvu que la jouissance corporelle s'y ajoutât. Je mêlais les souillures de la concupiscence à la source de l'amitié et j'en ternissais la pureté des vapeurs infernales de la luxure. Cependant, dans mon abjection et mon déshonneur, par comble de vanité, je ne laissais pas de me piquer d'élégance et d'urbanité.

Je tombai donc dans le piège où je désirais être pris, mais, ô mon Dieu, dans votre bonté, de quel fiel n'avez-vous pas arrosé cette douceur. Aimé, je fus pris secrètement dans les liens de la jouissance, et je me vis avec joie enveloppé d'un réseau de douleurs. La brûlure des verges de fer de la jalousie, soupçons, crainte, colère, querelles, voilà ce qui fut mon partage.

CHAPITRE II

IL SE PASSIONNE POUR LES SPECTACLES TRAGIQUES

Les spectacles remplis de l'image de mes misères et des ardeurs du feu qui me dévorait me ravissaient.

Comment expliquer que l'homme, à la vue d'un spectacle pathétique, aime à s'apitoyer sur des maux qu'il ne voudrait pas endurer lui-même ? Car c'est bien la douleur que recherche l'amateur de ces spectacles, et cette douleur même est la cause de son plaisir. Quelle pitoyable insanité ! Plus ces spectacles émeuvent et moins on est dégagé des passions qu'ils peignent. En souffrir soi-même, c'est un malheur, mais compatir, on appelle cela commisération ; et pourtant comment peut-on parler de commisération à propos des fictions de la scène ? On ne demande pas, en effet, au spectateur de faire œuvre de consolateur, on l'invite seulement à éprouver de la douleur, et l'acteur est d'autant plus applaudi qu'il provoque plus de souffrances. Si les malheureuses aventures des anciens ou de personnages fictifs sont représentées de telle sorte qu'elles n'amènent pas le spectateur à s'attendrir, il s'en ira déçu et mécontent. Au contraire, s'il est douloureusement ému, il demeurera attentif et son plaisir se manifestera par ses larmes.

Est-ce donc que nous aimons les larmes et la douleur ? Nullement. Tout homme aspire à la joie. Mais si la douleur répugne à l'homme, il lui plaît d'éprouver de la compassion, et, comme il ne peut y avoir compassion sans douleur, voilà comment il en arrive à aimer la souffrance. L'origine de ce sentiment est dans l'amitié, mais à quoi tend-il ? Où aboutit-il ?

Pourquoi se déverse-t-il comme un torrent de poix bouillante dans le gouffre profond des sombres voluptés? Corrompu par la fantaisie individuelle et perdant sa pureté céleste, il devient quelque chose d'abject et de monstrueux. Faut-il donc condamner la compassion? Nullement. Il y a des cas où il est permis d'aimer la douleur. Mais sous la tutelle de ton Dieu, du Dieu de nos pères, éternellement digne de louange et de vénération ¹, garde-toi de l'impureté, ô mon âme. Certes, aujourd'hui, je ne regrette pas d'éprouver de la compassion, mais alors, c'étaient des héros de théâtre qui la provoquaient en moi. Si leurs criminelles jouissances étaient figurées sur la scène, toutes fictives qu'elles fussent, je me réjouissais. Si, au contraire, le jeu des événements amenait une séparation cruelle, ma sympathie s'en attristait ; mais dans l'un et l'autre cas il en résultait pour moi du plaisir. Maintenant j'ai bien plus de pitié pour celui qui se réjouit dans le crime que pour celui qui souffre parce qu'une volupté funeste lui échappe ou parce qu'il vient à perdre une misérable félicité. C'est là une commiseration plus vraie, car la délectation de la douleur n'entre point dans ce sentiment. Encore que les dispositions charitables de celui qui plaint un malheureux soient louables, celui qui éprouve une

1. Dan. III, 52.

vraie compassion préférerait qu'il n'y eût pas de souffrance à plaindre, car, à moins que la malveillance ne soit semblable à la bienveillance (ce qui serait une absurdité), celui qui éprouve une vraie et sincère compassion ne saurait désirer qu'il y ait des gens malheureux pour avoir l'occasion de compatir à leur sort.

Il y a donc des douleurs permises, mais il n'y en a pas d'aimables. Aussi vous, Seigneur Dieu, qui aimez les âmes avec une bien plus grande pureté que nous, vous éprouvez pour elles une miséricorde incorruptible parce que vous êtes inaccessible à la douleur. Mais qui est capable de cela ? Pour moi, misérable, j'aimais la douleur et la recherchais. Dans une catastrophe qui ne me touchait pas, d'ailleurs fictive et simple création de théâtre, je me passionnais d'autant plus pour le jeu de l'acteur qu'il m'arrachait plus de larmes. Est-il étonnant que je devinsse la proie d'une lèpre honteuse, infortunée brebis indocile qui errait loin de votre troupeau ? De là le plaisir que je prenais à ces souffrances. Je ne les laissais pas, d'ailleurs, pénétrer plus profondément en moi, car je n'aurais pas aimé endurer les souffrances dont le spectacle me plaisait. Mais le frôlement de ces fictions irritait mon cœur comme un ongle envenimé et suffisait à produire une tumeur brûlante et une humeur d'horrible pourriture. Mener une telle existence, était-ce vivre, ô mon Dieu ?

CHAPITRE III

LA BANDE DES BRISE-TOUT

Cependant, des hauteurs où vous planez, votre miséricorde veillait sur moi avec constance. En quelles iniquités ne me suis-je pas abîmé ? Entraîné par une curiosité sacrilège, je vous abandonnai pour tomber dans un gouffre d'infidélités, pour m'adonner au culte trompeur des démons, à qui j'offrais en sacrifice mes actions perverses, tandis que votre fouet ne cessait de me flageller.

J'osai même, au cours de la célébration de vos mystères, dans l'intérieur de votre église, convoiter des fruits de mort ¹ et chercher à me les procurer. De cela vous m'avez puni plus sévèrement encore, mais non pas dans la mesure de ma culpabilité, ô Dieu infiniment miséricordieux et mon refuge contre les terribles dangers parmi lesquels, dans ma présomption, je vaguais si loin de vous, aimant mes voies et non les vôtres, aimant ma liberté d'esclave fugitif.

D'autre part, la fin des études, dites honorables, auxquelles je me livrais, c'était ces luttes du barreau, où les succès étaient d'autant plus appréciés que la part d'astuce y était plus grande. Les humains

1. Cf. Rom. VII, 5.

sont si aveugles qu'ils se glorifient même de leur aveuglement ! Ayant déjà le premier rang dans la classe de rhétorique, je m'en réjouissais avec orgueil, tout gonflé de vanité. Mais, comme vous le savez, d'un naturel paisible, je me tenais éloigné de la bande tapageuse des *eversores* ou brise-tout, nom sinistre et diabolique qui était devenu un titre d'urbanité. Je vivais au milieu d'eux, impudemment honteux de ne pas leur ressembler. Je demeurais parmi eux, et je me réjouissais parfois d'entretenir avec eux un commerce d'amitié, quoique n'ayant que de l'aversion pour leurs escapades et pour ces mauvais tours dont ils se plaisaient à tourmenter les nouveaux, pauvres victimes de leur malignité et cause de leur joie sinistre.

Rien qui ressemblât davantage aux entreprises diaboliques ! On les appelait « brise-tout ». Or, ruinés eux-mêmes les premiers par leur perversité, moqueurs et trompeurs impitoyables, ils étaient la risée de ces esprits de mensonge qui les séduisaient pour se jouer d'eux en secret.

CHAPITRE IV

L'HORTENSIUS DE CICÉRON GAGNE AUGUSTIN
A L'AMOUR DE LA PHILOSOPHIE

C'est en cette compagnie que je me livrais, tout

jeune encore, à l'étude de l'éloquence, où j'aspirais à exceller pour jouir de la gloire humaine, vaine et damnable ambition ! Or le programme des études mit sous mes yeux un livre d'un certain Cicéron, homme dont on admire beaucoup plus la langue que le cœur. Ce livre contenant une exhortation à la philosophie s'appelle *Hortensius*¹. La lecture de cet ouvrage changea mes sentiments. Il donna aux prières que je vous adressais, Seigneur, à mes vœux, à mes désirs, un sens tout nouveau. Tout vaniteux espoir s'avilit tout à coup à mes yeux, et je me mis à désirer l'immortelle sagesse avec une incroyable ardeur de cœur. Déjà je me soulevais pour revenir à vous. J'avais dix-neuf ans ; mon père était mort depuis deux ans. Ce ne fut pas à aiguïser ma langue — exercice auquel les économies maternelles me permettaient de me livrer — que servit ce livre. Il ne me séduisit pas par sa langue, mais par les choses que j'y trouvai renfermées.

De quelle ardeur, mon Dieu, ne désirais-je pas m'élancer de cette terre vers vous ! Mais j'ignorais votre conduite à mon égard. En vous habite la Sagesse. L'amour de la sagesse s'appelle, d'un mot tiré du grec, philosophie ; et c'est du désir d'acquérir cela que m'avait enflammé l'ouvrage de Cicéron. Or, il y a des hommes qui se servent de la philosophie

1. Ouvrage perdu de Cicéron.

pour séduire, en colorant et fardant leurs erreurs par l'emploi de ce nom grand, aimable et honorable. Tous les séducteurs de cette sorte qui existaient de son temps ou avant lui, Cicéron les démasque dans ce livre, et l'admonition salutaire de votre Esprit, exprimée par votre bon et pieux serviteur, se retrouve dans ces pages : « Prenez garde de vous laisser séduire par la philosophie, et par les vaines apparences, suivant la tradition des hommes et les principes de ce monde et non suivant le Christ, chez qui réside corporellement toute la plénitude de la divinité ¹ ». Vous savez, lumière de mon cœur, que cette admonition de l'Apôtre m'était alors inconnue ; mais ce qui me plaisait dans les exhortations de Cicéron, c'est que ce n'était pas telle ou telle secte, mais bien la sagesse elle-même, quelle qu'elle fût, qu'il offrait à mon amour, à mes désirs, à mes efforts, à ma possession. A l'embrasser fortement, voilà à quoi il excitait ardemment mon cœur. Une seule chose contrariait l'élan de mon enthousiasme, c'était de ne pas trouver dans ces pages le nom du Christ, ce nom de mon Sauveur, votre Fils, que, selon le dessein de votre miséricorde, Seigneur, mon cœur, tendre encore, avait puisé avec le lait maternel et qu'il gardait dans ses profondeurs. Alors je compris que toute doctrine où ce nom ne

1. I Col. II, 8.

figurait pas, quelque vérité qu'elle contint, avec quelque élégance qu'elle fût exprimée, ne pourrait jamais me satisfaire complètement.

CHAPITRE V

LA SIMPLICITÉ DU STYLE DES ÉCRITURES LE CHOQUE

Je résolus de m'appliquer à l'étude des Saintes Écritures pour voir ce qu'elles étaient. Je me trouvais en face d'une chose impénétrable aux superbes, celée aux enfants, humble au premier abord, sublime plus tard, tout enveloppée de mystères. Il ne m'était pas possible, à moi, d'y entrer, ni de courber la tête pour y pénétrer, car, quand je tournai mon esprit vers l'Écriture, je n'étais pas établi dans les dispositions où je suis maintenant que j'écris ces lignes, et elle me parut indigne d'être comparée à la majesté cicéronienne. Sa simplicité répugnait à mon orgueil, et mon regard ne pouvait en pénétrer le sens intérieur. Ces livres ne sont grands que pour les petits ; mais je dédaignais d'être petit, et l'enflure de mon orgueil était telle que je me croyais grand.

CHAPITRE VI

AUGUSTIN MANICHÉEN

C'est ainsi que je tombai entre les mains d'hommes en proie au délire de l'orgueil, d'hommes charnels et grands parleurs, dont la bouche était remplie des ruses de Satan et d'un appât confectionné d'une mixture de syllabes empruntées à votre nom, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et à celui du Paraclet, notre consolateur, le Saint-Esprit. Ces noms étaient sans cesse sur leurs lèvres, mais pur son et vain bruit de la langue ; de vérité, point de trace dans leur cœur. On les entendait pourtant proférer ce mot : *vérité, vérité !* Sans cesse ils en parlaient, et on ne l'apercevait nulle part en eux. Leurs discours étaient remplis d'erreurs, non seulement sur vous, qui êtes vraiment la Vérité même, mais sur les éléments de ce monde par vous créés, dont les philosophes ont parlé avec vérité, mais que j'ai dépassés par amour pour vous, ô Père, bonté suprême, beauté, source de toute beauté.

O Vérité ! Vérité ! Combien je soupirais vers vous du tréfonds de mon être, quand les sons vides de leurs doctrines retentissaient sans relâche à mes oreilles ou se traduisaient en maint gros livre ! J'étais affamé de vous ; qu'offraient-ils à ma

faim ? Au lieu de vous, ils m'offraient le soleil et la lune, choses splendides et l'ouvrage de vos mains, mais ce n'était pas vous ni même les principales de vos œuvres ¹. Vos œuvres spirituelles sont les premières. Ces œuvres corporelles ne viennent qu'après, malgré leur éclat et leur position dans le ciel.

C'était donc vous, et non point les plus excellents de vos ouvrages, c'était vous-même, vérité sans changement et sans ombre, que réclamaient la faim et la soif de mon âme, et, dans ces festins, on n'avait à me présenter que de brillants fantômes. Mieux aurait valu aimer ce soleil qui, lui, ne trompe pas la vue, plutôt que ces choses fausses qui trompent l'âme en pénétrant par les yeux. Cependant, les prenant pour vous, je m'en nourrissais, sans enthousiasme toutefois, car mon palais ignorait encore la saveur des choses divines, et, comme ces vains mets n'étaient pas vous, ils ne me nourrissaient pas, ils m'épuisaient plutôt. Les aliments que l'on croit prendre quand on rêve sont semblables à ceux dont on se nourrit dans l'état de veille, pourtant ils ne nourrissent pas le dormeur.

[Augustin continue à parler des illusions où

1. Le soleil et la lune jouaient un rôle important dans le système manichéen comme vaisseaux destinés au transport des éléments lumineux purs, lorsqu'ils étaient détachés du monde, pour être transférés au royaume de lumière. Ces astres étaient regardés, en un certain sens, comme divins (Note de Gibb et Montgomery).

l'avait conduit la doctrine manichéenne. Que Dieu était loin de lui alors ! Ou plutôt, enfant prodigue, qu'il avait fui loin de Dieu ! Il conclut par ces lignes :]

J'avais fait la rencontre de cette femme audacieuse et insensée dont parle Salomon en paraboles, qui, assise au seuil de sa porte, profère ces paroles : « Mangez hardiment ces pains cachés, buvez cette eau dérobée, qui n'en est que plus douce ¹ ». Elle me séduisit d'autant mieux qu'elle me trouva hors de moi-même, absorbé par les yeux de la chair et ruminant en moi tout ce que j'avais dévoré par la vue.

CHAPITRE VII

ABSURDITÉ DE LA DOCTRINE MANICHÉENNE

[L'esprit égaré par les subtilités et les impostures des Manichéens, Augustin ne saisit pas la nature incorporelle de Dieu et ne comprend pas que la justice prescrive aux hommes, suivant les temps et les pays divers, des obligations diverses.]

1. Prov. IX, 17.

CHAPITRE VIII

AUGUSTIN RÉFUTE D'AUTRES POINTS
DE LA DOCTRINE MANICHÉENNE

[Les crimes contre nature, comme, par exemple, ceux qui furent commis par les habitants de Sodome, et l'abus des choses permises sont punissables chez tous les peuples. Quant aux délits contraires aux mœurs particulières et aux usages locaux, ils doivent être évités en raison de ces coutumes. Il termine par ces mots :]

Une humble piété ramène à vous, Seigneur, et alors vous nous purifiez des habitudes mauvaises ; vous pardonnez à ceux qui avouent leurs péchés ; vous écoutez les gémissements des captifs ; vous brisez les chaînes que nous nous sommes faites, si toutefois nous ne dressons pas contre vous les cornes d'une fausse liberté, pris du désir d'amasser toujours davantage, au risque de tout perdre, préférant notre bien particulier à vous, le bien de tous.

CHAPITRE IX

COMMENT LES HOMMES ET DIEU ENVISAGENT
DIFFÉREMMENT LES FAUTES

A côté de ces crimes, de ces désordres et de tant d'iniquités, il y a les fautes de ceux qui avancent

dans la route du bien, lesquelles sont à la fois blâmées par les personnes judicieuses et louées à cause des fruits qu'elles annoncent : c'est l'herbe qui donne l'espérance de la moisson. Il y a aussi les fautes qui ressemblent à des méfaits et à des crimes et qui ne sont pas des péchés, car elles ne vous offensent point, Seigneur, notre Dieu, ni non plus la société. C'est le cas des satisfactions données à l'entretien de la vie, selon les besoins du temps, sans que cela implique nécessairement cupidité. C'est le cas de la répression faite par un pouvoir légitime en vue de corriger, ce qui n'implique pas la passion de nuire. Il y a ainsi beaucoup d'actions qui semblent blâmables aux hommes et que vous approuvez et beaucoup d'autres que les hommes louent et que vous condamnez, tant sont variables les apparences des actes, les intentions du cœur et les mystérieuses circonstances de temps.

Mais quand, tout à coup, vous commandez quelque chose d'insolite et d'inattendu, même une chose que vous pouvez avoir défendu de faire auparavant, bien que vous celiez pour quelque temps le motif de ce commandement et bien qu'il soit en contradiction avec les conventions sociales, qui doutera qu'il faille obéir ? La société légitime est justement celle qui vous obéit. Mais bienheureux ceux qui savent que vous avez commandé, car toutes les actions de vos serviteurs ont pour but soit les besoins du

temps présent, soit l'annonce des événements futurs.

CHAPITRE X

LES MANICHÉENS CROYAIENT QUE DES PARCELLES DE LA DIVINITÉ ÉTAIENT EMPRISONNÉES DANS LES FRUITS DE LA TERRE

Dans mon ignorance je tournais en dérision ces saints, vos serviteurs, et vos prophètes ; mais, en les raillant, je ne méritais pas autre chose que d'être raillé de vous, car, peu à peu et par degrés, j'en vins à cette stupidité de croire que la figue pleure, quand on la cueille, et que le figuier verse des larmes de lait. Que si quelque *saint* mangeait la figue, qu'il n'était pas coupable, du reste, d'avoir cueillie lui-même, mais qu'un autre avait cueillie, le travail de la digestion s'accomplissant, des anges, bien mieux des parcelles de la divinité, se mêlaient à son haleine tandis qu'il priait en soupirant. Mais ces parcelles du Dieu suprême et véritable restaient emprisonnées dans le fruit, si le saint élu ne les en dégageait pas par le travail des dents et du ventre. Et, de plus, malheureux, je croyais qu'il était mieux d'accorder ma pitié aux fruits de la terre qu'aux hommes, pour qui ils sont faits ; car si un non-Manichéen m'eût demandé un fruit pour apaiser sa faim et que

j'eusse cédé à son désir, je n'aurais pas considéré la peine capitale comme un châtement trop rigoureux pour punir le don d'une seule bouchée.

CHAPITRE XI

LE SONGE DE MONIQUE

Mais d'en haut vous avez étendu votre main, et vous avez arraché à ces ténèbres profondes mon âme, sur laquelle ma mère, votre fidèle servante, versait, en vous priant, plus de larmes que n'en versent les mères qui mènent le deuil des corps. Cette foi et cet esprit qu'elle avait reçus de vous la faisaient me considérer comme mort, et, Seigneur, vous avez exaucé sa prière. Vous l'avez exaucée, vous n'avez pas dédaigné ces larmes qui, de ses yeux, coulaient à terre en tout lieu où elle vous priait. Vous l'avez exaucée, car d'où lui vint ce songe consolateur qui la décida à me permettre de vivre avec elle et de m'asseoir à sa table, d'où elle m'avait chassé par horreur pour mes blasphèmes et mes erreurs. Elle se vit debout sur une règle de bois ¹, et elle vit un jeune homme très beau, joyeux

1. Il est ici question d'une de ces grandes règles dont se servent les maçons pour assurer l'alignement dans leurs constructions. On trouvera plus loin une nouvelle allusion à cette règle. Voir VIII, 30.

et souriant, venir à elle, qui était triste et abattue par le chagrin. Celui-ci, s'étant enquis des motifs de sa tristesse et de ses larmes de chaque jour du ton de quelqu'un qui veut plutôt éclairer que s'informer, elle répondit que ma perte était la cause de ses larmes. Sur quoi le jeune homme la rassura et lui fit observer que là où elle se tenait, là aussi j'étais. Or elle m'aperçut alors debout auprès d'elle, sur la même règle.

Comment expliquer ce songe, si ce n'est par la sollicitude avec laquelle vos oreilles accueillent les vœux de son cœur, ô vous, bonté toute-puissante, qui prenez soin de chacun de nous comme s'il était l'unique objet de votre sollicitude, et de tous comme de chacun en particulier ? D'où vint-il que, lorsqu'elle me rapporta cette vision et que je m'efforçai de l'interpréter en ce sens qu'elle n'avait pas à désespérer d'être un jour ce que j'étais, elle me répondit aussitôt, sans la moindre hésitation : « Non, ce n'est pas cela, car il ne me fut pas dit : Où il est, là vous serez, mais bien : Où vous êtes, là lui aussi sera ? » J'évoque devant vous ce souvenir, Seigneur, autant que je me le rappelle, comme je l'ai déjà dit si souvent ; cette réponse qui me fut faite par ma mère très attentive et qui ne se laissa pas troubler par une fausse interprétation, tant elle voyait clairement la vérité qui m'échappait, cette réponse, dis-je, me frappa plus alors que le songe

lui-même, dont l'accomplissement fut si longtemps différé, mais qui, dès lors, lui donna une joie qui la reconfortait dans sa détresse.

Neuf années s'écoulèrent encore, au cours desquelles je continuai de me rouler dans la fange profonde du péché et dans les ténèbres de l'erreur, faisant de fréquents efforts pour m'en dégager, mais retombant, chaque fois, plus bas. Et cette veuve chaste, pieuse et sobre, aimée de vous, ne cessait de verser des larmes sur moi, à toutes les heures où elle vous priait. L'espérance certainement augmentait sa confiance, mais ses gémissements et ses larmes n'en continuèrent pas moins. Ses prières arrivaient jusqu'à vous, pourtant vous me laissez me tourner et me retourner dans ces ténèbres.

CHAPITRE XII

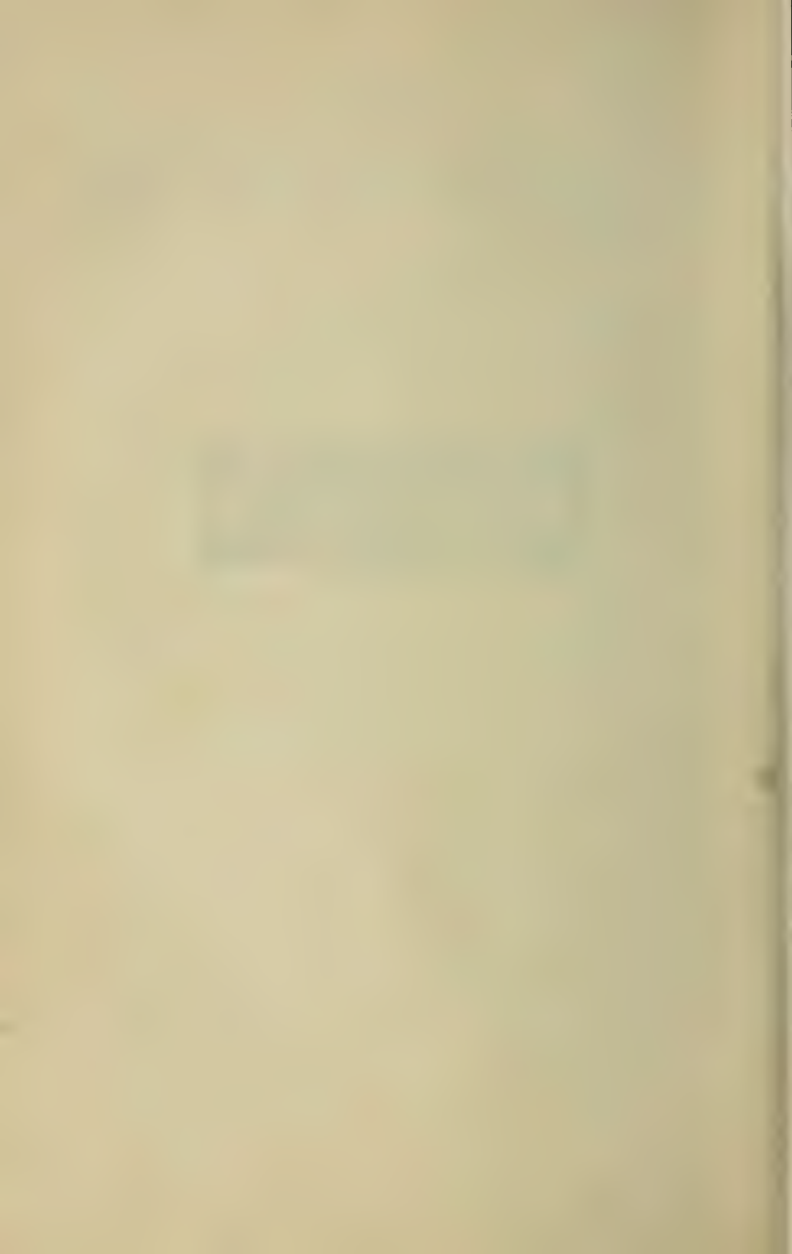
AUTRE RÉPONSE REÇUE PAR MONIQUE AU SUJET DE LA CONVERSION DE SON FILS

Dans l'intervalle, vous donnâtes encore une autre réponse, dont je me souviens. Je passe bien des choses, car j'ai hâte d'arriver aux faits que je tiens à vous confesser avant tout, encore que beaucoup soient sortis de ma mémoire. Vous lui donnâtes donc une autre réponse par la voix d'un certain évêque nourri dans l'Église et exercé dans vos Écri-

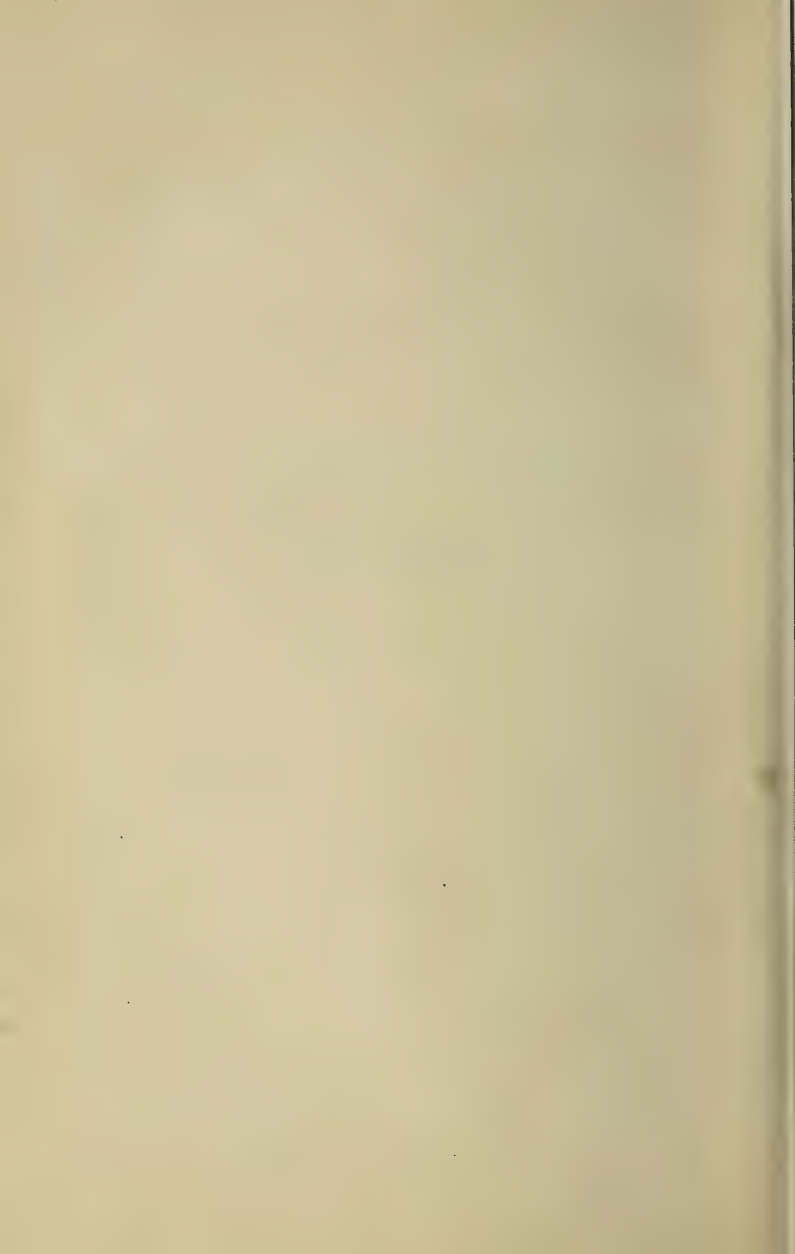
tures. Comme cette femme le priaît de daigner avoir quelques entretiens avec moi afin de combattre mes erreurs, de me détourner du mal et de m'enseigner le bien — elle adressait la même prière à tous ceux qu'elle croyait capables de m'éclairer —, avec une prudence que je reconnus plus tard, celui-ci n'en voulut rien faire. Il lui dit que je n'étais pas encore assez docile. J'étais encore trop captivé par la nouveauté de cette hérésie et trop fier de mes succès dans quelques discussions dont elle lui avait parlé, où j'avais embarrassé quelques ignorants. « Laissez-le faire, ajouta-t-il, contentez-vous de prier le Seigneur pour lui. Lui-même reconnaîtra par ses lectures l'étendue de son erreur et la gravité de ses impiétés. » Il ajouta que sa propre mère, séduite par le folie des Manichéens, l'avait confié lui-même, tout enfant, à ces imposteurs. Il raconta que, non seulement il avait lu presque tous leurs ouvrages, mais qu'il en avait transcrit une bonne partie, et qu'alors il avait vu par lui-même, sans le secours de personne, combien cette secte était à fuir, et qu'aus-sitôt il en était sorti. Et, comme ma mère, loin de se rendre à ces paroles, insistait davantage encore, avec un redoublement de larmes, pour qu'il me vît et discutât avec moi, l'évêque, fatigué de ses instances, finit par lui dire : « Allez, laissez-moi, et continuez ainsi ; il est impossible que le fils de tant de larmes soit perdu. »

Plus tard, dans nos entretiens, ma mère me rappela souvent qu'elle avait reçu cette réponse comme un oracle du ciel.





LIVRE IV





LIVRE IV

CHAPITRE PREMIER

AUGUSTIN SÉDUIT ET SÉDUCTEUR



Durant l'espace de neuf années, de dix-neuf à vingt-huit ans, je fus à la fois séduit et séducteur, trompé et trompeur, le jouet de mes désirs. Je cultivais ouvertement les sciences dites libérales ; en secret je me couvrais faussement du nom de la religion, tour à tour superbe et superstitieux, toujours vain.

Avide, d'une part, de capter l'inanité de la faveur populaire, je recherchais les applaudissements du théâtre et les joutes de poésie, disputant à mes rivaux des couronnes d'herbes fanées. Je me laissais séduire par la folie des spectacles et entraîner par mes désirs. D'autre part, cherchant à me purifier de mes souillures, je fournissais des aliments à ceux

qu'on appelle, dans le Manichéisme, élus et saints, pour qu'ils pussent fabriquer des anges et des dieux libérateurs dans l'officine de leur estomac ¹. Telles étaient les extravagances que je professais avec des amis séduits comme moi et par moi.

Les orgueilleux, ceux que vous n'avez pas encore abattus et brisés pour leur bien, mon Dieu, peuvent rire de moi, s'il leur plaît, je n'en continuerai pas moins à confesser ici mes misères pour votre gloire. Permettez donc que je parcoure, avec l'aide de ma mémoire présente, les circuits de mes erreurs d'autrefois, et aidez-moi dans cette tâche pour que je puisse vous immoler une hostie de jubilation.

Que deviendrais-je sans vous? Un guide me conduisant moi-même à ma propre ruine! Mais que suis-je, si mon âme est en santé, sinon le nourrisson que vous allaitez et qui trouve ses délices en vous, aliment incorruptible? O homme, faible mortel! Les forts et les puissants peuvent railler; infirme et indigent, je continuerai, moi, à vous louer.

CHAPITRE II

IL REFUSE L'ASSISTANCE D'UN ARUSPICE.
IL GARDE SA FOI A UNE FEMME

En ce temps-là, j'enseignais la rhétorique, et je

1. Voir l. III, ch. 10.

vendais aux autres l'art de vaincre par la parole, moi qui me laissais vaincre par mes désirs désordonnés. Pourtant, vous le savez, Seigneur, je préférais ceux qu'on appelle les bons élèves, à qui, en toute simplicité j'enseignais l'astuce, non pour perdre l'innocent, mais, assez souvent, pour sauver la tête d'un coupable.

Cependant, mon Dieu, vous considérez de loin, tandis que je suivais cette pente glissante, l'étincelle de ma foi que je conservais, dans ce magistère, comme au milieu d'une épaisse fumée, en ce milieu, qui était le mien, où l'on aimait la vanité, où l'on recherchait le mensonge.

A cette époque, je vivais avec une femme, qui ne m'était pas unie par le mariage et que m'avaient fait rencontrer mes imprudentes et vagabondes amours. Pourtant je n'avais de relations qu'avec elle, et je lui gardais ma foi. Mais je ne laissais pas de mesurer par ma propre expérience toute la distance qu'il y a entre la sagesse d'une union légitime, dont le but avoué est de perpétuer la famille, et ces liaisons voluptueuses, où l'enfant naît contre le gré des parents, quoique, aussitôt après sa naissance, il soit impossible de ne pas l'aimer ¹.

1. Sur le concubinat dans le droit romain et dans le droit ecclésiastique du IV^e siècle, lire les pages instructives de Mgr P. Battifol dans son étude sur la *Sincérité des Confessions* (*Revue des Jeunes*, 25 juillet 1921, p. 134 sq.). On

Je me souviens aussi qu'ayant désiré concourir pour un poème dramatique, je ne sais quel aruspice me fit demander ce que j'étais disposé à lui donner s'il m'assurait le succès ; mais je lui répondis que je détestais profondément ses affreux rites, et que, même si une immortelle couronne d'or m'était offerte, je ne voudrais pas laisser tuer une mouche pour la gagner. Il prétendait, en effet, se concilier la faveur des démons en immolant dans ses sacrifices quelques êtres vivants. Toutefois, ce ne fut pas par amour pour vous, Dieu de mon cœur, que je répudiai ce méfait, car je n'avais pas encore appris à vous aimer, dans mon incapacité de vous concevoir autrement que comme une forme corporelle brillante. Une âme qui poursuit de tels fantômes ne vombe-t-elle pas, dupe du mensonge et pâture des tentes, dans la fornication de l'infidélité ¹? Je ne voulais pas que l'on sacrifiât pour moi aux démons, auxquels je ne laissais pas de sacrifier par cette superstition. Et n'est-ce pas repaître les vents ² que de s'offrir en pâture à la joie maligne et à la dérision de ces esprits mauvais?

pourra consulter, en outre, Jean Plassard, *Le concubinat romain sous le haut Empire*, Toulouse et Paris, 1921. — 1. Ps. LXXII, 27. — 2. Osée, XII, 1.

CHAPITRE III

IL S'ADONNE A L'ASTROLOGIE

Cependant je ne me faisais pas scrupule de consulter ces imposteurs qu'on appelle mathématiciens¹, sous prétexte qu'ils ne font point de sacrifices et qu'ils n'adressent de prières à aucun esprit. Pourtant la vraie piété chrétienne les repousse et les condamne.

Il convient de confesser mes fautes devant vous, Seigneur, et de dire : Ayez pitié de moi, guérissez mon âme, car j'ai péché contre vous². Que je n'abuse pas de votre indulgence pour m'enfoncer dans le péché ! Que plutôt je me souviene de la parole du Seigneur : « Te voici redevenu sain ; ne pêche donc plus, de peur qu'il ne t'arrive pis encore³. »

Mais ces hommes cherchent à ruiner ces préceptes salutaires. Ils disent : « Le ciel te voue inévitablement au péché, » ou bien : « Vénus a fait ceci, ou Saturne ou Mars » ; et par là ils visent à innocenter l'homme, être de chair et de sang, orgueilleuse pourriture, en rejetant la faute sur le ciel, sur l'être qui a créé et qui gouverne les astres. Or cet être,

1. C'est-à-dire : les astrologues. — 2. Ps. XL, 5. — 3. Jean, V, 14.

c'est vous, notre Dieu, vous plein de suavité, vous, origine de la justice, qui rendez à chacun selon ses œuvres ¹ et qui ne méprisez pas un cœur contrit et humilié ².

Il y avait alors un homme sagace, très versé dans la médecine et qui s'acquit du renom dans l'exercice de cet art. Comme proconsul, il avait posé de ses propres mains la couronne agonistique sur ma tête débile, n'agissant, point en cette circonstance, au nom de la médecine. Vous seul, en effet, pouviez guérir de tels maux, vous qui résistez aux superbes et qui donnez la grâce aux humbles ³. Néanmoins vous n'avez pas manqué de m'assister par ce vieillard, vous qui n'avez cessé de travailler à la guérison de mon âme. Donc, étant devenu l'un de ses auditeurs assidus et attentifs (ses discours, quoique dépourvus d'ornements, étaient agréables, graves et remarquables par la vivacité de la pensée), nos entretiens lui apprirent vite ma passion pour les livres des astrologues ⁴, et il me conseilla aimablement et paternellement de les laisser de côté, et de ne pas consacrer en pure perte à ces vanités un labour et des soins dignes de choses plus utiles. Il ajouta que lui aussi, dans sa jeunesse, il s'était appliqué à cette étude, au point d'en vouloir faire sa

1. Mat. XVI, 27. — 2. Ps. L, 19. — 3. I Pierre, I, 5. — 4. *Genethiaci* : « jeteurs de nativité ».

profession et son gagne-pain, car, s'il était capable de comprendre Hippocrate, il pouvait tout aussi bien s'assimiler ces doctrines. Pourtant il les avait abandonnées pour se consacrer à l'étude de la médecine pour l'unique raison qu'il avait clairement reconnu la fausseté de cette prétendue science et qu'il lui répugnait à lui, homme grave, de gagner sa vie en trompant les humains. « Or vous, continuait-il, qui professez la rhétorique, et dont l'enseignement vous permet de vivre, vous qui vous êtes engagé dans ces systèmes, non par nécessité, mais par libre choix, vous pouvez m'en croire quand je vous déclare qu'ils sont faux, moi qui avais cherché à les approfondir dans l'unique dessein de gagner de quoi vivre. »

Lorsque je lui demandai comment il se faisait que nombre de prédictions émises par ces gens eussent été reconnues vraies, il me répondit comme il put, n'étant pas chrétien. Il me dit que de tels résultats étaient le fruit du hasard, qui se trouve répandu partout dans la nature. Si, en effet, en ouvrant à l'aventure un livre de vers, on tombe parfois sur un passage qui s'adapte merveilleusement à un événement particulier, alors que le poète en écrivant avait un tout autre objet en vue, comment s'étonner que l'âme humaine inconsciemment, par l'inspiration d'un instinct supérieur, donne des réponses, dues non à l'art, mais au hasard,

qui correspondent parfaitement au cas de celui qui interroge ?

Voilà ce que j'appris de cet homme, ou plutôt de vous par lui. Ce que je devais, dans la suite, rechercher par mes propres moyens, vous l'avez, dès lors, esquissé dans ma mémoire. Mais alors ni ce vieillard ni mon très cher Nebridius, adolescent plein de bonté et de chasteté, qui se moquait de cet art divinatoire, ne purent me persuader de le rejeter. Impressionné par l'autorité de mes auteurs, je ne parvenais pas à acquérir avec certitude la preuve que je cherchais que les prédictions de ces hommes émanaient du simple hasard et non point de l'art ni de connaissances tirées de l'étude des astres.

CHAPITRE IV

LA MALADIE, LE BAPTÊME ET LA MORT D'UN AMI

En ces premières années de mon enseignement dans la ville où j'étais né ¹, je m'étais fait un ami qu'une vie d'études commune m'avait rendu très cher. Il était du même âge que moi, c'est-à-dire dans la fleur de l'adolescence. Ensemble nous avons grandi, à l'école nous étions compagnons d'étude et de jeux. Toutefois, alors, il n'était pas encore

1. Thagaste.

devenu pour moi l'ami qu'il fut plus tard, bien que, même plus tard, nos relations n'acquirent point ce caractère d'amitié parfaite que seul peut produire le ciment de la charité répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit, qui nous a été donné ¹. Cependant combien elle nous était douce cette affection qu'animait l'amour des mêmes études !

De la vraie foi, où son adolescence n'était pas profondément ancrée, je l'avais entraîné dans ces mensonges superstitieux et pervers que déplorait ma mère. Son âme s'égarait comme la mienne, mais je n'aurais pas pu vivre sans lui. Or voici que, vous attachant aux pas de ceux qui vous fuyaient, vous le Dieu vengeur et, en même temps, fontaine de miséricorde, qui nous ramenez à vous par des voies admirables, vous fîtes sortir de cette vie ce jeune homme de l'amitié de qui je jouissais depuis une année à peine, amitié plus douce pour moi que toutes les douceurs de la vie.

Quel homme pourrait énumérer à votre louange tout ce qu'il a reçu de vous ? Que faites-vous alors, ô Dieu dont les jugements sont des abîmes insondables ? Pris d'une fièvre violente, cet ami demeura longtemps couché, sans connaissance, inondé d'une sueur mortelle. Comme on désespérait de le voir recouvrer la santé, on le baptisa à son insu, ce dont

1. Rom. V, 5. X.



je ne m'inquiétai guère, présumant que son âme conserverait plutôt les sentiments que je lui avais inspirés que ce qu'on avait pratiqué sur son corps dans l'état d'inconscience. Mais les choses prirent une tournure bien différente. Son état s'améliora, et la guérison suivit. Bientôt, aussitôt que je pus lui parler, c'est-à-dire aussitôt qu'il put le faire lui-même, car je ne le quittais pas, tant nous étions attachés l'un à l'autre, j'essayai de plaisanter avec lui sur ce baptême administré dans un état complet d'inconscience mais qu'il savait qu'on lui avait administré. Je pensais qu'il serait tout disposé à en rire avec moi. Mais mes plaisanteries lui firent horreur, comme si elles fussent venues d'un ennemi. Il me prévint avec une liberté surprenante et inattendue que si je tenais à son amitié, il fallait cesser de parler de la sorte. Stupéfait et troublé, je jugeai bon de réprimer tous les mouvements de mon cœur jusqu'au jour où, la convalescence lui ayant rendu la force de m'écouter, je pourrais agir avec lui comme je l'entendais. Mais il fut enlevé à ma folie, afin d'être conservé en vous pour ma consolation. Repris par la fièvre, il décéda au bout de cinq jours, alors que j'étais absent.

La douleur enténébra mon cœur ; je voyais la mort partout. Ma patrie m'était insupportable ; je me sentis étrangement malheureux sous le toit paternel, et tout ce que nous avions aimé en com-

mun me devint une source d'affreux supplices. Mes yeux le cherchaient partout, et ils ne le rencontraient plus. Tout me devint odieux, car tout était vide de lui, et personne ne me disait plus : « Le voici ! » comme quand on me l'annonçait après une absence. J'étais devenu une angoissante énigme pour moi-même, et je demandais à mon âme pourquoi elle était triste et me troublait si fort ¹. Elle ne trouvait rien à me répondre ; et si je lui disais : Espère en Dieu ! elle n'obéissait pas, et elle avait raison, puisque l'ami très cher qu'elle avait perdu était meilleur et plus réel pour elle que le fantôme de divinité en qui je lui demandais d'espérer. Mes gémissements seuls avaient pour moi de la douceur ; ils avaient pris la place de mon ami au plus intime de mon âme.

CHAPITRE V

D'OU VIENT QUE LE MALHEUREUX TROUVE
DE LA DOUCEUR DANS LES LARMES

Maintenant ces choses sont passées depuis longtemps, et le temps a cicatrisé cette blessure.

Puis-je apprendre de vous, qui êtes la vérité, en approchant de votre bouche l'oreille de mon cœur,

1. Ps. XLI, 6.

pourquoi les larmes ont de la douceur pour le malheureux. Quoique vous soyez partout, est-ce que vous rejetez loin de vous notre misère? Vous renfermez-vous en vous-même, tandis que nous sommes ballottés par les événements de notre vie? Mais, si vos oreilles sont sourdes à nos gémissements, quel résidu d'espoir nous reste-t-il? D'où vient donc que l'on cueille sur l'arbre amer de la vie ces doux fruits : gémissements, larmes, soupirs, regrets?

Cette douceur vient-elle de ce que nous espérons que vos oreilles sont prêtes à nous écouter? Cela se conçoit quand on vous prie pour obtenir une faveur. Mais dans le cas d'une douleur causée par la perte d'une chose, dans le cas d'un deuil comme celui dont j'étais alors accablé? Je n'espérais pas que la vie lui fût rendue, et je ne le demandais pas par mes larmes. Je me contentais de m'affliger et de me lamenter. J'étais malheureux ; la joie m'avait fui. Serait-ce que nous trouvons nos délices dans l'amertume des larmes par suite du dégoût des choses qui étaient auparavant notre joie et que maintenant nous abhorrons?

CHAPITRE VI

DÉGOUT DE LA VIE ET CRAINTE DE LA MORT

Mais pourquoi parler? Trêve de questions! C'est une confession que je veux faire. J'étais malheu-

reux comme l'est toute âme attachée par l'amitié aux choses périssables et qui ne peut sans déchirements voir ces choses lui échapper. Avant la perte, l'âme ne sent pas sa misère, qui existe cependant. Ainsi de moi en ce temps-là, car je pleurais amèrement et je trouvais mon repos dans cette amertume, et, malheureux, je chérissais plus que mon âme cette misérable vie.

J'aurais bien voulu la changer, mais je n'aurais pas plus voulu la perdre que le perdre lui-même ; et je ne sais si j'aurais consenti à la perdre pour lui, comme firent Oreste et Pylade, dont on raconte — si toutefois ce n'est pas une fable — qu'ils voulurent mourir l'un pour l'autre et ensemble, la séparation leur paraissant pire que la mort.

Pour ma part, je ne sais comment exprimer les dispositions contraires qui luttaient alors en moi : d'un côté, un affreux dégoût de la vie, de l'autre, la crainte de la mort. Je crois que plus mon affection pour lui était grande, plus la mort qui me l'avait ravi me paraissait atroce, odieuse et redoutable, comme si j'eusse cru qu'elle allait soudainement dévorer tous les hommes, ayant eu le pouvoir de l'absorber.

Telles étaient alors mes dispositions, si je m'en souviens bien, et tel était mon cœur, mon Dieu. Voyez-en le fond, avec tous mes souvenirs, ô vous, mon espérance, vous qui me purifiez de la souillure

de telles affections en dirigeant mes yeux vers vous, en arrachant mes pieds aux pièges ¹.

Je m'étonnais donc de voir les autres mortels en vie, alors que lui, que mon affection ne considérait pas comme mortel, avait cessé de vivre ; et je m'étonnais encore davantage d'être en vie moi-même, cet autre lui, alors qu'il était mort. Le poète a fort justement appelé son ami « la moitié de son âme ² », et je croyais bien que mon âme et la sienne formaient une seule et même âme en deux corps ³. C'est pourquoi, n'étant plus capable de supporter cette moitié de vie, la vie m'était à charge. Peut-être aussi redoutais-je la mort, par crainte qu'il ne mourût tout entier, celui que j'avais tant aimé ⁴.

CHAPITRE VII

AUGUSTIN NE POUVANT VIVRE DANS LES LIEUX
QUI LUI RAPPELLENT SON AMI, QUITTE THAGASTE
POUR CARTHAGE

O démence qui nous empêche d'aimer les hommes comme des hommes ! O sottise humaine que de souffrir immodérément d'un accident humain, sot-

1. Ps. XXIV, 25. — 2. Horace, *Carm.*, I, 3. — 3. Ovide, *Trist.*, IV, 14, 72. — 4. Dans ses *Rétractations* (II, VI, 2), Augustin censure cette dernière réflexion, qu'il déclare plus digne de figurer « dans une déclamation frivole que dans une grave confession ».

tise qui était la mienne. Je m'agitais, soupirais, pleurais, j'étais bouleversé, je ne trouvais point de repos et n'admettais aucun conseil. Je portais une âme en lambeaux et toute saignante qui s'impatiait d'être portée par moi et que je ne savais où poser. Ni l'agrément des bois, ni les jeux, ni les chants, ni les sites embaumés, ni l'appareil des festins, ni les plaisirs de l'amour, ni les livres, ni la poésie ne pouvaient lui procurer de repos. Tout la remplissait d'horreur, jusqu'à la lumière; et tout ce qui n'était pas lui, lui était odieux et intolérable, sauf les gémissements et les larmes, les seules choses où elle trouvait quelque repos. Dès que mon âme s'en arrachait, j'étais accablé du pesant fardeau de ma misère. Vous seul, ô mon Dieu, pouviez m'en décharger et m'en soulager. Je le savais; mais je n'avais ni la volonté ni le pouvoir de recourir à vous, car vous n'offriez à ma pensée rien de consistant, rien de certain. Mon dieu, ce n'était pas vous, c'était un vain fantôme, un mensonge.

Si je cherchais à placer mon âme en un lieu où elle pourrait se reposer, elle se laissait choir dans le vide et retombait sur moi, et je continuais d'être pour moi-même un lieu d'infortune où je ne pouvais pas demeurer et d'où je ne pouvais pas m'écarter. Où mon cœur se serait-il retiré de mon cœur? Comment me fuir moi-même? Comment ne me pas poursuivre partout? Du moins, je quittai mon pays, car

mes yeux chercheraient moins l'ami disparu dans les lieux où ils n'étaient pas habitués à le voir. De Thagaste je vins à Carthage.

CHAPITRE VIII

NOUVELLES AMITIÉS

Le temps fit son œuvre. Ses révolutions glissent sans relâche sur nos sens et opèrent dans nos âmes de merveilleux changements. Jour après jour, les heures venaient, puis s'en allaient, et, en venant et en s'en allant, elles laissaient en moi des espoirs nouveaux et de nouveaux souvenirs, et peu à peu les distractions d'autrefois me reprenaient à mesure que s'atténuait mon chagrin.

Ce qui prenait sa place, c'étaient, sinon de nouvelles douleurs, du moins des causes de nouvelles douleurs. En effet, ce qui avait permis à une douleur pénétrante de s'emparer de moi, n'était-ce pas que j'avais répandu mon âme sur le sable, en chérissant un mortel comme s'il eût été immortel? Ce qui me procura le plus de soulagement et de diversion, ce furent les consolations que m'apportèrent mes autres amis, avec qui j'aimais ce que j'aimai dans la suite ¹, c'est-à-dire des fables prétentieuses

1. *Postea* (Gibb et Montgomery).

et une longue série de mensonges ¹, qui, passant par nos oreilles, corrompaient nos esprits excités par leur action adultère. Et ces fables ne mouraient pas pour moi, si l'un de ces amis venait à mourir.

Mais il y avait encore d'autres choses qui me charmaient : les causeries, l'enjouement, une mutuelle bienveillance, la lecture en commun de livres agréables, le badinage et les occupations sérieuses, les objections, telles qu'il en naît dans notre propre esprit, exprimées sans amertume, ces très rares dissentiments qui viennent assaisonner l'accord habituel, la satisfaction d'instruire un ami ou de profiter de sa science, le vif regret des absents, la joie d'accueillir ceux qui reviennent, tous ces témoignages et d'autres semblables que se donnent les cœurs aimants et aimés par la bouche, la langue, les yeux et par mille démonstrations affectueuses et qui servent à enflammer ² les âmes et à n'en faire qu'une seule.

CHAPITRE IX

L'AMITIÉ DE DIEU EST LA SEULE
QUE L'ON NE PUISSE PERDRE

Voilà ce qu'on aime dans un ami, voilà ce qu'on

1. La doctrine manichéenne. — 2. *Flagrave* (Gibb et Montgomery).

aime à ce point que la conscience humaine se juge coupable, si elle ne rend pas affection pour affection, sans rien rechercher de charnel, hormis ces démonstrations de bienveillance. De là viennent, si l'ami disparaît, le deuil de l'âme, les ténèbres de la douleur, ces jouissances changées en amertume, ce cœur baigné de larmes et cette mort des vivants produite par la mort des morts.

Heureux celui qui vous aime, Seigneur, et qui aime son ami en vous et son ennemi pour vous. Celui-là seul ne peut perdre celui qu'il chérit, puisque tous sont aimés seulement en Celui qu'il ne peut perdre. Et qui est celui-ci sinon notre Dieu qui a fait le ciel et la terre et qui les remplit, parce que c'est en les remplissant qu'il les a faits? Personne ne vous perd, à moins qu'il ne vous abandonne. Et celui qui vous abandonne, où va-t-il, où s'enfuit-il? Il ne quitte un Dieu favorable que pour trouver un Dieu irrité, car il retrouvera votre loi dans son châtement, votre loi qui est vérité comme vous-même.

CHAPITRE X

L'AME NE PEUT TROUVER SON REPOS
DANS LES CRÉATURES ÉPHÉMÈRES

Dieu des vertus, ramenez-nous à vous, montrez-nous votre face et nous serons sauvés ¹, car de

1. Ps. LXXIX, 4.

quelque côté que se tourne l'âme de l'homme, hors de vous, elle ne se heurte qu'à la douleur, même si elle s'attache aux choses belles, hors de vous et d'elle-même. Ces choses ne seraient pas, si vous ne leur aviez pas donné l'être. Elles ont un commencement et une fin. Leur destinée est de naître, de croître jusqu'à leur parfait développement, puis ensuite de vieillir et de disparaître ; et même toutes n'arrivent pas à la vieillesse avant de disparaître. Une fois nées, plus leur tendance à exister les fait se hâter de croître, plus vite elles retombent dans le néant. Telle est leur condition. Vous ne leur avez donné que d'être les parties d'un tout, qui n'est jamais immuable ; leur succession produit cet univers qu'elles composent. Il en est d'elles comme du discours formé de signes et de sons. Le discours n'est complet que si les mots disparaissent à mesure qu'ils ont résonné à nos oreilles pour faire place à d'autres mots.

De toutes ces choses mon âme vous loue, ô Dieu créateur de l'univers ; mais qu'elle ne s'y attache pas, comme prise à la glu par ses sens corporels, car toutes ces choses s'acheminent vers leur fin, le néant, et laissent l'âme avide d'être se reposer dans ce qu'elle aime, blessée de désirs empoisonnés. Nulle stabilité, tout fuit, et même quand ces choses sont présentes, nos sens ne peuvent ni les suivre ni les atteindre dans leur course. Les sens charnels

manquent d'agilité, car ils sont au service de la chair et ne servent qu'à elle. Ils suffisent à leur fin, mais ils sont impuissants à retenir des choses toujours en mouvement et qui se précipitent du principe qui leur est fixé au terme qui leur est assigné. En les créant, votre Verbe, fixant leurs limites, leur a dit : D'ici jusque là.

CHAPITRE XI

INSTABILITÉ DES CRÉATURES.
DIEU SEUL EST STABLE

[A. presse son âme de ne pas chercher son repos dans les choses transitoires, mais de se fier à la promesse faite par Dieu d'un repos qui ne finira pas. Si l'âme trouve sa joie en ce qui n'est qu'une minime portion de la création, combien grandes seront ses délices de jouir du tout et de Dieu, l'auteur de ce tout !]

CHAPITRE XII

IL FAUT AIMER EN DIEU

Si les corps te plaisent, loue Dieu en eux, et reporte ton amour vers celui qui les a façonnés, de peur que tu ne lui déplaies dans les choses qui te

plaisent. Si les âmes te plaisent, aime-les en Dieu, car elles aussi sont changeantes, mais, fixées en lui, elles deviennent stables. Sans lui, elles passeraient et périraient. Aime-le donc et entraîne vers lui toutes les âmes que tu pourras en leur disant : « Aillons-le ! Voilà ce qu'il a fait, et il n'est pas loin ! Il ne s'est pas retiré de ce qu'il a créé. Tout ce qui vient de lui subsiste en lui. Où est-il ? Là où l'on goûte la vérité, dans l'intime du cœur. Mais le cœur s'est éloigné de lui. Prévaricateurs, revenez à votre cœur ¹, et demeurez attachés à celui qui vous a créés. Restez avec lui, et vous deviendrez stables ; reposez-vous en lui, et vous aurez la tranquillité. Pourquoi vous engager dans ces rudes sentiers ? Où allez-vous ? Le bien que vous aimez vient de lui ; mais il n'a de bonté et de suavité qu'autant que vous l'aimez pour lui, et il se change justement en amertume, quand vous l'aimez injustement aux dépens de son auteur. Pourquoi cheminer par ces voies difficiles et laborieuses ? Le repos n'est pas là où vous le cherchez. Cherchez ce que vous cherchez, mais ici votre recherche est vaine. Vous cherchez une vie heureuse dans une région de mort ; elle n'est pas là. Comment trouver une vie de bonheur là où ne se trouve même pas la vie ? »

[C'est par pitié pour cette misérable erreur de

1. Is. XLVI, 8.

l'homme que celui qui est notre vie, le Christ, est descendu ici-bas, dans ce monde de la mort, pour faire monter les hommes vers les régions de la vie. Mais, pour faire cette ascension avec lui, les hommes doivent d'abord descendre dans la vallée de larmes.]

CHAPITRE XIII

IL ÉCRIT UN OUVRAGE INTITULÉ *DE PULCHRO ET APTO*

Alors j'ignorais ces choses. Je n'aimais que les beautés inférieures ; je m'enfonçais dans l'erreur, et je demandais à mes amis : « Aimons-nous quoi que ce soit en dehors du beau ? Mais qu'est-ce donc que le beau, et qu'est-ce que la beauté ? Qu'est-ce qui nous séduit dans les choses que nous aimons et nous y attache ? S'il n'y avait en elles ni beauté ni grâce, elles ne nous attireraient point. » Alors j'observai et je vis que, dans les corps eux-mêmes, il y a une chose qui est comme le tout et qui est la beauté et une autre chose qui plaît par un simple rapport de convenance comme, par exemple, une partie du corps par rapport au tout, la chaussure par rapport au pied. Et, cette considération jaillissant du fond de mon cœur dans mon esprit, j'écrivis un ouvrage intitulé *De pulchro et apto* (du beau et du convenable).

Combien de livres comprenait-il? Deux ou trois, je ne sais plus au juste, — vous le savez, vous mon Dieu, — car j'ignore ce qu'est devenu cet écrit.

CHAPITRE XIV

COMMENT IL FUT AMENÉ A DÉDIER
CET OUVRAGE A HIERUS

Quel motif me porta, Seigneur mon Dieu, à dédier ces livres à Hierus, orateur de la ville de Rome, personnage que je n'avais jamais vu, mais que j'aimais pour la doctrine qui faisait sa brillante renommée et pour quelques paroles de lui qui m'avaient plu? C'était surtout parce qu'il plaisait aux autres. Tous le comblaient d'éloges. On admirait qu'un syrien de naissance, après avoir cultivé les lettres grecques, eût ensuite si merveilleusement excellé chez les Latins, comme orateur, et dans la science de la sagesse. On loue un homme devant nous, et c'en est assez pour que nous l'aimions, sans le connaître. Est-ce donc que l'estime passe de la bouche de celui qui parle dans le cœur de celui qui écoute? Non pas; mais un enthousiasme en suscite un autre. Toutefois, pour que nous aimions celui qu'on loue devant nous, il faut que nous soyons persuadés que ces louanges partent vraiment d'un cœur sincère, c'est-à-dire que c'est l'affection elle-même qui les a dictées. Voilà donc comment j'ai-

mais alors les hommes d'après les jugements des hommes, mais non, hélas ! d'après le vôtre, ô mon Dieu, qui ne trompez personne.

[A. analyse ensuite les sentiments de ceux qui aiment et qui louent un cocher, un chasseur, favoris des habitués de l'amphithéâtre, ou bien un histrion, un bon cheval...]

Est-ce donc que j'aime chez un homme ce que j'aurais horreur d'être moi-même, tout homme que je suis ? Abîme profond que l'homme ! Vous connaissez, Seigneur, le nombre de ses cheveux, et pas un ne tombe sans votre permission ; cependant ses cheveux sont plus faciles à compter que les affections et les mouvements de son cœur.

Mais ce rhéteur¹ était de cette sorte d'hommes que j'aimais au point de vouloir leur ressembler. Égaré par l'orgueil, j'étais le jouet des vents, et pourtant j'obéissais à votre très secrète impulsion. Toutefois, comment sais-je, et comment puis-je vous confesser avec certitude que je l'aimais à cause des éloges qu'on en faisait plutôt qu'à cause des choses mêmes dont on le louait ? C'est que, si les mêmes hommes, au lieu de le louer, l'avaient critiqué et avaient pris occasion des mêmes faits pour le blâmer et le mépriser, je ne me serais pas enflammé et enthousiasmé pour lui. Pourtant les faits n'au-

1. Hierus.

raient pas été autres pour cela, ni l'homme non plus, mais seulement les sentiments de ses prôneurs. Voilà où tombe une âme faible, qui n'est pas encore fixée dans la solidité de la vérité. Elle va, vient, tourne et retourne au gré des langues et du vent changeant de l'opinion. La lumière s'obnubile pour elle, et elle cesse de voir la vérité, qui est cependant devant elle.

A mes yeux, c'était une chose d'un intérêt souverain que mon discours et mes études parvinssent à la connaissance de cet homme. S'il les approuvait, mon enthousiasme s'échaufferait ; s'il les désapprouvait, mon cœur vain, privé de votre ferme appui, en serait blessé. Cependant mon esprit prenait plaisir à méditer sur ces concepts du *beau* et du *convenable*, objet de l'ouvrage que je lui avais dédié, et à admirer le fruit de ma pensée, même en l'absence de tout autre admirateur.

CHAPITRE XV

SES RÊVERIES PHILOSOPHIQUES

[A. continue de décrire sa marche errante à travers le monde imaginaire créé par sa pensée. Il se figurait qu'il existait en l'homme deux substances, qu'il appelait, l'une monade, souverainement bonne, l'autre dyade, souverainement mauvaise, principe

des colères homicides et des emportements de la débauche.]

J'avais vingt-six ou vingt-sept ans, lorsque j'écrivis ces traités [*De pulchro et apto*], roulant dans mon esprit ces imaginations matérielles, qui bourdonnaient aux oreilles de mon cœur, alors que je voulais pourtant, ô douce Vérité, les rendre attentives à votre secrète mélodie, quand je méditais sur le *beau* et sur le *convenable*. Je désirais me tenir devant vous pour vous écouter, pour percevoir avec joie la voix de l'Époux ¹, mais cela n'était pas possible, parce que les voix de mes erreurs m'entraînaient hors de moi et le poids de la superbe me précipitait dans l'abîme. Vous ne donniez ni joie ni plaisir à mes oreilles, et mes os ne tressaillaient pas, parce qu'ils n'avaient pas été humiliés ².

CHAPITRE XVI

SES ÉTUDES PHILOSOPHIQUES CONTRIBUÈRENT A SA PERTE, PARCE QU'IL FIT UN MAUVAIS USAGE DES DONS DE DIEU

A quoi me servit d'avoir, à peine âgé de vingt ans, lu et compris sans maître cette partie de la philosophie aristotélicienne qu'on nomme les dix catégories, dont la seule mention faisait éclater d'orgueil les

1. Jean, III, 29. — 2. Ps. L, 10.

joues de mon professeur de rhétorique carthaginois, et qui me remplissaient d'une admiration béate quand d'autres doctes personnages en parlaient devant moi comme de choses sublimes et divines ?

Ayant depuis conféré là-dessus avec des esprits qui avouaient n'avoir compris ces choses qu'à grand'peine et aidés par des maîtres très érudits, qui, tout en enseignant par la parole, traçaient de nombreuses figures sur le sable, je vis qu'ils n'avaient rien appris de plus que ce que m'en avait fait connaître cette simple lecture solitaire.

Ces catégories me paraissaient parler assez clairement des substances — de l'homme par exemple — et de ce qu'il y a en elles, comme la figure de l'homme. Elles disaient ce qu'est un homme : quelle est sa taille, sa hauteur, de qui il est frère ou parent, le lieu où il est né, la date de sa naissance, s'il est debout ou assis, chaussé ou armé, actif ou passif, enfin tout ce qui est compris dans ces neuf genres, dont je viens de donner des exemples, ou dans le genre de la substance lui-même dont les exemples sont innombrables. De quelle utilité m'étaient ces notions ? Ne m'étaient-elles pas plutôt nuisibles, ô mon Dieu, puisque vous-même, admirablement simple et immuable, je m'efforçais de vous comprendre comme étant le sujet de votre grandeur et de votre beauté, dans ma conviction que tous les êtres rentraient dans ces dix prédica-

ments? Votre grandeur et votre beauté devenaient ainsi comme des accidents dans une substance, par exemple comme dans un corps. Votre être est lui-même votre beauté et votre grandeur, tandis qu'un corps n'est pas plus grand et plus beau par cela seul qu'il est un corps, car, fût-il moins grand et moins beau, il ne cesserait pas d'être un corps. Donc ce que je pensais de vous n'était que fausseté, fictions de ma misère, et non les solides réalités de votre béatitude. Mais vous aviez ordonné qu'il en fût ainsi, afin que ma terre ne produisît que ronces et épines et que je ne parvinsse à la faire produire du pain qu'au prix d'un rude labeur ¹.

Que m'importait encore d'avoir lu et compris par moi-même tous les livres que je pus me procurer traitant de ce qu'on appelle les arts libéraux, moi criminel esclave des passions mauvaises ! J'y trouvais mon plaisir, sans savoir d'où vient le vrai et le certain. Je tournais le dos à la lumière et le visage aux objets éclairés, de sorte que mes yeux qui les voyaient illuminés restaient dans l'ombre. Tout ce que j'ai compris sans grande difficulté et sans le secours de la tradition humaine, règles de la rhétorique et de la dialectique, de la géométrie, de la musique et des nombres, vous le savez, Seigneur mon Dieu, parce qu'une intelligence vive et la péné-

1. Gen. III, 18.

tration de l'esprit sont des dons de votre bonté, dons que pourtant je ne vous offrais pas en sacrifice !

Aussi cela, loin de m'être utile, tourna-t-il à ma perte. Je désirai entrer en possession d'une bonne part de mon héritage ¹; je n'employai pas ma force à votre service ; je vous quittai et m'enfuis dans une région lointaine, où je dissipai vos dons dans la prostitution d'instincts abominables. [A quoi me servirent ces biens dont j'usai si mal ? A quoi bon toute cette vaine science, qui n'a servi à comprendre ni Dieu, ni le bien, ni la piété ?]

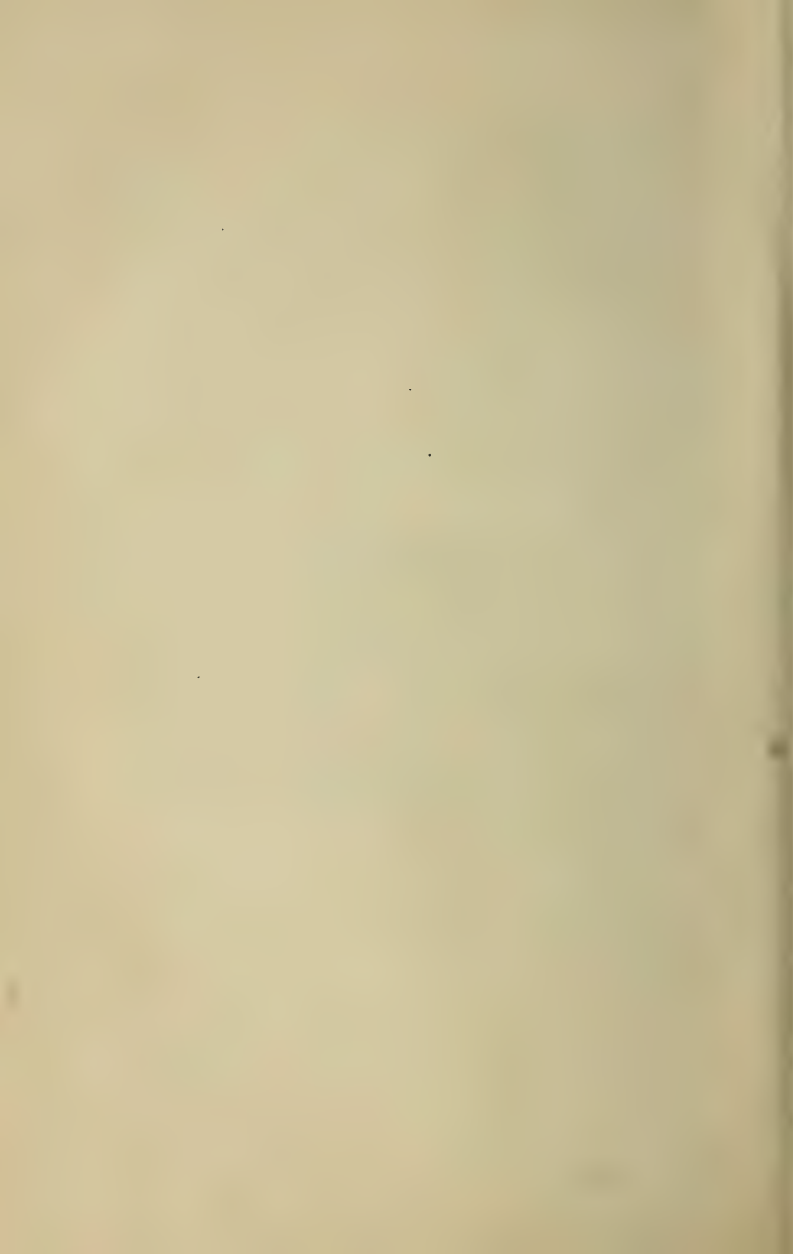
Mon Dieu, il est enviable le sort de ceux de vos petits enfants qui ont l'esprit moins agile, mais qui, vous étant demeurés fidèles, tels des poussins, se couvrent de plumes dans le nid de votre Église, et à qui l'aliment de la saine doctrine donne les ailes de la Charité ! O Seigneur notre Dieu, puissions-nous espérer à l'abri de vos ailes ! Protégez-nous, portez-nous. Vous portez les tout petits et vous portez aussi les vieillards chenus ². Notre force unie à la vôtre est une vraie force, mais elle n'est que faible, si nous demeurons seuls. Tout notre bien est en vous ; arrachés à vous, nous nous pervertissons. Retournons donc à vous, Seigneur, pour ne pas périr, car c'est en vous que vit notre

1. Comme l'enfant prodigue à qui il se comparera plusieurs fois dans la suite de ses *Confessions*. — 2. Is. XLVI, 4.

bien parfait, qui est vous-même. Nous n'avons pas à craindre de ne pas trouver un abri pour nous recevoir, si nous revenons à vous, puisque, bien que nous l'ayons fuie, notre demeure, qui est votre éternité, n'a pas été détruite pendant notre absence.



LIVRE V





LIVRE V

CHAPITRE PREMIER

AUGUSTIN OFFRE A DIEU SES CONFESSIONS ET SES LOUANGES

Recevez ces confessions, sacrifice offert par ma langue, que vous avez formée et que vous avez excitée à confesser votre nom, et redonnez à tous mes os la santé pour qu'ils s'écrient : « Seigneur, qui donc vous est semblable ¹ ? »

Certes, celui qui vous expose l'état de son âme ne vous apprend rien : votre œil pénètre le cœur le plus fermé et la dureté des hommes ne déconcerte pas votre main, qui sait l'amollir quand elle veut, soit par miséricorde, soit par vengeance ; et nul ne se

1. Ps. VI, 4 ; XXXIV, 10.

dérobe à votre chaleur ¹. Mais que mon âme vous loue pour vous en aimer davantage, et qu'elle confesse vos miséricordes pour votre louange. Toutes vos créatures vous louent incessamment : tout esprit vous loue par la bouche de ceux qui se sont tournés vers vous, et tout être animé, tout être corporel par la bouche de ceux qui les considèrent. Ainsi notre âme tombant de lassitude s'élèvera vers vous en s'appuyant sur les êtres que vous avez faits, elle vous atteindra en passant par votre création admirable, et là elle trouvera son réconfort et sa vraie force.

CHAPITRE II

DIEU N'ABANDONNE JAMAIS SA CRÉATURE

Privés de repos, les pécheurs qui vous fuient mènent une vie errante. Vous les voyez, vous distinguez les ombres du tableau ; cependant l'ensemble tout entier dont ils font partie reste beau ; eux seuls sont laids. En quoi vous ont-ils nui ? En quoi ont-ils porté atteinte à votre empire, qui, de la hauteur des cieux aux dernières des créatures demeure juste et intact ? Où peuvent-ils bien fuir, ceux qui se dérobent à votre face ? Où ne les retrou-

1. Ps. XVIII, 15.

vez-vous pas? Ils ont fui pour ne plus vous voir ; mais vous les voyez toujours. Aveuglés, ils vous offenseront ; mais vous qui n'abandonnez jamais la créature sortie de vos mains, comme ils vous ont injustement offensé, ils seront justement punis ; comme ils se sont soustraits à votre douceur et ont offensé votre rectitude, ils trébucheront en se heurtant à votre sévérité. Car ils ignorent que vous êtes partout, vous que rien ne peut circonscrire et qui seul demeurez présent à ceux qui s'égareront loin de vous. Qu'ils se convertissent donc, et qu'ils vous cherchent, car, s'ils ont abandonné leur Créateur, vous n'abandonnez pas, vous, votre créature. Qu'ils reviennent à vous, et rentrez dans leur cœur, dans le cœur de ceux qui vous confessent, qui se jettent en vous, qui, baignés de larmes, se réfugient dans votre sein, après avoir parcouru des voies difficiles. Et vous, facilement touché ¹, vous essuiez leurs larmes. Ils verseront encore beaucoup de larmes, mais des larmes de joie, car ce ne sera pas un homme de chair et de sang qu'ils auront retrouvé, mais le Seigneur qui les a tous créés, recréés ² et consolés.

Et moi, où étais-je, quand je me mis à vous chercher? Vous étiez devant moi, mais moi je m'étais quitté moi-même, et je ne me retrouvais plus, et vous encore moins.

1. *Vias difficiles*, et tu *facilis*... — 2. qui *fecisti*, *reficis*...

CHAPITRE III

LES SOLUTIONS DES PHILOSOPHES LUI PARAISSENT PLUS
SÛRES QUE CELLES DES MANICHÉENS

Je vais maintenant raconter, sous le regard de mon Dieu, la trentième année de ma vie.

Un évêque des Manichéens, appelé Faustus, grand piège du diable, auquel beaucoup se laissaient prendre, attirés par l'appât d'une parole douce-reuse, venait d'arriver à Carthage. J'admirais moi-même son éloquence, mais tout en la distinguant des vérités que j'étais avide d'apprendre, car j'attachais moins d'importance au vase de sa parole qu'à la nourriture doctrinale que présentait ce Faustus si fameux parmi les Manichéens.

La renommée me l'avait représenté comme d'un savoir très étendu et comme très habile dans les arts libéraux. Ayant beaucoup lu les philosophes et retenu leurs maximes dans ma mémoire, je pouvais en comparer quelques-unes avec les prolixes rêveries des Manichéens, et je trouvais plus de vraisemblance dans les idées de ces philosophes, qui ont pu par la seule force de leur génie pénétrer les secrets de la nature, quoiqu'ils n'en aient jamais découvert le maître. Vous êtes grand, Seigneur, et vous regardez les humbles, mais les orgueilleux,

vous les éloignez de vous ¹. Vous ne vous approchez que des cœurs contrits, et les superbes ne sauraient vous trouver, même si leur ingénieuse curiosité dénombre les étoiles et les grains de sable, mesure les régions célestes et découvre la marche des astres.

Ils ont exercé à ces recherches l'esprit et le génie que vous leur aviez donnés, et ils ont découvert maintes choses. Ils ont prédit, de longues années avant qu'elles n'arrivent, les éclipses solaires et lunaires, le jour, l'heure, le lieu où elles se produiraient, et leurs calculs ne les ont pas induits en erreur, et les événements se sont produits selon leurs prédictions. Ils ont mis par écrit les lois qu'ils avaient découvertes, et, en les consultant aujourd'hui, on peut prévoir, d'après elles, quelle année, quel mois, quel jour, à quelle heure et dans quelle mesure se produira une éclipse de soleil ou de lune, et les choses se produisent ainsi qu'elles ont été annoncées. Les hommes sont dans l'admiration, les ignorants sont frappés d'étonnement, les savants exultent et s'enorgueillissent, et leur superbe impie les fait s'éloigner de votre lumière et s'y soustraire, de sorte qu'eux qui prévoient, si longtemps à l'avance, une éclipse de soleil ne voient pas la leur propre dans le présent.

Ils ne recherchent pas religieusement de qui ils

1. Ps. CXXXVIII.

tiennent le génie qui leur permet d'entreprendre ces recherches, et, s'ils découvrent qu'ils ont été faits par vous, ils ne se donnent pas à vous, pour que vous puissiez les conserver, comme étant votre œuvre. Se croyant leurs propres créateurs, ils ne se sacrifient pas à vous, ils ne tuent pas leurs ambitions comme des oiseaux ni leurs curiosités comme les poissons de la mer, qui parcourent les sentiers secrets des abîmes, ni leurs luxurieux désirs comme les bêtes des champs, afin que vous, Dieu, feu dévorant, en consumant leurs pensées mortes, vous puissiez les recréer pour l'immortalité.

Ils ont ignoré le procédé — votre Verbe — par lequel vous avez fait ces choses, qui sont l'objet de leurs calculs, et eux-mêmes, les calculateurs, et aussi le sens par lequel ils voient ces choses qu'ils dénombrent, de même que l'esprit qui leur permet de les dénombrer. Votre sagesse ne se dénombre pas ¹ ; et pourtant le Fils unique est devenu pour nous sagesse, justice et justification ², et il a été compté parmi nous et il a payé le tribut à César.

Ils ont ignoré cette voie par laquelle ils auraient pu, de leur moi orgueilleux, descendre jusqu'à lui et par lui remonter vers lui. Ils ont ignoré cette voie, et pourtant ils se croient élevés jusqu'aux astres et brillants ; et voici qu'ils ont été précipités

1. 6. Ps. CXLII, 5. — 2. I Cor. I, 24.

à terre et que leur cœur insensé s'est obscurci ¹. Ils disent sur les créatures maintes vérités, mais ils ne recherchent pas avec candeur la Vérité, qui a œuvré la créature. Aussi ne la trouvent-ils pas, ou, s'ils la trouvent, n'y reconnaissant pas Dieu, ils ne l'honorent pas comme Dieu, ne lui rendent pas d'actions de grâces, et leurs pensées ne sont que vanité, quand ils se disent sages, en s'attribuant ce qui est à vous. Par contre, dans leur très pervers aveuglement, ils s'efforcent de vous attribuer ce qui leur appartient, vous attribuant à vous, qui êtes vérité, le mensonge, et changeant la gloire du Dieu incorruptible en une chose ressemblant à l'image de l'homme corruptible, des oiseaux, des quadrupèdes, des serpents. Ils tournent votre vérité en mensonge, et ils honorent et servent la créature plutôt que le Créateur.

Cependant je retins beaucoup de notions vraies, tirées par eux de la création ; et la raison, aidée du calcul, de l'observation du cours des temps et des visibles attestations des astres, me confirma ces données. Mais, les ayant comparées avec ce que dit Manès dont le très copieux radotage a passé en revue tout cela, je ne trouvai chez lui l'explication ni des solstices, ni des équinoxes, ni aucune de ces notions que j'avais trouvées dans les livres de la sagesse

1. Rom. I, 21-25.

Confessions de saint Augustin.

profane. Cependant les Manichéens présentaient leur enseignement comme un dogme, et ce que l'on m'ordonnait de croire ne s'accordait pas avec les explications rationnelles que j'avais trouvées par le calcul et l'observation, et même cela en différait totalement.

CHAPITRE IV

IL N'Y A QUE LA SCIENCE DE DIEU QUI RENDE HEUREUX

[Bien que les philosophes eussent découvert maintes vérités naturelles et fussent par là supérieurs aux Manichéens, ils n'acquirent pas la connaissance de Dieu ; aussi leur savoir ne fit-il que les rendre vains.]

CHAPITRE V

VANITÉ DE MANÈS

[L'ignorance touchant les corps célestes que l'on constate dans les écrits de Manès prouve qu'il mentait lorsqu'il disait qu'il était inspiré par l'autorité du Saint-Esprit pour faire connaître en tout la vérité aux hommes.]

CHAPITRE VI

L'ÉLOQUENCE SUPERFICIELLE DE FAUSTUS

Pendant presque toute la durée de ces neuf années que mon esprit vagabond donna son attention à la doctrine manichéenne, j'avais attendu l'arrivée de Faustus avec la plus vive impatience, car les autres Manichéens que j'avais rencontrés, qui n'étaient pas capables de résoudre les difficultés que je leur présentais, me laissaient entendre que je trouverais en lui un maître éminent, préparé à répondre à mes objections et à de bien plus difficiles encore. Or je me trouvai en présence d'un homme qui s'exprimait d'une manière agréable, répétant les choses qu'ils ont coutume de dire, mais avec beaucoup plus d'élégance. Cependant les coupes précieuses que présentait ce gracieux échanton étaient impuissantes à calmer ma soif. Mes oreilles étaient rassasiées de ces choses jusqu'à la satiété. Elles ne me semblaient pas meilleures parce qu'elles étaient mieux dites, ni plus vraies parce qu'elles étaient exprimées par une langue diserte. De ce que le visage était agréable et les discours ornés il ne s'ensuivait pas que l'âme fût remplie de sagesse. Ceux qui m'avaient fait de belles promesses n'étaient pas bons juges. Pour eux cette bouche dont l'éloquence charmait devait être

l'organe de la sagesse et de la prudence. D'un autre côté, il m'était arrivé de rencontrer des gens d'une autre sorte pour qui la vérité était suspecte et qui refusaient de l'accepter dès lors qu'elle était exprimée d'une manière élégante et soignée.

Mais vous m'aviez déjà éclairé, ô mon Dieu, par des voies mystérieuses et variées. En effet je crois que c'est bien vous qui m'avez appris — car c'est la vérité — que vous seul enseignez la vérité, où qu'elle se produise et d'où qu'elle vienne. Donc de vous j'avais appris à ne pas estimer une chose vraie par cela seul qu'elle est dite avec éloquence, ni fausse parce que les lèvres n'articulent que des sons inélegants, ni non plus à tenir pour nécessairement vraie une chose qui est présentée d'une manière disgracieuse, ni pour nécessairement fausse une chose qui est exprimée en un langage splendide ; mais que la sagesse et la sottise peuvent être aussi bien contenues en des paroles ornées qu'en des paroles frustes, de même que les mets sains et les mets délétères peuvent être indifféremment présentés dans de la vaisselle fine ou dans des plats rustiques.

Donc la grande impatience avec laquelle j'avais si longtemps attendu ce Faustus trouva satisfaction dans le mouvement et le charme de ses discours, dans la propriété de l'expression qui s'adaptait à la pensée comme un vêtement bien fait. J'étais ravi, et avec beaucoup d'autres, plus que

beaucoup d'autres même, je le louais et je l'exaltais. Cependant, perdu dans son auditoire, il m'était pénible de ne pouvoir disposer de lui à moi seul pour lui faire part, en des causeries et des discussions familières, des doutes qui m'obsédaient. Aussi dès qu'une occasion se présenta de capter son attention, en compagnie de mes amis, à un moment favorable où l'on disposait de quelques loisirs pour la discussion, j'en profitai pour exposer quelques-unes des difficultés qui me troublaient. Or je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il était étranger aux disciplines libérales, excepté à la grammaire, dont encore il n'avait qu'une connaissance très ordinaire. Je constatai qu'il avait lu quelques-uns des discours de Tullius, quelques livres de Sénèque, quelques volumes de vers et ceux des livres de sa secte qui étaient écrits en un latin soigné. Avec cela, l'usage quotidien de la parole, les ressources de son talent et une certaine élégance naturelle lui avaient permis d'acquérir cette éloquence séduisante, qui lui gagnait la faveur de ses auditeurs.

Les choses ne sont-elles pas telles que je les rapporte, Seigneur mon Dieu, arbitre de ma conscience ? Mon cœur et ma mémoire sont devant vous, qui, dans les mystérieux secrets de votre Providence, vous occupiez de moi dès lors, et commenciez à mettre sous mes yeux mes honteuses erreurs pour m'amener à les reconnaître et à les détester.

CHAPITRE VII

L'IGNORANCE DE FAUSTUS DIMINUE L'ATTACHEMENT
D'AUGUSTIN POUR LE MANICHÉISME

Lorsque j'eus clairement vu que Faustus ignorait ces arts dans lesquels je le croyais passé maître, je commençai à désespérer de pouvoir jamais obtenir de lui la clarté sur les points qui me troublaient. Un homme ignorant en la matière aurait pu néanmoins sauver la part de la piété, mais à la condition de n'être pas Manichéen, car les livres de cette secte sont remplis de fables prolixes sur le ciel et les astres, sur le soleil et la lune ¹. Or je ne croyais plus Faustus capable de m'expliquer ce que je désirais connaître là-dessus. Ayant comparé les calculs donnés par d'autres livres avec ceux de Manès, j'aurais souhaité que ceux-ci pussent me donner une explication meilleure ou au moins aussi bonne que les livres des astronomes. Mais lorsque je proposai à Faustus d'examiner et de discuter ces choses avec moi, il s'excusa modestement, avouant sans faux détours son ignorance en la matière. Il n'était pas de ces hâbleurs que j'avais dû subir, de la bouche desquels rien de pertinent ne sortait et qui cepen-

1. La foi manichéenne comprenait toute une théorie des corps célestes, une philosophie de l'univers.

dant avaient entrepris de m'endoctriner. Celui-ci, au contraire, bien que son cœur ne fût pas orienté vers vous, n'était pas dépourvu de circonspection sur lui-même. Il n'était pas complètement ignorant de son ignorance ; aussi craignait-il de s'engager témérairement dans une controverse qui ne lui offrait l'alternative ni d'une issue favorable ni d'une facile retraite. Cela me le rendit plus sympathique, car la modestie d'un esprit qui avoue son ignorance me paraissait plus belle que le savoir que j'avais l'espoir d'acquérir. Dans toutes les questions difficiles et subtiles je le vis prendre une attitude semblable.

Mon estime pour la doctrine de Manès étant ainsi ébranlée, me défiant d'ailleurs de leurs autres docteurs, lorsque je constatais chez celui-ci, si prisé par eux, une telle incapacité à faire la lumière sur les nombreux points dont j'étais préoccupé, je commençai à tourner son attention, dans mes entretiens avec lui, sur la littérature, dont, comme moi, il était très enthousiaste, et que j'enseignais alors à la jeunesse carthaginoise en ma qualité de rhéteur. Ainsi nous lûmes ensemble des livres dont il avait entendu parler et qu'il désirait connaître ou ceux que je jugeais susceptibles de l'intéresser. Mais tout mon espoir de me perfectionner dans la connaissance de la secte par le moyen de cet homme se trouva anéanti.

Je ne rompis pas cependant avec eux. Faute de mieux, je résolus de me contenter de la doctrine dans laquelle j'avais eu la malchance de m'engager jusqu'à ce que je pusse découvrir quelque chose de plus digne de mon choix.

Ainsi ce Faustus, qui fut pour beaucoup un piège de mort, fut, au contraire, pour moi le premier homme qui m'aidât, à son insu et sans l'avoir voulu, à me déprendre du piège où j'étais tombé.

Vos mains, ô mon Dieu, dans le secret de votre Providence, n'abandonnèrent jamais mon âme. Tandis que ma mère, en répandant pour moi ses larmes, jour et nuit, vous offrait le sacrifice d'un cœur sanglant, vous agissiez avec moi d'une manière merveilleuse. C'est bien vous qui agissiez, en effet, ô mon Dieu, car il est dit que le Seigneur dirigera les pas de l'homme et lui indiquera sa voie ¹. Où trouver le salut en dehors de votre main qui répare ce qu'elle a fait ?

CHAPITRE VIII

DÉPART POUR ROME

Vous fîtes en sorte que je fusse amené à me rendre à Rome pour y continuer l'enseignement que je

1. Ps. XXXVI, 23.

donnais à Carthage. Comment je vins à prendre cette détermination, c'est ce que je ne veux pas taire ici, car il faut que vos très secrètes opérations en nous et votre miséricorde sans cesse en éveil soient connues et glorifiées.

Ma détermination d'aller à Rome ne fut pas motivée par les espérances d'un gain supérieur ou d'une situation plus honorable que mes amis faisaient miroiter à mes yeux pour me décider, encore que ces espérances ne laissassent pas d'avoir alors de l'empire sur mon âme ; mais la principale et la presque unique cause de cette détermination fut que je croyais la jeunesse de Rome plus sérieuse, plus studieuse et plus disciplinée. On m'avait dit qu'on ne souffrait pas en cette ville que les élèves d'une école fissent irruption dans l'école voisine et qu'il fallait que les étudiants eussent l'autorisation du maître pour fréquenter son école. Les libertés que prennent les étudiants à Carthage sont odieuses et intolérables. Ils envahissent les classes, et, avec une effronterie qui tient de la fureur, ils violent le règlement établi par le professeur en vue du progrès de ses disciples. Avec une étrange légèreté, ils se rendent coupables d'une foule d'infractions malhonnêtes qui devraient être punies par les lois si la coutume ne se faisait la protectrice de ces mœurs. Cela est d'autant plus regrettable qu'il leur est permis de faire des choses que réprouve absolument votre loi éternelle.

Mais l'aveuglement qui leur fait commettre ces excès est en soi une punition plus grave, et le détri-
ment dont ils souffrent est pire que le mal qu'ils
font aux autres. Donc ces mœurs scolaires que je
détestais lorsque j'étais étudiant moi-même, et que
j'étais obligé de supporter alors comme maître, me
déterminèrent à me transporter dans une ville où
les personnes bien informées m'assuraient qu'une
telle indiscipline n'existait pas.

Mais vous, ô mon espoir et ma part dans la terre
des vivants ¹, afin qu'en changeant d'habitation
terrestre je travaillasse au bien de mon âme, vous
m'avez administré ce coup d'éperon pour me faire
quitter Carthage, et vous m'avez présenté les attraits
de Rome, pour m'y attirer, agissant par l'organe
de ces hommes amoureux de cette vie mortelle, les
uns insensés dans leur conduite, les autres vains
dans leurs promesses. Afin de corriger mes voies,
vous avez mystérieusement utilisé ma perversion
et la leur, car ceux qui conspiraient contre mon repos
étaient aveuglés par une honteuse folie, et ceux qui
m'invitaient à m'éloigner étaient attachés à la terre,
tandis que moi, détestant une misère véritable,
j'aspirais à une fausse félicité.

La raison que vous aviez en vue, en me faisant
quitter Carthage, vous la connaissiez, mon Dieu,

1. Ps. CXLI, 16.

mais vous ne la découvrites ni à moi ni à ma mère, qui déplora douloureusement mon départ et voulut me suivre jusqu'au rivage.

La voyant passionnément attachée à mes pas, soit pour me ramener à la maison, soit pour m'accompagner dans ce voyage, je ne craignis pas de la tromper : je feignis de vouloir rester avec un ami jusqu'à ce qu'un vent favorable l'eût emporté vers le large. Ayant menti de la sorte à ma mère — et à quelle mère ! — je m'échappai. Ce péché, vous me l'avez aussi pardonné, en me sauvant miséricordieusement des eaux de la mer, moi plein d'abomination et de honte, pour me conduire aux eaux de votre grâce, afin qu'une fois lavé par elles le torrent de larmes dont ma mère arrosait tous les jours le sol en votre présence cessât de couler.

Cependant, comme elle ne voulait pas rentrer sans moi, c'est avec peine que je réussis à la décider à passer la nuit dans une chapelle dédiée à la mémoire du bienheureux Cyprien, située près du lieu d'embarquement ¹. Cette même nuit, je partis furtivement, tandis qu'elle continuait sa prière, les yeux remplis de larmes. Que vous demandait-elle, ô

1. Sur la situation de cette chapelle, voir P. Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. II, p. 385 ; Gibb et Montgomery, p. 122 ; D. Leclercq, art. *Carthage*, dans le *Dict. d'archéol. chrét. et de liturgie* de D. Cabrol et D. Leclercq, col. 2265 s.

mon Dieu, avec tant de gémissements sinon d'empêcher ce voyage? Or, dans la profondeur de vos conseils, agréant la substance de ses vœux, vous n'avez pas exaucé cette requête passagère, parce que vous vouliez lui accorder l'objet définitif de ses prières.

Le vent souffla et gonfla nos voiles. Bientôt nos regards ne distinguèrent plus le rivage, qui, le matin venu, vit éclater la désolation de ma mère. Mais les gémissements et les plaintes dont elle remplit vos oreilles ne vous troublèrent pas. Tout en vous servant de mon désir de fuir pour me pousser vers les lieux où mes mauvais désirs allaient disparaître, vous vouliez infliger un châtement mérité à cet amour trop charnel d'une mère. Comme toutes les mères, mais plus que beaucoup d'autres, elle aurait voulu me garder toujours près d'elle. Elle ignorait les joies que vous lui prépariez par cette absence, et, dans son ignorance, elle pleurait et se lamentait. Cette douleur décelait l'héritage d'Ève, en vertu duquel elle devait chercher en pleurant ce qu'elle avait enfanté dans les larmes.

Après m'avoir accusé de fausseté et de cruauté, elle recommença à vous implorer pour moi ; puis elle reprit sa vie ordinaire, et moi j'arrivai à Rome.

CHAPITRE IX

LA MALADIE D'AUGUSTIN. LA SAINTETÉ
DE VIE DE MONIQUE

Alors je fus visité par la maladie corporelle, et je m'en allais vers l'enfer, chargé des nombreux et graves péchés que j'avais commis contre vous, contre moi et contre le prochain, emportant en outre le lien du péché originel, dans lequel nous mourons tous en Adam. En effet vous ne m'aviez encore rien pardonné dans le Christ, Son sacrifice sur la croix n'avait pas mis fin à cet état d'inimitié dans lequel mes péchés m'avaient constitué à vos yeux. Comment y eût-elle mis fin, cette crucifixion d'un fantôme, objet de ma croyance d'alors? Mais dans la mesure où la croyance à sa mort corporelle me paraissait une erreur, dans la même mesure la mort de mon âme était véritable, et dans la mesure où la mort de sa chair était vraie, la vie de mon âme, qui ne croyait pas à la mort véritable du Christ, était fausse.

La fièvre s'aggravait, je déclinais, je dépérissais. Où serais-je allé, si j'avais alors quitté ce monde? Dans le feu, dans les tourments, qu'avaient mérités mes péchés, selon la vérité de l'ordre par vous établi. Ma mère ignorait ce qui m'arrivait ; mais absente elle continuait de prier pour moi ; et vous, qui êtes

partout, vous étiez là où elle était pour exaucer sa prière et là où j'étais pour me faire recouvrer la santé du corps, encore malade dans mon cœur sacrilège. Cependant, dans ce si grand danger, je n'avais pas demandé votre baptême, étant alors pire que dans mon enfance, puisque alors je l'avais réclamé de la piété de ma mère, ainsi que je l'ai déjà raconté et déclaré ¹. Je n'avais donc grandi que pour devenir pire et pour mépriser, insensé que j'étais, les secours de votre médecine ! Pourtant vous n'avez pas permis que je fusse emporté par une double mort. Le cœur de ma mère ne se fût jamais guéri d'un tel coup ; car comment exprimer son amour pour moi, elle qui pour m'enfanter à la vie spirituelle passa par des douleurs bien plus grandes que pour m'enfanter dans la chair. Non, en vérité, je ne vois pas comment elle eût jamais pu trouver la guérison, si une telle mort avait transpercé les entrailles de son amour. A qui étaient adressées ces prières si ardentés, si fréquentes, si continuelles ? Elles étaient adressées à vous seul. Et vous, Dieu des miséricordes, vous auriez dédaigné ce cœur brisé et humilié d'une veuve chaste et sobre, adonnée à l'aumône, dévouée au culte et au service de vos saints, ne négligeant pas un seul jour de présenter son offrande à votre autel, se rendant sans faute, deux fois le

1. Voir l. I, ch. 11.

jour, le matin et le soir, à votre église, non pour passer le temps en de vains bavardages, en des commérages séniles, mais pour y entendre votre parole et pour vous faire entendre sa prière? Vous, par la grâce de qui elle fut animée d'une telle piété, vous auriez repoussé les larmes avec lesquelles elle vous demandait, non point de l'or ni de l'argent, ni aucun bien fragile et périssable, mais le salut de l'âme de son fils, et vous lui auriez refusé votre aide? Non, certainement, Seigneur, vous étiez là, vous l'écoutiez et vous deviez agir suivant l'ordre établi par votre prédestination. Non, certes, vous ne pouviez pas la décevoir par ces visions et ces réponses, dont j'ai déjà rappelé quelques-unes ¹, dont j'ai omis les autres, et qu'elle conservait dans son cœur fidèle pour vous les présenter dans la prière comme un document signé de votre main, puisque, dans votre éternelle miséricorde, vous daignez vous faire le débiteur de ceux à qui vous avez remis leurs dettes.

CHAPITRE X

LES IDÉES ERRONÉES D'AUGUSTIN
SUR LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

Vous m'avez donc alors procuré la guérison, et vous avez sauvé le fils de votre servante dans son

1. Voir l. III, ch. II.

corps, en attendant que vous entrepreniez de sauver en lui quelque chose de meilleur et de plus certain.

A Rome, je continuai de fréquenter ces *saints* faux et trompeurs, non seulement leurs *auditeurs*, du nombre desquels était l'homme chez qui je demeurais pendant ma maladie et chez qui je retrouvai la santé, mais aussi ceux qu'ils appellent les *élus* ¹.

Mon sentiment d'alors était que ce n'est pas nous qui péchons, mais je ne sais quelle autre nature en nous, et mon orgueil se félicitait de rester ainsi hors de la faute. Donc, lorsque j'avais fait quelque chose de mal, au lieu de confesser que je l'avais fait, pour que vous puissiez guérir mon âme, qui avait péché contre vous, je me plaisais à m'excuser en accusant je ne sais quoi qui était avec moi, mais qui n'était pas moi. Cependant, en réalité, le tout était bien moi, et c'était mon impiété qui m'avait ainsi divisé contre moi-même, et mon péché était d'autant plus incurable que je ne me croyais pas pécheur, et mon iniquité d'autant plus exécrationnelle que je préférerais que vous, Dieu tout-puissant, fussiez vaincu par moi pour ma destruction, plutôt que d'être vaincu par vous pour mon salut.

En ce temps-là, vous n'aviez pas encore mis une garde à ma bouche et une porte de sûreté à mes

1. Sur les *saints* du Manichéisme, voir l. IV, ch. I, sur les *auditeurs* et les *élus*, III, 18.

lèvres, de manière à empêcher mon cœur de décliner vers les discours pervers pour chercher des excuses au péché avec les hommes qui font les œuvres d'iniquité ¹. Aussi je demeurai en communication avec leurs *élus*. Toutefois, désespérant de faire des progrès dans cette doctrine fausse, j'en pris à mon aise avec des idées auxquelles je m'étais décidé à rester attaché, faute de mieux. C'est ainsi que l'opinion commença à s'insinuer en moi que les philosophes appelés Académiciens, lesquels disent que l'on doit douter de tout et prétendent que l'intelligence de l'homme ne peut comprendre aucune vérité, montraient plus de sagesse que les autres, car telles étaient, croyais-je, leurs idées, et ainsi les représente-t-on communément, mais sans comprendre leur système ².

D'ailleurs, je ne me fis pas scrupule de livrer des assauts à l'extrême créance de mon hôte aux fables dont sont remplis les livres des Manichéens. Pourtant j'entretenais avec eux un commerce plus familier qu'avec les hommes qui n'appartenaient pas à cette secte, sans cependant employer à les défendre mon enthousiasme d'autrefois. Mais les bonnes relations que je continuais d'entretenir avec eux — il s'en dissimulait beaucoup dans Rome — me ren-

1. Ps. CXL, 3-4. — 2. Sur les Néo-Académiciens, système dont Carneade fut le plus fameux représentant, voir Gibb et Montgomery, *Introd.*, p. XXXIII s.

daient moins pressé de chercher autre chose, car je désespérais de trouver dans votre Église, Seigneur du ciel et de la terre, créateur de toutes choses, visibles et invisibles, la vérité dont ils m'avaient détourné. Il me semblait, en effet, par trop grossier de croire et que vous aviez une figure de chair humaine et que vous étiez limité comme nous par le contour des membres corporels, et cependant quand je voulais penser au Dieu que je m'étais fait, je ne pouvais rien imaginer qui fût sans extension corporelle, car je croyais que ce qui n'avait pas d'extension corporelle ne pouvait exister ; et c'était là la grande et presque l'unique cause de mon incurable erreur.

De là cette autre croyance que le mal était aussi une certaine substance corporelle, une masse hideuse et difforme, composée de deux parties, l'une grossière appelée terre, l'autre, ténue et subtile, à l'instar du corps de l'air, qu'ils croient être un esprit malin s'insinuant dans la terre. Et comme la plus élémentaire piété m'obligeait à croire qu'un Dieu bon ne pouvait pas avoir créé une nature mauvaise, j'imaginai en lui deux substances opposées, l'une bonne, l'autre mauvaise, toutes deux infinies, mais dont la mauvaise était moins étendue et la bonne plus grande. De ce principe empoisonné découlait tout le reste de mes opinions sacrilèges.

Lorsque mon âme faisait un effort pour revenir

à la foi catholique, elle se sentait choquée, car ce que je prenais pour la foi catholique ne l'était pas en réalité, et il me paraissait plus conforme à la piété, mon Dieu, devant qui maintenant je confesse vos miséricordes pour moi, de vous considérer comme infini de toutes parts, tout en étant obligé de vous reconnaître fini d'un côté, du côté où la masse du mal était en opposition avec vous, plutôt que de vous considérer comme limité de tous côtés dans la forme d'un corps humain. D'autre part, il me paraissait préférable de croire que vous n'aviez créé aucun mal (que mon ignorance considérait, non seulement comme une certaine substance, mais même comme une substance corporelle, car je ne pouvais concevoir même un esprit autrement que comme un corps subtil enfermé dans un espace) plutôt que de vous regarder comme l'auteur de ce que je croyais être le mal.

Quant à notre Sauveur, votre Fils unique, je pensais qu'il avait été envoyé pour notre salut comme un rayon de la masse lumineuse de votre substance, ne croyant rien de plus de lui que ce que je pouvais imaginer dans ma vanité. Or, le supposant ainsi, je pensais qu'une telle nature ne pouvait pas être née de la Vierge Marie sans avoir été mêlée et incorporée à la chair. En effet, telle que je me la représentais, elle ne pouvait avoir été ainsi mêlée sans en recevoir quelque souillure. Je ne voulais donc

pas croire Jésus-Christ incarné, de peur d'être forcé de le croire souillé par la chair.

Si vos spirituels lisent ces erreurs, gentiment et aimablement ils riront de moi ; néanmoins tel était bien alors mon état d'esprit.

CHAPITRE XI

LES MANICHÉENS ET L'ÉCRITURE

D'autre part, je ne croyais pas défendables les opinions que ces hommes professaient touchant vos Écritures, et plus d'une fois j'eus le désir de rencontrer un esprit versé dans la connaissance de ces livres pour en conférer avec lui et avoir son avis sur certains points particuliers. Déjà les discussions publiques qu'un certain Elpidius avait eues avec les Manichéens à Carthage, au cours desquelles il avait émis des objections scripturaires, auxquelles ils n'avaient guère pu répondre, avaient commencé à m'ébranler. Leurs réponses m'avaient paru très faibles. D'ailleurs ils évitaient de les formuler en public, et, en secret, ils nous disaient à nous que les textes du Nouveau Testament avaient été falsifiés par je ne sais quels hommes qui avaient voulu faire pénétrer la loi juive dans la foi chrétienne. Jamais cependant ils n'avaient pu produire eux-mêmes des

exemplaires qui ne fussent pas corrompus de la sorte.

Mais ce qui m'arrêtait et me comprimait plus que tout le reste, c'était le poids de ces masses que j'appelais corporelles. Étouffé sous ce fardeau, je ne pouvais respirer le souffle pur et simple de la vérité.

CHAPITRE XII

LA MALHONNÊTÉTÉ DES ÉTUDIANTS ROMAINS

Je m'étais mis sérieusement à l'enseignement de la rhétorique, ce qui avait été le but de ma venue à Rome. J'avais commencé par réunir chez moi quelques élèves de qui et par qui je m'étais fait connaître. Mais bientôt j'appris qu'il se produisait à Rome des choses dont je n'avais pas eu à me plaindre en Afrique. Les désordres tumultueux organisés par des adolescents pervers n'y étaient pas à craindre ; mais on me prévint que beaucoup d'étudiants avaient l'habitude de s'entendre pour changer tout à coup de maître pour se dispenser de payer le maître qu'ils quittaient, faisant ainsi bon marché de leurs engagements et foulant aux pieds la justice par amour de l'argent.

Je haïssais de telles ruses dans mon cœur, mais non pas cependant d'une haine parfaite ¹, car peut-

1. Ps. CXXXVIII, 22.

être regrettais-je plus le dommage que j'étais exposé à subir que les injustices dont ils se rendaient coupables.

Ces agissements sont honteux, et s'en rendre coupable, c'est tomber dans une espèce de fornication, car c'est abandonner votre justice pour des choses transitoires, qui sont le jouet du temps, et pour un profit honteux qui souille la main qui se ferme sur lui. En embrassant un monde éphémère, ceux-là vous méprisent, vous qui durez et qui accueillez, pour lui pardonner, l'âme humaine qui renonce à ses prostitutions pour revenir à vous.

Aujourd'hui encore, je hais, dans ces jeunes hommes leur perversité et leur corruption, quoique je les aime par le désir que j'ai de les voir s'amender. Puissent-ils préférer à cet argent la science qu'on leur enseigne, et à cette science, vous-même, ô mon Dieu, qui êtes la vérité, la source intarissable des vrais biens, la paix et les délices du cœur ! Mais alors je craignais beaucoup plus de les trouver méchants, à cause du préjudice qui en résultait pour moi, que je ne désirais les voir devenir bons et vertueux par amour pour vous.

CHAPITRE XIII

ARRIVÉE D'AUGUSTIN A MILAN, OU IL DEVIENT
L'AUDITEUR DE SAINT AMBROISE

Il arriva que le préfet de la ville de Rome reçut de Milan l'ordre d'avoir à envoyer dans cette ville

un maître de rhétorique, lequel devait gagner sa destination aux frais de l'État. Au préfet, qui était Symmaque ¹, je fis parvenir ma candidature, avec un discours d'essai, par des gens enivrés comme moi des fables manichéennes, dont ces nouvelles fonctions allaient me débarrasser, sans que personne de nous s'en doutât.

C'est ainsi que je vins à Milan, où j'approchai l'évêque Ambroise, votre pieux serviteur, considéré par tout le monde comme un des plus beaux exemples d'humanité et dont l'éloquence dispensait alors avec zèle à votre peuple la force nourricière de votre froment, l'huile qui donne la joie et la sobre ivresse de votre vin ². Je fus conduit à lui par vous, à mon insu, afin d'être conduit à vous par lui, le sachant. Cet homme de Dieu me reçut paternellement et m'accueillit avec une charité digne d'un bon évêque ³. Aussi commençai-je à l'aimer,

1. Aurelius Anicius Symmachus, orateur et homme d'état romain, mort vers 409. Païen zélé, il essaya d'obtenir le rétablissement de l'autel et de la statue de la Victoire sur le Capitole, incident qui fut l'origine d'une vive polémique avec S. Ambroise. — 2. Cf. Ps. IV, 8 et LXXX, 17. « La sobre ivresse » rappelle les deux vers de l'hymne ambrosienne : *Splendor paternae gloriae* :

Laeti bibamus sobriam
Ebrietatem spiritus.

(Cf. H. Vogels dans *Festgabe Alois Knöpfler*, Munich, 1907, p. 314-316). — 3. I Tim. III, 2.

non pas, tout d'abord, comme le dispensateur de la vérité, que je n'espérais pas trouver dans votre Église, mais à cause de ses bontés pour moi.

Je recherchais avec empressement les occasions de l'entendre lorsqu'il parlait à son peuple, mais c'était sans intention droite, simplement à cause de son talent oratoire et pour m'assurer s'il était égal à sa renommée, supérieur ou inférieur aux éloges qu'on en faisait. Ainsi, suspendu à ses discours, je ne faisais pas attention à la pensée, que même je méprisais, et je me contentais de me délecter à la douceur d'une éloquence que je jugeais plus substantielle que celle de Faustus, sans qu'elle eût pourtant la même grâce et les mêmes séductions extérieures. Toutefois, aucune comparaison à établir au point de vue des choses dites : l'un suivait les égarements des Manichéens, tandis que l'autre enseignait la salubre doctrine du salut. Mais le salut est si loin des pécheurs ¹, et je m'en trouvais moi-même si éloigné alors ! Cependant je m'en rapprochais peu à peu et sans le savoir.

CHAPITRE XIV

IL S'ÉLOIGNE DE PLUS EN PLUS DES MANICHÉENS

En entendant Ambroise, je ne me souciais pas

1. Ps. CXVIII, 155.

de m'instruire, je l'écoutais seulement pour étudier sa parole. Ce vain souci était le seul qui me restât dans mon désespoir de trouver la voie qui me conduirait à vous. Cependant, avec les mots qui me plaisaient, la doctrine que je négligeais s'insinuait dans mon âme, car les deux choses étaient inséparables, et, quand j'ouvrais mon cœur pour jouir de l'éloquence, les vérités enseignées y pénétraient insensiblement avec les paroles.

Ces vérités commencèrent à me paraître défendables ; puis la foi catholique, que j'avais longtemps crue incapable de résister aux attaques des Manichéens, me semblait maintenant susceptible d'être professée sans impudence. Tel fut mon sentiment, surtout quand j'eus entendu interpréter quelques textes obscurs des vieilles Écritures, qui, entendus à la lettre, étaient mortels pour moi. Quand j'eus la clé de beaucoup de passages de ces saints livres, je condamnai ce découragement et je m'en voulus d'avoir cru absolument impossible toute réplique aux ennemis de la loi et des prophètes et à ceux qui s'en moquent. Mais je ne croyais pas devoir embrasser la foi catholique pour la seule raison que cette doctrine était patronnée par des penseurs qui pouvaient copieusement et sans absurdité réfuter les objections de ses adversaires, pas plus que je ne croyais condamnables mes opinions actuelles, estimant que les deux partis étaient défendables. De

sorte que, si la cause catholique ne me paraissait pas vaincue, elle ne me paraissait pas non plus victorieuse. Aussi commençai-je à m'appliquer à rechercher résolument si je pouvais convaincre les Manichéens de fausseté sur certains points. Si, dès ce moment, j'avais pu concevoir l'idée d'une substance spirituelle, j'aurais rapidement réussi à démolir l'armature de ce système et à le rejeter de mon âme, mais je n'arrivais pas à pouvoir concevoir cela. Quant au monde corporel, quant à la nature tout entière avec laquelle nous entrons en contact par nos sens de chair, plus je réfléchissais et plus ma conviction acquérait de force, en comparant les deux systèmes, que les Philosophes avaient approché bien plus près de la vérité que les Manichéens. En conséquence, à la manière des Académiciens, tels qu'on se les représente ¹, je doutais de tout, et j'hésitais entre tous les partis. Cependant j'étais résolu à abandonner les Manichéens, estimant que, même durant la période où je continuais à douter, je ne devais pas demeurer dans cette secte, à laquelle certains philosophes me paraissaient déjà préférables. Mais comme le nom salutaire du Christ n'était pas admis parmi ceux-ci, je refusai absolument de leur demander la guérison des langueurs de mon âme. Pour le moment, j'étais donc

1. Voir plus haut, ch. 10.

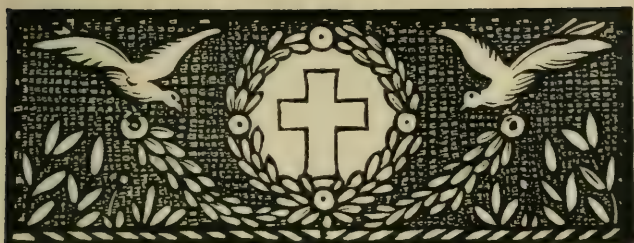
décidé à rester catéchumène dans l'Église catholique, dont mes parents m'avaient inspiré l'amour, jusqu'au jour où une lumière certaine viendrait à briller, d'après laquelle je dirigerai ma marche.





LIVRE VI





LIVRE VI

CHAPITRE PREMIER

MONIQUE REJOINT SON FILS A MILAN

O vous, mon espoir depuis ma jeunesse, où étiez-vous alors pour moi, où vous étiez-vous retiré ? N'est-ce pas vous qui m'avez créé, qui m'avez distingué des quadrupèdes et des oiseaux ? Ne m'avez-vous pas donné la sagesse qui leur manque ? Et pourtant j'errais par des chemins ténébreux et glissants, et, comme je vous cherchais en dehors de moi, je ne découvrais pas le Dieu de mon cœur. Plongé au fond de la mer je perdais confiance et je désespérais de trouver la vérité.

Et voici que ma mère, fortifiée par sa piété et me suivant sur terre et sur mer, était venue me rejoindre.

Se fiant à vous au milieu des dangers, ne s'était-elle pas faite, parmi les hasards de la mer, la consolatrice des marins eux-mêmes, dont c'est d'ordinaire le rôle de reconforter les passagers terrifiés par les abîmes? Elle leur certifiait qu'ils arriveraient sûrement au port, car vous lui en aviez donné l'assurance dans une vision.

Elle me trouva engagé dans une passe dangereuse où je désespérais de trouver la vérité. Quand je lui eus dit que je n'étais plus Manichéen, sans être pour cela devenu chrétien catholique, elle ne tressaillit pas de joie comme à une nouvelle inattendue, bien que dès lors elle fût tranquilisée sur ce côté de ma misère, qui la faisait pleurer sur moi comme sur un mort à ressusciter. Dans sa pensée j'étais un cadavre enseveli dans son cercueil et qu'elle vous présentait pour que vous disiez au fils de la veuve : « Jeune homme, je te le dis, lève-toi ¹ », pour qu'il ressuscitât, qu'il commençât à parler et que vous le rendissiez à sa mère.

Son cœur accueillit donc sans transports de joie la nouvelle qu'une partie de l'œuvre qui, chaque jour, lui arrachait des gémissements et des pleurs, venait de s'accomplir. Je n'étais pas encore, il est vrai, un adepte de la vérité, mais j'étais déjà délivré de l'erreur. Étant certaine que le reste s'accompli-

1. Luc, VII, 14.

rait, puisque vous lui aviez promis ma conversion complète, elle répondit, avec le plus grand calme et le cœur plein de confiance, qu'elle se fiait au Christ, puisqu'elle savait qu'elle ne sortirait pas de cette vie avant de m'avoir vu catholique fidèle.

Ainsi agit-elle envers moi. Mais avec vous, ô Fontaine des miséricordes, ses prières et ses larmes redoublèrent pour obtenir que s'accélérait votre concours et que vous fissiez éclater la lumière dans mes ténèbres. Et elle courait à l'église avec plus de ferveur, recueillant les exhortations d'Ambroise comme les eaux de la fontaine jaillissant pour la vie éternelle¹. Cet homme lui était cher comme un ange de Dieu. Elle savait que c'était lui qui m'avait conduit à cet état de doute, qui m'ouvrait une double perspective, et elle croyait que mon mal, après avoir passé par une phase plus dangereuse encore — que les médecins appellent la phase critique — trouverait auprès de lui sa guérison.

CHAPITRE II

POUR OBÉIR A AMBROISE, MONIQUE RENONCE A CERTAINES COUTUMES AFRICAINES

Suivant l'usage d'Afrique, elle avait coutume d'apporter aux chapelles élevées à la mémoire des

1. Jean, IV, 14.

Confessions de saint Augustin.

saints du pain et du vin ; mais un portier lui fit savoir que cette pratique n'était pas tolérée à Milan. Dès qu'elle connut l'interdiction portée par l'évêque, elle l'accueillit avec un tel esprit d'obéissance et de piété que j'admire la facilité avec laquelle elle renonça à son ancienne coutume au lieu d'en critiquer la prohibition.

Chez elle nulle inclination à l'intempérance. L'amour du vin ne provoquait pas en elle la haine du vrai, comme c'est le cas chez beaucoup d'hommes et de femmes pour qui l'éloge de la sobriété est aussi insipide qu'un verre d'eau pour les gens pris de vin. Lorsqu'elle apportait sa corbeille pleine d'offrandes pour les agapes solennelles, avant d'en distribuer le contenu pour faire honneur aux autres, elle pratiquait la régustation, mais une petite coupe de vin tempérée d'eau suffisait à son sobre palais. Et, si l'on avait à célébrer la mémoire de plusieurs défunts, c'est le même vin qu'elle transportait de tombeau en tombeau, vin très étendu d'eau et tiède, qu'elle partageait avec les personnes présentes, se contentant d'en absorber de petites gorgées, car elle désirait satisfaire sa piété et non la sensualité. Donc dès qu'elle sut que cet illustre prédicateur et pieux prélat avait interdit cet usage, même aux gens sobres, afin que toute occasion fût enlevée aux autres de tomber dans l'intempérance, et parce que cette pratique ressemblait beaucoup

à l'usage superstitieux des païens appelé *parentalia*¹, elle s'en abstint très volontiers. A la place d'une corbeille remplie des fruits de la terre, elle apprit à porter aux « mémoires » des martyrs un cœur plein des vœux les plus purs, à donner ce qu'elle pouvait aux pauvres, et à célébrer la communion du corps du Seigneur, à l'imitation de la Passion de qui les martyrs avaient été immolés et avaient mérité leurs couronnes.

Cependant il me semble, Seigneur, mon Dieu — et telle est, sous votre regard, la pensée de mon cœur —, que ma mère n'aurait peut-être pas aussi facilement retranché cette habitude, si l'interdiction en avait été portée par un autre pour qui elle n'aurait pas eu la vénération qu'elle avait pour Ambroise. Elle l'aimait surtout en vue de mon salut, et lui l'aimait à cause de sa vie pieuse, de ses bonnes œuvres et de la ferveur avec laquelle elle fréquentait l'église. Bien souvent il me fit son éloge et me félicita d'avoir une telle mère. Hélas ! Il ne savait pas quel fils j'étais, moi, le parfait sceptique, qui désespérais de trouver le chemin de la vie.

1. Fête païenne qui se célébrait du 18 au 21 février. On offrait du pain et du vin aux mânes des ancêtres.

CHAPITRE III

AUGUSTIN NE PEUT CONFÉRER QUE RAREMENT AVEC AMBROISE, A CAUSE DES OCCUPATIONS DE CELUI-CI

Alors je n'implorais pas votre secours en vous adressant de soupirantes prières, mais mon esprit curieux était toujours disposé à engager une discussion. Je considérais Ambroise comme quelqu'un d'heureux selon le siècle, étant si honoré par les grands. Pourtant son célibat me paraissait une chose lourde à porter. Au surplus, quelles espérances entretenait-il? Quelles luttes avait-il à livrer contre les tentations inhérentes à sa haute position? De quel réconfort jouissait-il dans ses épreuves, et quelles joies savoureuses goûtait-il dans son cœur nourri de votre pain? Cela, je ne pouvais le concevoir, n'ayant alors rien éprouvé de semblable. Lui, de son côté, ignorait mes efforts et la gravité des dangers que je courais. Je ne pouvais, en effet, conférer avec lui sur les sujets que j'aurais voulu lui soumettre ni de la manière qui m'aurait convenu, car une foule de personnes, aux tracas desquelles il s'intéressait, m'empêchaient de me faire entendre de lui et de recueillir ses avis. Le peu de temps que lui laissaient ses affaires était pris par sa réfection corporelle ou par la lecture, qui lui servait à alimenter son âme.

Quand il était occupé à lire, ses yeux couraient sur les pages, tandis que son cœur était attentif à ce qu'il lisait, mais sa voix et sa langue restaient inactives ¹. Tout le monde avait accès chez lui, et on l'approchait sans se faire annoncer. Or souvent je l'ai trouvé lisant ainsi sans bruit. Je m'asseyais, j'attendais longtemps en silence. Qui aurait osé déranger un homme si absorbé ! Puis je me retirais, pensant qu'il n'était guère disposé à se laisser interrompre pendant le peu de temps que lui laissait la bruyante discussion des affaires d'autrui et qu'il consacrait à sa réfection intellectuelle.

Je conjecturai que c'était peut-être pour cela qu'il ne lisait pas à haute voix, car autrement les survenants, prêtant l'oreille aux mots qu'il lisait, auraient été tentés de demander l'explication des choses qu'ils n'auraient pas saisies, et là-dessus ils auraient cherché à entamer des discussions à propos de questions difficiles ². Ainsi le temps qu'Ambroise se réservait lui aurait été dérobé, et il aurait été obligé de suspendre sa lecture. Mais la principale raison pour laquelle il lisait en silence pouvait

1. Les anciens avaient l'habitude de lire à haute voix, même dans la solitude. C'est pourquoi le silence d'Ambroise frappa Augustin. Cf. Gibb et Montgomery, p. 141.
— 2. Comparez le passage de la règle de S. Benoît (ch. XXXVIII), au VI^e siècle, où il recommande aux novices de ne pas poser de questions au lecteur pendant les repas.

bien être le besoin d'épargner sa voix, qui s'assourdissait facilement. Quelle qu'ait été la cause de cette manière d'agir, il n'y a pas à douter que la raison qui la lui fit adopter fût excellente.

Ainsi, en dehors de quelques brèves audiences, je n'eus pas l'occasion de recueillir, comme je l'eus désiré, les avis sortis du cœur de votre oracle saint. Il aurait fallu qu'il eût le loisir de m'entendre exposer mes perplexités, mais je ne le trouvais jamais assez libre pour cela. Toutefois je l'entendais, tous les dimanches, expliquer à son peuple avec rectitude la parole de vérité, et ses discours fortifiaient de plus en plus ma conviction qu'il était possible de dénouer tous ces liens d'artificieuses calomnies dont ceux qui m'avaient trompé avaient ligotté vos livres saints.

Lorsque j'eus découvert que vos fils spirituels, régénérés de leur mère catholique par votre grâce, n'imaginaient pas et ne croyaient pas que vous étiez renfermé dans les limites de la forme d'un corps humain, lorsqu'ils disaient que vous avez fait l'homme à votre image, bien que je ne fusse pas encore capable d'avoir la notion, même confuse, d'une substance spirituelle, je me sentis rempli de joie et de honte à la fois en constatant que ce n'était pas contre la foi catholique, mais contre les créations de mon esprit charnel, que j'avais aboyé pendant tant d'années. Pendant tout ce temps, ma

témérité et mon impiété avaient été telles qu'au lieu de m'appliquer à m'instruire en cherchant ce que j'avais à apprendre, je ne songeais qu'à dogmatiser en accusant les autres d'erreur.

O vous, très haut et cependant tout proche, très caché et cependant très présent, qui n'avez pas de membres grands ou petits, qui êtes partout tout entier et qui n'êtes enfermé dans aucun lieu, vous n'êtes pas une telle forme corporelle, et cependant vous avez fait l'homme à votre image, et celui-ci, de la tête aux pieds, est compris dans un lieu défini.

CHAPITRE IV

SES PRÉJUGÉS TOMBENT

[Il acquiert la conviction que l'Église n'enseigne pas que le Créateur a un corps semblable à celui de l'homme.]

Ainsi confondu et tourné vers vous, je me réjouissais, ô mon Dieu, de découvrir que votre Église unique, le corps de votre Fils unique, dans laquelle, tout enfant, j'avais reçu le nom du Christ ¹, ne professait pas ces insanités puériles, et que sa saine doctrine ne vous emprisonnait pas, vous le Créateur

1. Voir I, 11.

de toute chose, dans un espace qui, bien que très élevé et très vaste, était limité de toutes parts par la figure du corps humain.

Je me réjouissais aussi de ce que les anciennes Écritures de la Loi et des Prophètes ne me fussent pas proposées comme un texte où mon œil ne découvrait qu'absurdité, comme c'était le cas auparavant, quand j'attribuais à vos saints des sentiments qui n'étaient pas les leurs. J'étais heureux d'entendre Ambroise répéter fréquemment dans ses discours au peuple, comme s'il énonçait une règle très importante, que la lettre tue et que l'esprit vivifie¹, lorsque, ôtant le voile mystique, il montrait le sens spirituel de maintes choses, qui, suivant la lettre, semblaient enseigner le mal. Il ne disait rien qui pût m'offenser, bien que je ne fusse pas encore certain que ce qu'il disait fût vrai. Je craignais de tomber dans un précipice si mon cœur donnait son assentiment ; mais il était encore plus mortel pour moi de rester ainsi en suspens. Je prétendais avoir des choses invisibles la même certitude que j'avais en disant : sept et trois font dix, car je n'étais pas assez insensé pour révoquer en doute cette dernière proposition. Mais je désirais avoir de toutes les autres choses une preuve égale, qu'il s'agît de choses tombant sous les sens ou de choses spiri-

1. II Cor. III, 6.

tuelles, que je ne parvenais pas à concevoir autrement que d'une manière corporelle.

J'aurais pu trouver la guérison dans la foi. L'œil de mon esprit, mieux éclairé, aurait pu être dirigé de quelque manière vers votre vérité permanente et sans lacunes ; mais il arrive souvent à celui qui est tombé entre les mains d'un mauvais médecin d'hésiter ensuite à courir le risque d'en consulter un bon. Ainsi en allait-il de la maladie de mon âme. Elle ne pouvait trouver sa guérison que dans la foi, mais, craignant d'en user à faux, elle évitait la guérison et résistait à l'action de vos mains, qui ont préparé les remèdes de la foi et les ont répandus, fortifiés d'une si grande autorité, sur les maladies de l'univers.

CHAPITRE V

L'AUTORITÉ DES ÉCRITURES

[Les Manichéens discréditaient la foi. Ils prétendaient tout prouver scientifiquement, et cependant ils enseignaient une foule de fables et d'absurdités. Dieu prépare Augustin de diverses manières à accepter la vraie foi. Bien que professant des idées erronées sur la substance de Dieu, il ne mit jamais en doute son existence et sa providence. Il recherche Dieu dans les Écritures, pour lesquelles il conçoit une vénération très grande, en constatant l'auto-

rité qu'elles exercent sur les hommes de toutes les nations.]

CHAPITRE VI

SON AMBITION HUMAINE ET LES NÉCESSITÉS DE SA PROFESSION ENTRAVENT SES PROGRÈS SPIRITUELS

Je poursuivais les honneurs, les richesses, le mariage ; et vous vous riez de moi. J'éprouvais, en nourrissant ces désirs, de très amères déceptions, et vous vous montriez d'autant plus miséricordieux que vous vous appliquiez avec plus de rigueur à m'enlever toute douceur qui n'était pas vous. Voyez mon cœur, Seigneur, qui avez voulu que je fisse ce récit et cette confession devant vous. Qu'elle s'attache maintenant à vous, cette âme que vous avez arrachée à la glu si tenace de la mort ! Combien grande était sa misère ! Vous portiez la main au point le plus sensible de sa blessure pour l'amener à tout laisser pour trouver en vous, qui êtes au-dessus de tout et sans qui rien ne serait, sa conversion et sa guérison. Que j'étais malheureux ! Et comme vous m'avez bien fait sentir ma misère, certain jour que je me préparais à réciter le panégyrique de l'Empereur, discours qui contenait bien des mensonges destinés à m'attirer les applaudissements de ceux-là même qui les tiendraient pour

tels. Mon cœur rempli d'inquiétude était en proie aux ardeurs d'une fièvre dévorante. En passant par une rue de Milan, j'aperçus un pauvre mendiant déjà ivre, semblait-il, qui se livrait à une folle joie. Je m'adressai en gémissant aux amis qui m'accompagnaient pour déplorer les multiples douleurs dont nos propres folies sont la cause. A quoi bon tous ces pénibles efforts? Je traînais, sous l'aiguillon des passions, ce fardeau de mon infortune, qui s'aggravait à chaque pas. Que voulais-je, si ce n'est parvenir à cette joie sûre que ce mendiant possédait déjà et à laquelle nous ne parviendrions peut-être jamais? Ce que quelques chétives pièces de monnaie mendrées avaient suffi à lui procurer, c'est cela que je poursuivais laborieusement par des défilés dangereux et par de pénibles détours, à savoir la jouissance d'une félicité passagère.

Certes, ce n'était pas là la vraie joie ; mais bien moins réelle encore était celle que je recherchais. Celui-ci était content, et moi j'étais soucieux ; il était exempt de crainte et j'étais rempli d'inquiétude. Or, si l'on m'eût interrogé sur ce que je préférais, de la joie ou de la crainte, j'eusse sûrement répondu la joie. Mais si l'on m'eût encore demandé ce que j'aimais mieux, être semblable à cet homme ou être tel que j'étais alors moi-même, j'eusse choisi mon état, tout rempli qu'il était d'anxiétés et de craintes, et ce choix m'aurait été inspiré par ma per-

versité, non par la vérité. Je ne devais pas, en effet, m'estimer supérieur à ce mendiant parce que j'étais plus instruit que lui, puisque ma science ne me donnait pas la joie, et que je ne m'en servais que pour me concilier la faveur des hommes et non pour les instruire. Aussi votre bâton brisait mes os pour me corriger ¹.

Loin de moi ceux qui disent à mon âme : « Les plaisirs sont variés ; ce mendiant trouvait la joie dans le vin, toi la tienne dans la gloire. » Quelle gloire, Seigneur, que celle qui n'est pas en vous ! Si la joie de ce mendiant n'était pas réelle, ma gloire ne l'était pas davantage, et elle était pour mon âme une bien plus grande cause de trouble. Une seule nuit allait dissiper son ivresse ; moi je m'endormirais et je me réveillerais avec la mienne, et combien de temps encore devrais-je me coucher et me lever avec elle ? Il y a, je le sais, diverses manières de se réjouir, et la joie que donne une espérance fidèle ne souffrirait pas d'être comparée à cette folie. Mais il y avait déjà cette différence entre nous : il était plus heureux que moi, non pas seulement parce qu'il était plein de liesse, tandis que j'étais déchiré d'inquiétudes, mais encore parce que c'est en bénissant ses bienfaiteurs qu'il s'était procuré son vin, tandis que moi c'était en mentant que je sollicitais la vaine gloire.

1. Ps. LII, 6.

Cet incident fut pour moi l'occasion de faire beaucoup d'autres réflexions avec mes amis. Sans cesse je me reprenais à considérer mon état que je jugeais pitoyable, et la douleur que j'en éprouvais redoublait mon mal. Et si la fortune venait à me sourire, je n'osais tendre la main pour l'atteindre, car, au moment où je croyais la saisir, elle m'échappait.

CHAPITRE VII

COMMENT ALYPIUS FUT GUÉRI DE SA
PASSION POUR LES JEUX DU CIRQUE

Je me lamentais ainsi avec les amis qui vivaient avec moi, mais ces plaintes revenaient surtout fréquemment dans mes entretiens avec Alypius et Nebridius¹? Alypius était né dans la même ville que moi d'une des principales familles du municipe. Plus jeune que moi, il avait été mon élève d'abord dans notre ville natale, où je débutai dans l'enseignement, puis à Carthage. Il m'aimait beaucoup, me croyant docte et bon, et moi je l'aimais pour cette noble disposition à la vertu qui se manifestait en lui dès son jeune âge. Toutefois le gouffre des

1. Sur Nebridius, voir déjà plus haut (IV, 3). Alypius se retira avec Augustin à Cassicianum (IX, 4) ; il reçut le baptême en même temps que lui (IX, 6) et devint évêque de Thagaste, quand Augustin n'était encore que prêtre.

séductions de Carthage, ville où l'amour des spectacles frivoles tenait de la frénésie, l'avait englouti. A l'époque où j'occupais la chaire publique de rhétorique dans cette ville, il était le misérable esclave de la folle passion du cirque. Mais, il ne suivait pas encore mes leçons à cette date, à cause d'un différend survenu entre son père et moi.

J'avais découvert son goût fatal pour le cirque et je déplorais amèrement de voir tant de belles espérances en voie de se perdre ou même déjà perdues ; mais je n'avais aucun moyen de lui faire entendre raison ou de le reprendre, soit au nom d'une amitié bienveillante, soit en vertu de l'autorité magistrale. Je croyais qu'il avait pour moi les mêmes sentiments que son père, ce qui n'était pas. En effet, sans se laisser arrêter par les préventions paternelles, il'avait commencé par me saluer, puis il s'était joint parfois à mon auditoire, venant m'écouter quelques instants, puis sortant. Mais, avec le temps, j'avais oublié mon dessein primitif de l'empêcher de sacrifier son heureux naturel à cette passion aveugle et absorbante pour des jeux frivoles. Vous, Seigneur, au contraire, qui veillez sur la destinée de tous ceux que vous avez créés, vous n'aviez pas oublié que celui-ci devait être un jour parmi vos enfants le ministre de votre religion ; et pour que ce fût manifestement de vous que lui vint l'amendement de ses mœurs à cet égard,

vous m'avez choisi pour l'opérer, mais à mon insu. En effet, certain jour que je donnais ma leçon à mes disciples au lieu habituel, il entra, salua, s'assit et se mit à écouter attentivement ce que je disais. Par hasard, je faisais en ce moment une lecture, pour l'explication de laquelle il me parut opportun d'emprunter une comparaison aux jeux du cirque, afin de présenter ma pensée avec clarté et d'une manière attrayante, ce qui, du même coup, m'amena à faire quelques réflexions mordantes au sujet de ceux que captivent de telles folies. Vous m'êtes témoin, ô mon Dieu, que je ne songeais nullement alors à guérir Alypius de son mal. Mais lui s'appliqua mes paroles, et il crut que je l'avais spécialement visé. Or ce qui aurait porté un autre à m'en vouloir fut pour ce bon adolescent une occasion de s'en vouloir à lui-même et de m'aimer davantage. Il y a longtemps que vous avez dit et consigné ces mots dans vos saintes lettres : « Reprends le sage et il t'aimera ¹. » Chez moi, cependant, nulle intention de le reprendre ; mais vous vous servez de tous, et ils travaillent, sciemment ou non, à la réalisation d'un plan que vous connaissez et qui est fondé sur la justice. C'est ainsi que de mon cœur et de ma langue vous fîtes alors des charbons ardents pour cautériser la partie malade d'une âme,

1. Prov. IX, 8.

qui donnait par ailleurs de si belles espérances.

Qu'il s'abstienne de vous louer, celui qui ne sait pas reconnaître vos miséricordes. Pour moi, je veux que les moelles de mes os elles-mêmes vous louent ¹. Donc ce jeune homme, ayant entendu mes paroles, sortit de ce gouffre profond, où il avait plongé de gaieté de cœur, aveuglé par une sombre volupté. Énergiquement il secoua son âme et il se débarrassa définitivement de toutes les impuretés du cirque. Il vainquit aussi les préventions de son père, qui céda et l'autorisa à suivre mes leçons. Ayant de nouveau pris rang parmi mes disciples, il tomba avec moi dans l'erreur des Manichéens, dont la continence ostentatoire, qu'il croyait réelle et sincère, l'attirait. Ce n'était chez eux qu'hypocrisie et pure affectation ; mais les âmes droites, encore incapables de pénétrer dans les profondeurs de la vertu, se laissent prendre aux dehors séducteurs, qui ne sont que l'ombre et la fausse image de la vertu.

CHAPITRE VIII

COMMENT SE DÉVELOPPA LA PASSION D'ALYPIUS POUR LES COMBATS DE GLADIATEURS

Continuant de marcher dans la voie que lui avaient tracée ses parents, Alypius m'avait précédé

1. Ps. CVI, 8.

à Rome, où il vint étudier le droit. C'est là qu'il contracta à un degré incroyable ce goût étrange pour les spectacles de gladiateurs, pour lesquels, dans le principe, il n'avait éprouvé qu'aversion et dégoût.

Un jour, il rencontra quelques-uns de ses amis et condisciples qui sortaient de table, lesquels, usant d'une violence familière, l'entraînèrent aux jeux cruels et funestes de l'amphithéâtre, malgré la forte résistance qu'il leur opposait. Il leur dit : « Si vous traînez mon corps en ce lieu, croyez-vous pouvoir forcer mon esprit et mes yeux à donner leur attention à ces spectacles ? Je serai là, soit, mais comme n'y étant pas, en sorte que ni vous ni eux n'auront prise sur moi. » Ce langage ne les empêcha pas de l'entraîner avec eux ; ils voulaient voir s'il lui serait possible de tenir sa parole.

Ils arrivèrent donc à l'amphithéâtre et louèrent les places qu'ils purent trouver. Partout bouillonnaient déjà les ardeurs d'un très cruel délire. Alypius, ayant clos les portes de ses yeux, interdit à son esprit de se prêter à une excitation aussi détestable. Mais que ne s'était-il aussi bouché les oreilles ! Un accident se produit au cours d'un assaut ; le peuple en furie pousse une grande clameur. Vaincu par la curiosité, il veut savoir ce qui se passe, résolu d'ailleurs à mépriser ce spectacle et à résister à l'entraînement. Il ouvre les yeux ; mais aussitôt le

voilà plus grièvement atteint dans son âme que ne l'est dans le corps le gladiateur sur qui tombent ses regards, et il s'abîme plus misérablement que celui dont la chute a provoqué ces cris. Entrée par ses oreilles, la clameur a ouvert ses yeux pour venir frapper et abattre un cœur plus téméraire que fort, un cœur d'autant plus faible qu'il s'était fié à lui-même au lieu de se confier en vous. En voyant couler le sang, il s'abreuva de férocité, et, loin de se détourner d'un tel spectacle, il y riva son attention pour y puiser la fureur, pour savourer inconsciemment une cruauté criminelle et s'enivrer d'une joie sanglante. Il n'était plus le même homme, il n'était plus qu'une unité de cette foule à laquelle il s'était joint, digne compagnon des amis qui l'avaient entraîné.

Qu'arriva-t-il ensuite ? Il se repute de ce spectacle, poussa des cris, s'enflamma, emporta avec lui cette folie, qui le stimula à revenir, non plus seulement avec les compagnons qui l'avaient entraîné, mais les devançant tous et en entraînant d'autres à son tour.

Voilà d'où vous l'avez arraché, d'une main très vigoureuse et très miséricordieuse. Voilà comment vous lui avez appris à se fier, non à lui, mais à vous, longtemps toutefois après cet événement. Du moins ce fait resta-t-il gravé dans son souvenir comme un préservatif pour l'avenir.

CHAPITRE IX

ALYPIUS EST ARRÊTÉ COMME VOLEUR

Étant encore mon disciple à Carthage, il était en train de préparer au forum, vers le milieu du jour, un morceau qu'il avait à réciter, ainsi qu'ont coutume de le faire les étudiants, quand vous permîtes qu'il fût arrêté comme voleur par les gardiens du forum. Pourquoi le permîtes-vous, ô mon Dieu, sinon pour que cet homme, qui était appelé à devenir si grand, commençât dès lors à comprendre combien un juge doit user de circonspection pour ne pas condamner un homme sur des témoignages téméraires ?

Voici comment cela arriva. Alypius marchait seul devant le tribunal, porteur de ses tablettes et de son stylet, lorsqu'un autre étudiant — le voleur —, dissimulant une hache, s'approcha des barreaux de plomb qui protègent la partie supérieure des boutiques d'orfèvres, et se mit à couper les plombs.

Au bruit de la hache, les orfèvres, qui se tenaient au-dessous, entrent en émoi et dépêchent des gens pour se saisir du malfaiteur. Celui-ci entend leurs voix et, craignant d'être pris la hache à la main, il s'en débarrasse. Alypius ne l'a pas vu entrer, mais il le voit sortir et prendre la fuite à toutes jambes.

Curieux de savoir ce qui vient d'arriver, il entre, voit la hache et considère les lieux avec étonnement. Surviennent les gens lancés à la recherche du voleur. Ils trouvent Alypius seul, tenant la hache, dont le bruit les a mis en mouvement. Ils se jettent sur lui, l'entraînent, et se vantent, devant les gardiens du forum accourus, d'avoir mis la main sur le vrai coupable, qu'ils veulent livrer à la justice.

Tout cela était destiné à instruire Alypius. Mais vous ne tardâtes pas, Seigneur, à venir au secours de l'innocence, dont vous aviez été l'unique témoin. Tandis qu'on le conduisait à la prison ou au supplice, un architecte survint, dont la fonction spéciale était de veiller à l'entretien des édifices publics. La troupe se réjouit d'autant plus de rencontrer cet homme qu'il avait plusieurs fois soupçonné plusieurs d'entre eux d'avoir fait disparaître diverses choses du forum. L'architecte allait maintenant savoir qui était l'auteur de ces méfaits. Mais il se trouva justement que cet homme n'était pas un inconnu pour Alypius. Il l'avait fréquemment rencontré chez un certain sénateur, à qui il rendait visite. L'architecte le reconnaît, le prend à part et lui demande ce que signifie cette malheureuse affaire. Apprenant ce qui s'est passé, il ordonne à la foule tumultueuse et menaçante de le suivre. On se rend chez le jeune homme coupable du vol. Là on trouve un enfant en si bas âge qu'il ne pouvait être retenu

par la crainte de compromettre son maître, qu'il avait accompagné au forum. Alypius le voit et le désigne à l'architecte. Celui-ci, présentant la hache à l'enfant, lui demande : « A qui est cet outil? — « A nous », répond l'enfant sans hésiter. Le reste de l'interrogatoire révéla ce qui s'était passé. On apprit ainsi que le coupable demeurait dans cette maison.

La foule qui avait cru triompher fut confondue, et le futur dispensateur de votre parole, celui qui devait juger tant d'affaires dans votre Église ¹, sortit de cette mésaventure plus expérimenté et plus circonspect.

CHAPITRE X

ALYPIUS SUIVIT AUGUSTIN A MILAN, AINSI QUE NEBRIDIUS

J'avais donc retrouvé Alypius à Rome. Unis par un lien d'amitié très fort, il m'accompagna à Milan, ne voulant pas se séparer de moi, et désirant d'autre part, plutôt pour suivre les désirs de ses parents que son propre goût, tirer profit de la science du droit qu'il avait acquise.

Il avait déjà siégé trois fois comme assesseur, et son désintéressement lui avait acquis l'admiration des autres qu'il voyait avec une grande surprise

1. Au V^e siècle, les évêques avaient à exercer fréquemment les fonctions de juge et d'arbitre.

préférer l'or à la probité. Son intégrité eut à subir, non seulement les assauts de la cupidité, mais encore l'épreuve de la crainte. A Rome, il fut l'assesseur d'un comte préposé aux finances de l'Italie, lequel était alors un très puissant sénateur, qui avait gagné beaucoup de gens par ses largesses et en avait assujetti beaucoup aussi par la crainte qu'il inspirait. Cet homme voulut employer son pouvoir à je ne sais quelle affaire contraire aux lois. Alypius lui résista. Des promesses lui furent faites, mais il les repoussa avec dédain. Quant aux menaces, il les foula aux pieds. Pareille indépendance était inouïe à l'égard d'un homme qui jouissait de la réputation de disposer d'innombrables moyens d'être utile ou de nuire, dont on recherchait l'amitié et dont on craignait l'inimitié. La résistance d'Alypius suscita une surprise générale. Le juge, dont Alypius était le conseiller, encore qu'il lui répugnât de suivre le sénateur, n'osait pas lui résister ouvertement. Rejetant toute la responsabilité de l'affaire sur Alypius, il déclara que tous les obstacles venaient de lui, et il disait vrai car si le juge eût cédé, Alypius se fût à l'instant même démis de sa charge.

Ses goûts littéraires auraient pu être une cause de tentation pour lui — la seule —, car, avec les gains du prétoire, il aurait pu se procurer des livres, mais le souci de la justice lui fit rejeter une décision utilitaire et préférer l'équité, qui s'opposait à ce juge-

ment, au pouvoir qui le permettait. Cela est peu de chose, peut-être, mais qui est fidèle dans les petites choses l'est aussi dans les grandes ¹, et rien ne saurait prévaloir contre la parole proférée par la bouche de votre Vérité : « Si vous n'avez pas été fidèle dispensateur d'un faux trésor, qui vous confiera le véritable ? Si vous n'avez pas été dépositaire fidèle du bien d'autrui, qui vous rendra celui qui est à vous ? ² »

Tel était l'homme qui m'était intimement uni et qui, comme moi, cherchait anxieusement la voie qu'il devait suivre.

Nebridius, de son côté, avait quitté son pays natal, situé près de Carthage, et la ville de Carthage, où il avait longtemps séjourné. Il avait quitté le beau domaine de son père et sa maison et aussi sa mère, qui ne devait pas le suivre, pour venir à Milan, attiré dans cette ville par l'unique besoin de vivre avec moi. Animé du plus grand enthousiasme, il était en quête de vérité, recherchait la sagesse et aspirait, parmi les mêmes perplexités et avec la même ardeur que nous, à la vie heureuse, sans cesse préoccupé de trouver la solution des plus difficiles problèmes.

Nous étions trois bouches affamées, qui déplo- raient ensemble leur misère et qui attendaient

1. Luc, XVI, 10. — 2. Luc. XVI, 11-12.

de vous leur nourriture à l'heure opportune ¹. Et dans l'amertume dont votre miséricorde abreuvait notre vie matérielle, quand nous nous demandions pour quelle raison nous étions ainsi éprouvés, nous ne rencontrions que ténèbres. Alors nous nous détournions en gémissant, et nous disions : Jusques à quand ? Et nous répétions souvent cette demande, mais sans rien abandonner de ce que nous tenions, car rien de certain ne s'offrait que nous pussions saisir en échange.

CHAPITRE XI

LES PERPLEXITÉS D'AUGUSTIN

Une grande inquiétude m'envahissait quand je réfléchissais longuement au temps qui s'était écoulé depuis ma dix-neuvième année, époque à laquelle je commençai à m'éprendre de l'étude de la sagesse et à prendre la résolution, une fois que je l'aurais trouvée, d'abandonner toutes les espérances vides, les vains désirs et les folles espérances ².

Voici que j'avais atteint l'âge de trente ans, et j'étais toujours enfoncé dans le même borbier, avide de jouir des biens présents, fugaces et troublants. « Demain, me disais-je, je découvrirai la

1. Ps. CXLIV, 15. — 2. Voir l. III, ch. 4.

sagesse ; elle m'apparaîtra manifestement et je la posséderai. Faustus viendra, qui m'expliquera toute chose ¹. O grands hommes de l'Académie, est-il vrai que vous ne puissiez assigner un but certain à la vie ? Mais ne désespérons pas ; cherchons toujours avec plus de diligence. Ce qui, dans les livres de l'Église, semblait absurde ne l'est pas. Ces choses peuvent être comprises autrement et rationnellement. Je veux demeurer là où mes parents m'ont fixé dans mon enfance, jusqu'à ce que la vérité m'apparaisse clairement. Mais où la chercher ? Quand la trouverai-je ? Tout le temps d'Ambroise est pris, et moi je ne dispose pas de loisirs pour la lecture. Où se trouvent les livres dont j'ai besoin ? Où et quand les achèterai-je ? A qui les emprunterai-je ? Organisons notre temps, réservons-nous des heures pour le salut de notre âme. Une grande espérance luit. Non, l'Église catholique n'enseigne pas ce que nous croyions, ce dont notre légèreté l'accusait. Ses docteurs considèrent comme une hérésie criminelle de penser que Dieu est enfermé dans la figure d'un corps humain. Hésiterai-je à frapper pour que les autres vérités me soient décelées ?

« Les heures de la matinée appartiennent à mes disciples. Quel emploi ferai-je des autres ? Pourquoi ne pas agir ? Mais quand rendrai-je mes devoirs à ces

1. Voir I. V, ch. 3.

amis influents dont la protection m'est nécessaire? Quand préparerai-je les leçons qu'achètent mes élèves? Quand donnerai-je à mon esprit la relâche qui lui fera oublier ses soucis? Non, périsse tout le reste! Arrière toutes ces vanités et ces futilités! Que la recherche de la vérité soit mon unique soin. Vie misérable! L'heure de la mort est incertaine. Si elle arrive subitement, en quel état quitterai-je ce monde? Où apprendrons-nous ce que nous avons négligé d'apprendre ici-bas? Cette négligence ne nous expose-t-elle pas à la colère divine?

« Mais si la mort supprimait, en même temps que la pensée, toute peine. Cela est aussi à considérer. Non, cela n'est pas possible. Ce n'est pas sans raison, ce n'est pas en vain que la foi catholique étend sur l'univers entier son règne souverain. Tant de merveilles se seraient-elles accomplies pour nous, si la mort du corps entraînait la consommation de la vie de l'âme? Ayant renoncé à attendre quoi que ce soit de cette vie, pourquoi donc différer de nous livrer tout entier à la recherche de Dieu et à la vie heureuse?

« Cependant rien ne presse. Les choses d'ici-bas ont leur charme; elles ne nous offrent pas des satisfactions négligeables, et il ne faut pas trop se hâter de les quitter, car il serait honteux d'y revenir ensuite. Je suis en bonne voie d'obtenir une charge honorable. Que désirer encore? J'ai bon nombre

d'amis puissants. Sans me donner trop de mal, je puis prétendre obtenir la présidence d'un tribunal. Je puis épouser une femme ayant quelque fortune, ce qui m'exonérera de mes inquiétudes financières : voilà toute mon ambition. Beaucoup d'hommes importants et très dignes d'être imités se sont consacrés à l'étude de la sagesse dans l'état de mariage.»

Comme je me tenais ce langage à moi-même, des vents contraires agitaient mon cœur de-ci, de-là ; le temps passait, et je tardais à me tourner vers le Seigneur. Je différais de jour en jour de vivre avec vous ¹ ; mais je continuais de mourir chaque jour en moi-même. Aimant la vie heureuse, je craignais d'aller la chercher là où elle réside. Je la fuyais en la recherchant. Il me semblait, en effet, qu'il me serait trop pénible d'être privé des embrassements d'une femme, et je ne songeais pas à user du remède préparé par votre miséricorde pour guérir une telle infirmité. J'étais sans expérience, et je croyais que c'était par ses propres efforts que l'homme acquiert la continence, efforts dont je ne me sentais pas capable. J'étais assez insensé pour ignorer qu'il est écrit que nul ne peut être chaste, à moins que vous ne lui fassiez don de la chasteté. Ce don, vous ² me l'auriez fait, si mes gémissements intérieurs étaient parvenus à vos oreilles, et si avec une foi solide j'avais jeté en vous tous mes soucis.

1. Eccli. V, 8. — 2. Sag. VIII, 21.

CHAPITRE XII

ALYPIUS LE DISSUADE DE SE MARIER

Alypius me détournait énergiquement du mariage, prétendant que, si j'étais marié, il nous serait impossible de nous assurer le loisir dont nous avons besoin pour vivre ensemble dans l'amour de la sagesse, ainsi que nous désirions le faire depuis longtemps ¹.

Sa vie, à lui, était d'une continence d'autant plus surprenante qu'au début de l'adolescence il avait goûté à la volupté. Mais, loin de s'y attacher, il en avait conservé un souvenir amer, et, méprisant les joies de la chair, il avait dans la suite mené une vie extrêmement chaste. C'est en vain que je lui citais des exemples d'hommes mariés qui avaient cultivé la sagesse et mérité les faveurs divines, tout en demeurant fidèlement attachés à leurs amis.

Mais hélas ! Que j'étais loin d'une telle force d'âme ! Esclave des misères de la chair et de voluptés mortelles, je traînais ma chaîne, craignant d'en être débarrassé et redoutant comme une blessure les paroles d'un bon conseiller et la main d'un libé-

1. La présence des femmes mit obstacle à un projet de vie commune entre amis, formé un peu plus tard. Voir plus loin, ch. 14.

rateur. Et le serpent parlait aussi par ma bouche à Alypius, et ma langue dressait et tendait sur son chemin des pièges destructeurs, où ses pieds honnêtes et vertueux auraient pu se laisser prendre.

Il s'étonnait que moi, pour qui il n'avait pas une médiocre estime, je fusse pris à la glu du plaisir au point que, toutes les fois que nous nous entretenions de ces choses, je déclarais qu'il me serait absolument impossible de garder le célibat. Pour combattre son étonnement, je lui disais qu'il y avait une grande différence entre ces plaisirs fugaces et pris à la dérobée, dont il avait à peine gardé le souvenir et qu'il pouvait par conséquent aisément mépriser, et cette jouissance née d'une longue accoutumance, à laquelle il ne manquait que le nom honorable du mariage. Il ne devait donc pas s'étonner qu'il me fût impossible de mépriser une telle existence.

Il en vint lui-même à désirer le mariage, non point par attrait pour le plaisir des sens, mais entraîné par la curiosité d'expérimenter cette chose sans laquelle mon existence, qui lui paraissait attrayante, n'aurait pas été pour moi une vie mais un supplice. Son âme, libre de cette chaîne et remplie d'étonnement à la vue de mon esclavage, en vint donc à vouloir en faire l'expérience ; mais cette expérience aurait pu le précipiter dans cet esclavage, objet de sa curiosité, car en vérité c'était vouloir

contracter des fiançailles avec la mort ¹, et celui qui aime le danger y tombera ².

Quant à ce qu'il y a de noble dans le mariage, quant au soin d'élever une famille, ni lui ni moi n'y songions guère. Pour moi, c'était en grande partie l'ardente inclination à satisfaire une insatiable concupiscence qui me torturait et me captivait ; pour lui, c'était la curiosité qui était sur le point de le captiver.

Voilà ce que nous étions, ô Dieu très haut ; mais vous qui n'oubliez pas l'humus qui gît au fond de nos âmes, nous prenant en pitié, vous êtes venu à nous pour nous secourir par des moyens merveilleux et cachés.

CHAPITRE XIII

MONIQUE S'OCCUPE DE LUI TROUVER UNE ÉPOUSE

On pressait résolument l'affaire de mon mariage. Déjà j'avais fait une demande, dont l'accueil favorable fut dû principalement au zèle de ma mère, qui aurait voulu me conduire au baptême par le mariage. Elle se réjouissait de voir chaque jour rendre plus proche cet événement, qui par ma profession de foi amènerait la réalisation de ses vœux et de vos

1. Sag., I, 16. — 2. Eccli., III, 27.

promesses. Aussi mes instances et son propre désir la faisaient-elles élever, chaque jour, vers vous le cri de son cœur, par lequel elle vous demandait de lui manifester dans une vision votre volonté au sujet de ce mariage ; mais vous n'avez pas voulu consentir à cela.

Elle vit pourtant quelques signes, vains et fantastiques produits de son propre esprit et de son imagination fortement préoccupée de cette affaire, et elle me raconta ces songes, mais non pas avec la conviction dont elle était remplie quand vous lui aviez réellement parlé, car elle savait, disait-elle, distinguer à je ne sais quelle saveur qu'elle ne pouvait traduire en paroles vos révélations de ses propres songes.

Cependant on pressait l'affaire. La demande fut faite, mais la jeune fille avait encore presque deux ans à attendre pour atteindre l'âge nubile ¹. Comme elle me plaisait, on décida donc de patienter.

CHAPITRE XIV

AUGUSTIN ET SES AMIS SONGENT A SE RETIRER DANS LA SOLITUDE

Nous étions plusieurs amis qui, détestant le bruyant tumulte de la vie mondaine, avions songé

1. L'âge nubile légal était douze ans pour les filles (Justinien, *Inst.* I, X, 22).

à quitter le siècle pour nous retirer dans la solitude. Ayant discuté ce projet de vie solitaire, on s'occupa de son exécution. Il comportait une mise en commun de nos biens. La constitution d'un patrimoine unique donnerait à l'amitié plus de sincérité en supprimant le mien et le tien ; tous les biens seraient confondus, chacun jouissant du bien de tous et tous du bien de chacun. Nous espérions nous réunir dix environ. Plusieurs étaient fort riches, notamment Rominianus, du même municipe que moi, et que le lourd souci de ses affaires avait attiré à la cour. Nous étions amis d'enfance. C'est surtout lui qui proposait l'adoption de ce genre de vie, et il pouvait le faire avec autorité, car sa grande fortune dépassait de beaucoup celle des autres.

Nous avons décidé que d'eux d'entre nous seraient chargés pour une année de l'administration matérielle, les autres jouissant du repos. Mais quand on vint à se demander si les femmes consentiraient à cet arrangement — plusieurs étaient mariés et je songeais à l'être —, tout ce beau projet que nous avions formé croula et fut abandonné. Avec des soupirs et des gémissements chacun reprit sa route sur les larges chemins battus du siècle. Nombreuses étaient les pensées qui agitaient nos cœurs, tandis que votre conseil éternel ¹ se riait de nos desseins

1. Prov., XIX, 21 ; Ps. XXXII, 11.

et préparait la réalisation des vôtres. Vous donneriez à nos âmes leur nourriture en temps voulu, et votre main s'ouvrirait pour les remplir de bénédictions ¹.

CHAPITRE XV

CELLE QUI VIVAIT AVEC AUGUSTIN LE QUITTE
POUR EMBRASSER LA CONTINENCE

Cependant le nombre de mes péchés se multipliait toujours. Celle qui partageait ma couche, étant devenue un obstacle à mon mariage, me fut arrachée, et mon cœur qui était soudé au sien se déchira et répandit son sang. Elle retourna en Afrique, vous fit vœu de vivre dans la continence et me laissa le fils naturel que j'avais eu d'elle. Et moi, malheureux, n'ayant pas le courage d'imiter cette femme ni d'attendre deux ans dans la continence celle que je devais avoir pour épouse, sans goût pour le mariage, mais toujours esclave de la volupté, je me procurai une autre femme, non pour en faire une épouse, mais pour continuer et prolonger cette habitude, maladie toujours existante de mon âme et même aggravée, jusqu'au moment où j'arriverais au royaume matrimonial.

Ainsi le mal de mon âme ne fut pas guéri par

1. Ps. CXLIV, 15, 16.

Confessions de saint Augustin.

l'amputation qui m'arracha mon ancienne concubine. Au contraire, à la suite de douleurs aiguës, la gangrène se mit dans la plaie, qui, bien que moins douloureuse dans la suite, n'en devint que plus inguérissable.

CHAPITRE XVI

CRAINTE DE LA MORT ET DU JUGEMENT

A vous louange et gloire, fontaine de miséricordes ! Je m'enfonçais dans ma misère, mais vous deveniez plus proche. Déjà votre droite s'apprêtait à me retirer et à me laver de cette fange ¹, et je n'en savais rien. Rien n'était capable de m'arracher au gouffre de plus en plus profond des voluptés charnelles, sauf la crainte de la mort et de votre jugement à venir, laquelle, à travers mes changements d'opinion, ne quitta jamais mon cœur.

Je discutais avec mes amis Alypius et Nebridius la fin du bien et du mal, et c'est à Épicure que j'aurais incliné à donner la palme ; mais j'étais persuadé que l'âme survit au corps et reçoit un traitement conforme à ses mérites, vérité qu'Épicure ne voulut jamais admettre. « Et si nous étions immortels, leur demandais-je, vivant dans une per-

1. Ps. XXXIX, 3.

pétuelle volupté des sens, que nous serions assurés de ne jamais perdre, ne serait-ce pas assez pour nous rendre heureux ? Que pourrions-nous désirer encore ? » Et, en tenant ce langage, je ne voyais pas combien profonde était la misère de mon âme, ainsi aveuglée et enfoncée dans la matière et incapable de s'élever au-dessus de ses propres sensations jusqu'aux splendeurs de la vertu, jusqu'à cette beauté souveraine qui doit être embrassée pour elle-même, que n'aperçoit pas l'œil de chair et qui ne se révèle qu'au cœur. Malheureux que j'étais, je ne me rendais pas compte de quelle source provenait le plaisir que je prenais à m'entretenir agréablement avec mes amis de ces choses honteuses. D'ailleurs, au sein même des joies charnelles, je ne croyais pas pouvoir être heureux sans amis que j'aimais pour eux-mêmes et qui, de leur côté, m'aimaient avec un égal désintéressement.

O voies tortueuses ! Malheur à l'âme audacieuse qui espère vainement trouver mieux en s'éloignant de vous ! Elle se tourne et se retourne de tous côtés ; tout lui est dur ; en vous seul est le repos. Mais vous êtes avec nous ; vous nous tirez de nos misérables égarements, vous nous mettez dans la bonne voie et pour nous encourager vous dites : « Courez, je vous porterai, je vous aiderai à atteindre le but de la course, oui, jusque là je vous porterai ¹. »

1. Ps. XXXI, 8 ; Isaïe, XLVI, 4.



LIVRE VII



LIVRE VII

CHAPITRE PREMIER

AUGUSTIN NE PARVIENT PAS A SE DÉBARRASSER
DE SA CONCEPTION MATÉRIALISTE DE DIEU

Mon adolescence perverse et remplie de péchés était morte, et j'entrais dans la jeunesse ¹. Plus j'avais dans la vie, et plus déplorable devenait l'inaptitude de mon esprit à concevoir aucune substance en dehors de celles qui tombent sous le regard. Certes, dès le jour où commença mon initiation philosophique, je vous conçus autrement, ô mon Dieu, que sous la forme d'un corps humain, car cette dernière conception m'était odieuse, et je fus

1. Voir l. I, ch. 8, note 2. L'adolescence durait de 15 à 30 ans.

heureux de constater que notre mère spirituelle, votre Église, la rejetait. Mais quelle autre idée me faire de vous? Je l'ignorais. Étant homme — et quelle sorte d'homme! — je m'efforçais de vous comprendre, vous, le Dieu suprême, unique et vrai; et, du fond de mon cœur, j'affirmais que vous étiez incorruptible, inviolable et immuable, car, sans savoir ni comment ni pourquoi, je voyais clairement et j'étais convaincu que ce qui ne peut subir ni corruption, ni violence, ni changement est plus parfait que ce qui est sujet à la corruption, à la violence, au changement.

Mon cœur protestait de toutes ses forces contre les fantômes qui m'obsédaient, et ainsi je m'efforçais de chasser loin des yeux de mon âme cet essaim d'impuretés qui m'enveloppait, mais en un clin d'œil il s'abattait de nouveau sur moi, et fondait sur mes yeux qu'il aveuglait. Ainsi, encore que je ne vous visse point sous la forme d'un corps humain, j'étais néanmoins forcé d'imaginer quelque chose de corporel qui pénétrait le monde dans toute son étendue, ou même se répandait hors du monde par les espaces infinis, mais toutefois incorruptible, inviolable et immuable, ce qui avait ma préférence sur ce qui est corruptible, sujet à la violence et au changement.

[A. dit ensuite comment il lui était impossible de concevoir Dieu autrement que comme une subs-

tance corporelle, considérant comme un pur néant tout ce qui n'a pas de corps.]

[Dans les chapitres qui suivent, il décrit ses doutes touchant le problème du mal (ch. II à V). Il rejette les vaines prédictions des astrologues pour avoir observé que deux enfants, nés sous les mêmes signes astrologiques, avaient eu un sort tout différent (ch. VI). — Quoique n'étant pas capable de découvrir la cause du mal, il ne cesse de croire, par la miséricorde divine, que Dieu existe, qu'il est le bien immuable, qu'il exerce sa providence sur le genre humain, qu'il jugera, et que le salut a été révélé par le Christ et les Écritures. Cependant il ne parvient pas à trouver le repos de l'âme (ch. VII).]

CHAPITRE VIII

COMMENT LA MISÉRICORDE DIVINE LE PRESSAIT PAR DE SECRETS AIGUILLONS

Vous, Seigneur, vous durerez éternellement, mais vous ne serez pas éternellement en colère contre nous ¹, puisque vous avez daigné prendre en pitié cette terre et cette cendre que nous sommes, et qu'il a paru bon à votre regard de réformer mes

1. Ps. LXXXIV, 6 ; CII, 9.

difformités. Vous m'avez stimulé au moyen d'aiguillons secrets, ne me laissant pas de repos jusqu'à ce que mon regard intérieur ait découvert la certitude. Et mon enflure a diminué au secret contact de votre main bienfaisante, et un cuisant collyre, douloureusement salulaire, a peu à peu guéri l'œil trouble et voilé de mon âme.

[Les livres des Platoniciens tombent entre ses mains. Il compare leur enseignement à ce que lui apprend plus tard l'Écriture (ch. IX). — Ils l'aident à rentrer en lui-même (ch. X-XI). — Toute substance corruptible est bonne en soi (ch. XII). — Rien n'est mauvais pour Dieu. Tout a sa raison d'être dans le plan de l'univers (ch. XIII).]

CHAPITRE XIV

IL ACQUIERT UNE NOTION DE DIEU QUI N'A RIEN DE CHARNEL

Ils ont perdu le sens ceux qui trouvent quelque chose à reprendre dans votre création. Insensé moi-même quand j'osais censurer beaucoup de vos œuvres. Et parce que mon âme n'avait pas l'audace d'accuser Dieu d'imperfection, elle refusait de reconnaître comme votre œuvre ce qui lui déplai-

sait. C'est pourquoi elle adopta la théorie des deux substances, et, n'y trouvant pas son repos, elle se mit à la remorque de l'opinion d'autrui. Revenue de cette erreur, elle se représenta un dieu répandu à travers les espaces infinis, qu'elle prit pour vous. Elle l'avait placé au plus intime d'elle-même, et était devenue le temple de cette idole, abominable à vos yeux. Mais ensuite vous avez assaini la tête de celui qui ne s'en doutait pas, et vous avez fermé mes yeux pour qu'ils ne vissent point la vanité ¹. Et je ressemble à quelqu'un sorti de lui-même, ma folie s'est calmée ; je me suis éveillé en vous pour vous contempler dans votre infinité d'une tout autre manière, et cette vue n'avait rien de charnel.

[Toute chose doit son être à Dieu, qui est au-dessus du temps et de l'espace (ch. XV). — Le péché n'est pas une substance, mais la perversion d'une volonté qui se détourne de Dieu (ch. XVI).]

CHAPITRE XVII

CE QUI RETARDAIT AUGUSTIN DANS SON ASCENSION VERS DIEU

Je m'étonnais de vous aimer déjà, et non plus un fantôme à votre place. Cependant je ne pouvais

1. Ps. CXVIII, 37.

jouir constamment de mon Dieu, car, d'un côté, j'étais fortement attiré vers vous par votre beauté, mais, de l'autre, j'en étais entraîné très loin par mon propre poids, et je retombais à terre en soupirant. Le poids qui m'entraînait était celui de mes habitudes charnelles. Néanmoins je ne vous oubliais pas et j'étais persuadé qu'un être existait auquel je devais m'attacher, mais je n'étais pas capable de le faire, car la corruption du corps appesantit l'esprit, et cette habitation de terre accable l'âme pleine de mille pensées ¹.

J'étais désormais convaincu que les choses invisibles de votre création, depuis l'origine du monde, votre puissance éternelle et votre divinité ont été rendues intelligibles et visibles au moyen de vos œuvres ².

[Au-dessus des choses contingentes et changeantes, il découvre l'immuable et éternelle vérité. Il monte par degrés de la connaissance des corps à celle de l'âme, et sa raison acquiert enfin la connaissance de l'*Être qui est* et de ses perfections invisibles.]

Mais, retombant dans mon habituelle misère, je ne gardais que le souvenir de ces choses avec le regret de ne pouvoir encore me rassasier des mets dont j'avais respiré l'agréable odeur.

1. Sag. IX, 15. — 2. Rom. I, 20.

CHAPITRE XVIII

LE CHRIST, UNIQUE VOIE DU SALUT

Je cherchais le moyen par lequel s'acquiert la force, qui permet de jouir de vous, mais je ne le trouvai que le jour où je connus le médiateur de Dieu et des hommes, l'homme Christ Jésus, qui, au-dessus de tout, est le Dieu béni à travers les siècles ¹. Il nous appelle en disant : « Je suis la voie de vérité et la vie ». ² Il a mélangé à notre chair cette nourriture, que je n'étais pas assez vigoureux pour absorber. Le Verbe s'est fait chair ³, pour que votre Sagesse, par laquelle vous avez créé toutes choses, se changeât en un lait que notre enfance pût s'assimiler.

Manquant d'humilité, je ne pouvais comprendre l'humble Jésus, mon Dieu, ni la leçon que son abaissement était destiné à nous donner, car votre Verbe, l'éternelle vérité, qui domine tout ce qu'il y a de plus élevé dans votre création, et qui élève jusqu'à lui ceux qui s'abaissent, s'est fait, dans les plus basses régions, une humble demeure du limon dont nous sommes formés pour que ceux qui se soumettent soient délivrés de leur superbe et unis à lui,

1. I Tim. II, 5 ; Rom. IX, 5. — 2. Jean, XIV, 6. — 3. Jean, I, 14.

guéris de leur orgueil et remplis d'amour. Il a voulu que leur confiance en eux-mêmes cessât de les porter, que plutôt ils s'abaissassent en voyant la divinité abaissée à leurs pieds et revêtue de notre tunique de chair. Il a voulu qu'épuisés ils se laissassent tomber pour que sa divinité se relevant de sa prostration les relevât avec elle.

CHAPITRE XIX

SES ERREURS SUR LE CHRIST

[Il regardait le Christ, non comme le Verbe fait chair, mais seulement comme un sage et un maître suréminent, tandis que son ami Alypius le considérait, non comme un homme véritable, mais comme un Dieu résidant dans un corps humain.]

CHAPITRE XX

LE ROLE DES ÉCRITS PLATONICIENS DANS SA FORMATION SPIRITUELLE

[A. se félicite d'avoir lu ces livres avant, et non pas après les Écritures.]

En les faisant tomber entre mes mains avant que je me livrasse à l'étude des Écritures, je crois que vous avez voulu graver dans ma mémoire le sou-

venir de l'état dans lequel je me trouvais quand elles commencèrent d'agir sur moi. Ainsi, vos livres m'ayant enseigné l'humilité et mes blessures ayant été pansées par vos mains secourables, j'étais mieux à même de reconnaître la différence qu'il y a entre la présomption orgueilleuse et une humble confession, entre ceux qui aperçoivent le but de la course, mais ne voient pas la voie qui y conduit, et cette voie elle-même qui mène à la patrie bénie, non pas seulement aperçue, mais où l'on doit habiter.

Mais si j'avais été d'abord instruit par vos saints livres, si leur usage familier m'eût fait goûter votre douceur dès le principe, peut-être que ces livres, me tombant ensuite entre les mains, auraient pu me faire abandonner ce fondement de piété, ou bien aussi peut-être que, tout en persistant dans les sentiments que j'y avais puisés, j'aurais pu penser que la lecture de ces livres aurait suffi à produire en moi les mêmes sentiments.

CHAPITRE XXI

CE QU'IL A TROUVÉ DANS LES OUVRAGES SACRÉS N'ÉTAIT PAS CONTENU DANS LES OUVRAGES DES PLATONICIENS

C'est donc avec le plus grand intérêt que je lus ces pages vénérables dictées par votre Esprit et principalement celles de l'apôtre Paul, et elles

effacèrent les préventions qui me le montraient en contradiction avec lui-même et qui me faisaient croire que le texte de ses écrits était en désaccord avec les témoignages de la loi et des prophètes. L'unité de physionomie de ces chastes Écritures m'apparut alors, et elles m'apprirent à exulter avec tremblement ¹.

Mes recherches me firent constater que tout ce que j'avais lu de vrai dans les autres livres était aussi contenu dans ceux-ci, et avec la recommandation de votre grâce. J'appris en outre que celui qui voit ne doit pas se glorifier comme s'il n'avait pas reçu, non seulement ce qu'il voit, mais aussi la faculté de voir, car que possède-t-il qu'il n'ait reçu ²? Puis que, non seulement il est excité à vous connaître, vous qui ne changez pas, mais qu'il est guéri pour vous posséder; et qu'enfin celui qui est trop éloigné pour voir doit s'avancer sur la route qui le conduira à la vision et à la possession.

Si l'homme trouve sa joie dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur, que fera-t-il de cette autre loi de ses membres, qui est en contradiction avec la loi de son esprit et qui l'entraîne comme un captif dans la loi du péché, qui est dans ses membres ³?

Vous êtes juste, Seigneur, mais nous sommes pécheurs; nous avons commis l'iniquité, et votre

1. Ps. II, 11. — 2. I Cor IV, 7. — 3. Rom. VII, 22-23.

main s'est appesantie sur nous ¹, et nous avons été justement livrés à l'antique pécheur, au prince de la mort, qui a façonné notre volonté sur la sienne, laquelle est la contradiction de votre vérité ².

Que fera l'homme misérable ? Qui l'arrachera à ce corps de mort sinon votre grâce par Jésus-Christ, Notre-Seigneur que vous avez engendré, éternel comme vous, et créé au commencement de vos voies ³, chez qui le prince de ce monde n'a rien trouvé qui fût digne de mort ⁴, victime immolée par lui néanmoins, mais dont le sang a annulé l'acte de notre condamnation ⁵.

Rien de tout ceci dans les livres profanes. Leurs pages ne révèlent pas les traits d'une telle piété, ni non plus les larmes de l'aveu, ni votre sacrifice — un esprit rempli de tribulation, un cœur contrit et humilié ⁶ —, ni le salut du peuple, ni la sainte cité, votre épouse ⁷, ni le sage de l'Esprit-Saint ⁸, ni la coupe de notre rédemption. Là, personne ne chante : « Mon âme ne fera-t-elle pas à Dieu sa soumission ? De lui j'attends mon salut, car il est

1. Dan. III, 27-32. — 2. Jean, VIII, 44. — 3. Le mot « créé » doit s'entendre ici de la nature humaine du Christ et les mots « au commencement de vos voies » du mystère de l'Incarnation, qui fut le premier moyen, et le moyen fondamental, dont se servit Dieu pour amener la réconciliation de l'homme avec lui. (Cf. Augustin *De doctr. christ.* I, 34, 38). — 4. Luc, XXIII, 14-15. — 5. Col. II, 14. — 6. Ps. L, 19. — 7. Apoc., XXI, 2. — 8. II Cor. I, 22.

mon Dieu, mon sauveur, mon refuge ; je ne serai plus ébranlé ¹. » Là on n'entend point cet appel : « Venez à moi vous qui êtes affligés ². » Ils dédaignent d'apprendre que Jésus est doux et humble de cœur. Toutes ces choses, vous les avez cachées aux sages et aux prudents et vous les avez révélées aux petits. Autre chose de voir du haut d'une cime boisée la région de la paix, sans trouver le chemin qui y conduit, en parcourant un pays rempli d'obstacles, infesté de déserteurs hostiles, commandés par leurs princes, le lion et le dragon ; autre chose de tenir la route véritable, protégée par les troupes du roi des cieux, route où les transfuges des milices célestes ne s'aventurent pas pour voler, car ils l'évitent comme un supplice.

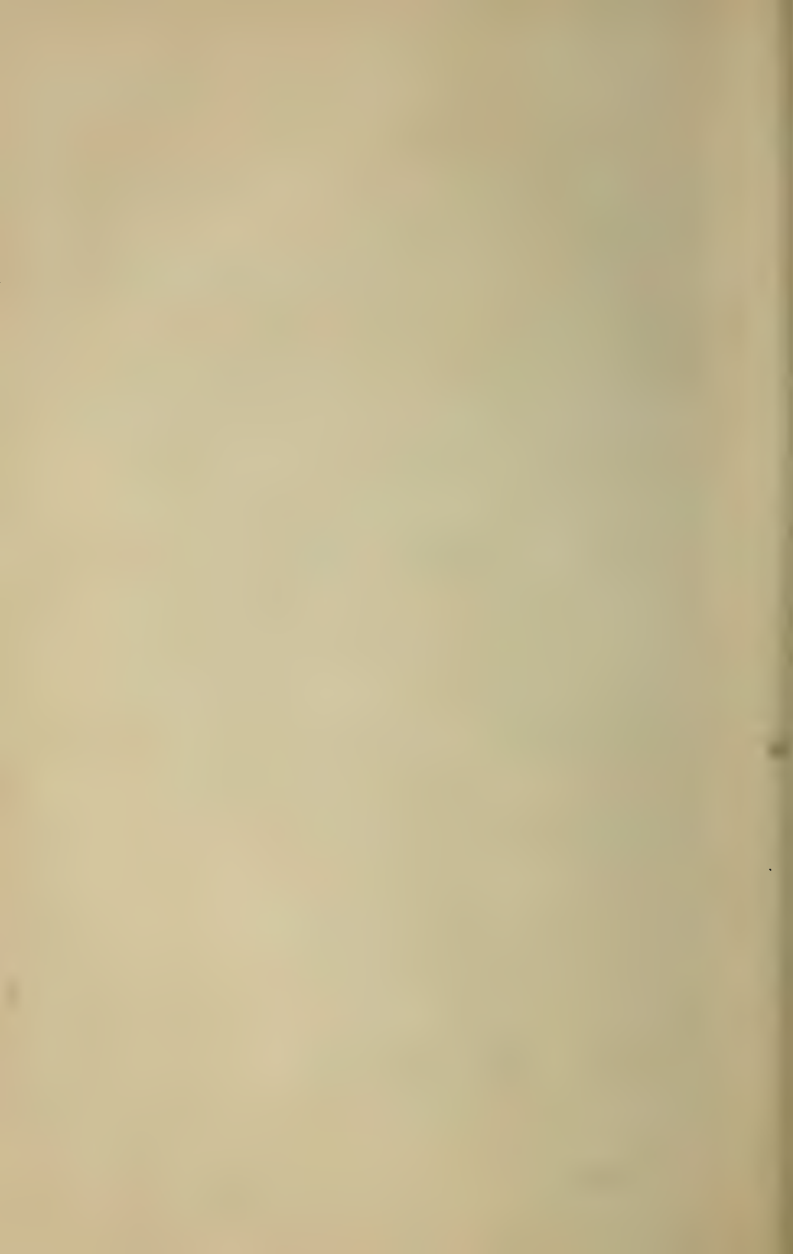
Je m'assimilais ces vérités d'une manière merveilleuse, en lisant celui qui s'est appelé le moindre de vos apôtres ³, et la considération de vos œuvres me remplissait d'admiration.

1. Ps. LXI, 2-3. — 2. Mat. XI, 28 s. — 3. I Cor. XV, 9.





LIVRE VIII





LIVRE VIII

CHAPITRE PREMIER

AUGUSTIN CONSULTE SIMPLICIANUS

Daignez permettre, ô mon Dieu, que je rappelle mes souvenirs devant vous avec actions de grâces, et que je confesse vos miséricordieuses bontés pour moi. Que mes os soient pénétrés de votre amour, et qu'ils s'écrient : « Seigneur, qui vous est semblable ¹ ? Vous avez brisé mes chaînes, je veux vous offrir un sacrifice de louanges ². »

Comment vous les avez brisées, c'est ce que je veux maintenant raconter, afin que tous ceux qui vous adorent s'écrient en entendant mon récit :

1. Ps. XXXIV, 10 ; Rom. V, 5. — 2. Ps. CXV, 16-17.

« Béné soit le Seigneur au ciel et sur la terre ; grand et admirable est son nom ¹. »

Vos paroles ont pénétré jusqu'au fond de mon être, et vous avez fait le siège de mon âme. De votre vie éternelle je ne doutais pas, encore que je ne l'eusse entrevue que d'une manière confuse et comme au travers d'un verre ². J'étais parfaitement convaincu de l'incorruptibilité de votre substance, d'où procèdent toutes les autres substances, et ce que je souhaitais, ce n'était pas d'être plus certain de vous, mais d'être plus solidement fixé en vous. Car, dans ma vie temporelle, tout chancelait encore, et mon cœur devait être purifié du vieux levain ³. La voie, qui est le Christ lui-même, m'attirait, mais je n'avais pas encore le courage de m'engager dans un sentier si étroit. Aussi avez-vous amené mon esprit à considérer comme une chose opportune de recourir à Simplicianus, qui m'apparaissait comme un de vos bons serviteurs et un homme en qui brillait votre grâce ⁴. J'avais appris qu'il vous servit, dès sa jeunesse, avec la plus grande dévotion. Maintenant qu'il était vieux, il me semblait qu'il avait acquis dans votre service beaucoup d'expérience et de savoir, ce qui était la pure vérité. C'est pourquoi je désirais lui exposer mes perplexi-

1. Ps. LXXV, 2. — 2. I Cor. XIII, 12. — 3. I Cor. V, 7. —

4. Simplicianus succéda à S. Ambroise, en 397, comme évêque de Milan.

tés, afin qu'il vît ce qui convenait le mieux à mon âme en cet état pour qu'elle pût avancer dans vos voies. Je voyais, en effet, l'Église remplie, mais l'un dirigeait ses pas de ce côté, l'autre, d'un autre côté.

J'étais dégoûté de ce que je faisais dans le siècle. Ma vie présente m'accablait. Je n'éprouvais plus l'enthousiasme de naguère pour les honneurs et les richesses, lequel diminuait le poids de ces lourdes servitudes. Désormais ces ambitions n'avaient plus de prise sur moi, depuis que je m'étais épris des douceurs et de la beauté de votre maison ¹. Cependant j'étais toujours obstinément attaché à une femme. Certes l'apôtre ne me défendait pas le mariage, bien qu'il m'exhortât à embrasser une vie plus élevée, puisqu'il désirait que tous les hommes vécussent comme lui ². Mais, trop faible encore, je me laissais aller à une vie plus facile, ce qui entraînait pour moi, languissant et accablé, des soucis qui m'étaient à charge, par suite de ma forte inclination à la vie conjugale.

J'avais appris de la bouche de votre Vérité qu'il y avait des eunuques qui s'étaient châtrés eux-mêmes pour le royaume des cieux ³ ; mais : « Entende cela qui le peut », ajoute le texte sacré. Ils sont vains, en vérité, ces hommes chez qui ne se trouve pas la science de Dieu, et qui ne savent pas, à l'aide des

1. Ps. XXV, 8. — 2. I Cor. VII, 27. — 3. Mat. XIX, 12.

choses bonnes, trouver celui qui est bon ¹. Je n'étais plus assujetti à cette vanité. J'en étais débarrassé, le spectacle de votre création tout entière m'avait fait vous trouver, vous notre créateur et votre Verbe, Dieu en vous et Dieu unique avec vous, par qui vous avez créé toute chose ².

Il y a une autre espèce d'impies. Ils connaissent Dieu, mais ne le glorifient pas comme Dieu, et ne lui rendent pas d'actions de grâce ³. J'étais aussi tombé dans cette catégorie-là ; mais votre droite m'a saisi et m'en a arraché pour me placer en un lieu où j'ai pu recouvrer la santé, car vous avez dit à l'homme : « La piété, c'est la sagesse » ⁴, et aussi : « Ne désirez point être appelés sages, car ceux qui se disent sages sont devenus fous ⁵. »

J'avais trouvé une perle précieuse que je devais acquérir au prix de tous mes biens ⁶, mais j'hésitais.

CHAPITRE II

SIMPLICIANUS RACONTE L'HISTOIRE DE VICTORINUS

J'allai donc trouver Simplicianus, père spirituel de l'évêque Ambroise, qui reçut de lui la grâce, et qu'il aimait vraiment comme un père, et je lui

1. Sag. XIII, 1. — 2. Jean, I, 1 s. — 3. Rom. I, 21. — 4. Job, XXVIII, 28. — 5. Rom. I, 22. — 6. Mat. XIII, 45.

retraçai tout le dédale de mes erreurs. Lorsque je vins à lui dire que j'avais lu certains livres platoniciens traduits en latin par Victorinus, autrefois rhéteur de la ville de Rome et qui, comme je l'appris ensuite, mourut chrétien ¹, il me félicita de n'être pas tombé sur d'autres écrits philosophiques pleins d'erreurs et de mensonges en accord avec les maximes de ce monde ², mais d'avoir lu ceux-ci qui laissent entrevoir Dieu et son Verbe. Puis, pour m'exciter à l'humilité du Christ, laquelle demeure cachée aux sages et se révèle aux petits ³, il me parla de ce Victorinus qu'il avait bien connu, lorsqu'il était à Rome. Je vais rapporter ici le récit qu'il me fit de sa conversion.

Il me raconta comment ce savant vieillard, homme très expert dans toutes les sciences libérales, qui avait lu, étudié, commenté tant d'œuvres philosophiques, et qui avait été le maître de tant de nobles sénateurs, avait obtenu, en témoignage de la distinction de son enseignement, un honneur fort apprécié des citoyens de ce monde, celui de voir ériger sa statue au forum romain. Or, jusque là, Victorinus avait adoré les idoles et leur avait rendu un

1. Gaius Marius Victorinus Afer a laissé, en dehors de ces traductions, aujourd'hui perdues, divers ouvrages exégétiques et théologiques qui nous sont parvenus. Son influence sur S. Augustin fut considérable. — 2. Col. II, 8. — 3. Mat. XI, 25.

culte sacrilège, suivant en cela l'exemple de presque toute la noblesse romaine de ce temps, qui fréquentait ces mystères et honorait Osiris ¹ « et toute sorte de divinités monstrueuses et l'aboyeur Anubis, qui avait pris les armes autrefois contre Neptune, Vénus et Minerve ². »

Après avoir employé, pendant tant d'années, l'ardeur de son éloquence à défendre le culte de ces divinités auxquelles Rome sacrifiait, après les avoir vaincues, ce vieillard n'avait pas rougi de devenir un enfant de votre Christ, et, comme un tout petit, conduit aux fonts baptismaux, de soumettre son cou au joug de l'humilité et d'incliner son front sous l'opprobre de la croix ³.

O Seigneur, Seigneur, qui avez abaissé les cieus, qui êtes descendu, qui avez touché les monts, d'où il s'est échappé de la fumée ⁴, par quelle voie vous êtes-vous glissé dans ce cœur ?

Comme me l'apprit Simplicianus, il lut la Sainte Écriture, dépouilla et scruta avec le plus grand soin tous les écrits chrétiens, et, un jour, il dit à Simplicianus, non pas publiquement, mais secrètement et confidentiellement : « Vous saurez que je suis maintenant chrétien ! » Celui-ci lui répondit : « Je ne le

1. J'adopte ici la leçon : *inspirabat populo Osirim et omnigenum* etc., proposée par Max Ihm (*Reinisches Museum*, LI, 1896, p. 638). — 2. Virgile, *Enéide*, VIII, 698-9. — 3. Gal. V, 11. — 4. Ps. CXLIII, 5.

croirai et ne vous considérerai comme tel que lorsque je vous aurai vu dans l'Église du Christ. » Sur quoi il répliqua, en manière de plaisanterie : « Sont-ce donc les murs qui font les chrétiens ? » Et il n'en continuait pas moins de se dire chrétien ; mais Simplicianus lui parlait toujours de l'Église. Lui ripostait par la plaisanterie sur les murs. Il craignait d'offenser ses amis, ces orgueilleux qui adoraient les démons, et il redoutait fort l'avalanche de malice qui fondrait sur lui du haut de leur éminence babylonienne ¹, du haut de ces cèdres du Liban que le Seigneur n'avait pas encore brisés ².

Mais, ayant continué à lire et à méditer, il se sentit bientôt plus de courage et n'eut plus qu'une seule crainte, celle d'être désavoué par le Christ devant ses saints anges, s'il continuait de craindre de le confesser devant les hommes ³. Il se jugea grandement coupable de rougir des sacrements institués par votre Verbe, au temps de son humiliation, alors qu'il ne rougissait pas des rites sacrilèges des démons pleins d'orgueil, auxquels orgueilleusement il avait lui-même pris part. Or, un jour, pris de honte, à la vue de son respect humain, et rougissant de ne pas suivre la vérité, il dit soudainement et inopinément à Simplicianus : « Allons à l'église ; je veux être chrétien ! » Simplicianus l'accompagna.

1. Allusion à Is. XIV, 4, 12-13 ou à Apoc. XVII, 9 s.
— 2. Ps. XXVIII, 5. — 3. Luc, XII, 9.

Aussitôt qu'il eut reçu les premières instructions catéchétiques, il « donna son nom ¹ » pour pouvoir être régénéré par le baptême, ce qui suscita l'étonnement de Rome et la joie de l'Église. Les superbes s'en irritèrent, grincèrent des dents et séchèrent de rage ². Quant à votre serviteur, le Seigneur Dieu devint son espoir, et il ne donna plus un regard aux mensonges et aux folles vanités ³.

Lorsqu'arriva l'heure d'émettre sa profession de foi, ainsi qu'ont coutume de le faire, à Rome, ceux qui s'apprêtent à recevoir votre grâce, en récitant le symbole, d'un lieu élevé, devant tous les fidèles, d'après une formule établie et apprise par cœur ⁴, les prêtres lui proposèrent de réciter ces formules en particulier, comme l'usage le permettait pour les personnes qu'une solennité publique pouvait intimider, mais il déclara qu'il voulait confesser la foi du salut devant la multitude du peuple assemblé. N'est-ce pas en public, en effet, qu'il avait professé dans sa chaire de rhéteur, où il avait enseigné tout autre chose que le salut? Et qu'avait-il à redouter de ce pacifique troupeau, devant lequel il prononça votre parole, lui qui n'avait pas craint de prononcer

1. C'est-à-dire qu'il passa du rang des *audientes* à celui des *competentes*. — 2. Ps. CXI, 10. — 3. Ps. XXXIX, 5. — 4. C'était la cérémonie qu'on appelait *redditio symboli*. Sur cette cérémonie, à Rome, voir Rufin, *In symbol. Apostolorum* (Migne, P. L., XXI, 339).

ses propres discours devant des foules insensées?

Aussitôt donc qu'il eut gravi les degrés pour faire sa profession de foi, tous ceux qui le connaissaient — et qui, dans cette assemblée, ignorait qui il était? — répétèrent avec joie son nom à voix basse : « Victorinus, Victorinus ! » Puis, soudain, l'agitation causée par la joie fit place au silence ; chacun voulut l'entendre. Il prononça avec une admirable aisance la formule de l'authentique foi. Tous auraient voulu l'étreindre sur leur cœur. L'amour et la joie se tendirent vers lui, comme des mains qui cherchaient à l'embrasser.

CHAPITRE III

LES JOIES DE LA CONVERSION APRÈS LE PÉCHÉ

O Dieu bon, à quel sentiment obéit l'homme, quand il lui arrive de se réjouir davantage du salut d'une âme désespérée, arrachée à un plus grand danger de mort, que d'une autre, au sujet de laquelle on n'a pas cessé d'espérer et qui a connu de moindres périls? Mais, Père miséricordieux, ne vous réjouissez-vous pas vous-même davantage du salut d'une âme pénitente que de celui de quelques justes qui n'ont pas besoin de pénitence ¹? Nous aussi, c'est

1. Luc, XV 7 s.

avec allégresse que nous écoutons toujours la parabole du pasteur rapportant, joyeux, sur ses épaules, la brebis égarée ; que nous apprenons que la drachme a été remise dans vos trésors, aux applaudissements des voisines et de celle qui l'a retrouvée. Et nous exultons jusqu'aux larmes quand, dans les solennelles réjouissances de votre maison, on lit que le plus jeune de vos fils qui était mort est revenu à la vie, qu'il était perdu et qu'on l'a retrouvé. Vous vous réjouissez à notre sujet et avec vos anges, dont la sainte charité fait la sainteté, car, toujours le même, vous avez toujours la même connaissance des choses qui ne sont pas toujours ni de la même manière.

Comment se fait-il qu'une âme conçoive plus de joie au sujet des choses qu'elle aime, quand elle les retrouve et qu'elles lui sont rendues, que si elle ne les avait jamais perdues ? Nombreux sont les exemples de ceci, et on rencontre en tout lieu des faits qui proclament que c'est bien ainsi que les choses se passent. L'empereur victorieux rentre en triomphe, mais il n'aurait pas obtenu la victoire s'il n'avait pas combattu, et plus grands ont été les dangers dans la bataille, plus ardente est la joie du triomphe. Un vaisseau est battu par la tempête, le naufrage est imminent, tous les passagers pâlisent à la pensée de la mort prochaine ; mais le ciel et la mer s'apaisent, et l'extrême crainte cède la

place à une joie excessive. Un ami cher tombe malade, son pouls indique clairement le danger qu'il court, tous ceux qui font des vœux pour sa santé se sentent eux-mêmes, par sympathie, malades. Or voici qu'il est sauvé, et bien qu'il ne marche pas encore avec la vigueur de naguère, on se réjouit plus de le voir en cet état qu'on ne faisait auparavant quand il était plein de vigueur et de santé. Les plaisirs de la vie, ce n'est pas seulement au prix de désagréments imprévus et involontaires qu'on se les procure, mais par des peines voulues et consenties. On ne mange, on ne boit avec plaisir que lorsque les tiraillements de la faim et de la soif se sont fait sentir, et les buveurs usent de salaisons pour attiser une soif qu'ils prennent plaisir à éteindre ensuite. Enfin, si la coutume veut que la fiancée ne soit pas livrée à son futur mari immédiatement après les fiançailles, c'est afin que le soupirant l'accueille avec plus de joie après ce temps d'attente.

Cela s'observe dans les plaisirs honteux et coupables comme dans les joies permises et licites, et jusque dans les relations de l'amitié la plus sincère. On découvre cela chez le mort qui recouvre la vie, chez celui qui est perdu et qui est retrouvé. Partout le plaisir est d'autant plus vif que les peines qui l'ont précédé ont été plus douloureuses. Pourquoi donc, Seigneur, mon Dieu, alors que vous êtes votre

joie éternelle à vous-même et que ceux qui vous entourent se réjouissent à jamais en vous, la partie inférieure de votre création doit-elle passer ainsi par ces alternatives de progrès et de déclin, de contradiction et d'accord? Est-ce une condition de la vie, par vous établie, lorsque du plus haut des cieux jusqu'aux profondeurs de la terre, du commencement jusqu'à la fin des temps, depuis l'ange jusqu'au ver, depuis le premier mouvement jusqu'au dernier, vous avez dispensé tous les biens et disposé tous vos ouvrages, chacun en son temps et en son lieu? Ah! que vous êtes sublime dans les hauteurs et profond dans les abîmes! Vous ne nous quittez pas, et pourtant quelle entreprise ardue que de revenir à vous!

CHAPITRE IV

IMPORTANCE DE LA CONVERSION DE VICTORINUS

Agissez, Seigneur, réveillez-nous, rappelez-nous, enflammez, ravissez, embaumez ¹, charmez; et nous, aimons, courons!

Combien reviennent à vous d'un aveuglement plus profond que Victorinus! Ils s'approchent de vous, ils reçoivent votre lumière et ils sont illumi-

1. Cant. 1, 3.

nés, et, du même coup, ils reçoivent aussi le pouvoir de devenir vos fils ¹.

S'il s'agit de gens moins connus, moindre est la joie même de ceux qui les connaissent, car, plus grand est le nombre de ceux qui se réjouissent ensemble, et plus vive est la joie de chacun pris en particulier, car les gens s'enflamment mutuellement. D'ailleurs, plus les convertis sont connus, plus forte est leur autorité pour entraîner ceux qui les suivent dans la voie du salut. Voilà pourquoi ceux-là même qui les ont devancés éprouvent plus de joie, car ce n'est pas seulement à cause d'eux, mais à cause de beaucoup d'autres, qu'ils se réjouissent.

Néanmoins, loin de moi la pensée de prétendre que, dans votre demeure, les riches soient préférés aux pauvres et les nobles aux roturiers, puisque vous avez choisi les faibles de ce monde pour confondre les forts et ceux qui sont vils et méprisés, qui sont comme n'existant pas, pour anéantir ceux qui sont ². Pourtant celui par qui vous avez proclamé cette vérité et qui s'appelait lui-même le dernier de vos apôtres, le vainqueur de Sergius Paulus, qu'il avait soumis au joug si doux du Christ et enrôlé au service du grand Roi, voulut lui-même changer son nom de Saul en celui de Paul en mémoire d'une

1. Jean, I, 12. — 2. I Cor. I, 27-28.

Confessions de saint Augustin.

si éclatante victoire ¹. En effet, l'ennemi est vaincu plus complètement quand on lui enlève quelqu'un qu'il possédait avec plus d'empire et par qui il en possédait plusieurs autres. L'empire du diable s'exerce sur les grands par l'orgueil du nom et sur les autres par l'autorité de l'exemple. Or, plus on aime à se représenter le cœur de Victorinus comme un fort inexpugnable et sa langue comme un dard acéré, dont il avait tué tant d'âmes, plus l'enthousiasme de vos enfants devait éclater, lorsqu'ils virent notre roi enchaîner le fort armé ², et, de ses dépouilles purifiées, faire un trophée à votre gloire et d'utiles instruments pour toute bonne œuvre ³.

CHAPITRE V

LA CHAIR ET L'ESPRIT

En entendant votre serviteur Simplicianus me faire ce récit, je brûlais d'imiter Victorinus. C'était d'ailleurs le but qu'il s'était proposé en le faisant. Il ajouta qu'au temps de l'empereur Julien, une loi ayant interdit aux chrétiens d'enseigner les lettres et l'éloquence, Victorinus, en conséquence, renonça aux déclamations de l'école pour suivre votre Verbe, qui rend éloquente la langue des enfants ⁴. En cela

1. Actes, XIII, 6-12. — 2. Mat. XII, 29. — 3. II Tim. II, 21. — 4. Sag. X, 21.

il me paraît encore plus fortuné que courageux, car il se ménagea ainsi le loisir de travailler pour vous.

C'est après un tel loisir que je soupirais moi-même, prisonnier retenu, non par des liens étrangers, mais par les chaînes de fer de ma volonté. L'ennemi tenait mon vouloir ; il avait forgé une chaîne dont il me garrottait. De la volonté perverse sort le désir, la soumission au désir conduit à l'habitude, et l'habitude contre laquelle on ne réagit pas devient nécessité. C'est dans les chaînons de ce dur esclavage, par moi rivés — vraie chaîne, comme je l'ai dit — que je me trouvais étreint. La volonté nouvelle que je sentais s'insinuer en moi, laquelle désirait vous servir avec désintéressement, mon Dieu, et jouir de vous avec plénitude, n'était pas encore assez forte pour dominer la volonté du vieil homme, de sorte que mes deux volontés, l'ancienne et la nouvelle, celle-là charnelle, celle-ci spirituelle, luttaient entre elles, et leur discorde remplissait mon âme de trouble.

Ma propre expérience me faisait comprendre ce que j'avais lu, à savoir que la chair conspire contre l'esprit et l'esprit contre la chair ¹. C'était bien moi toujours qui prenais part à toutes ces luttes, mais il y avait cependant plus de moi dans le bien que j'ap-

1. Gal. V, 17.

prouvais que dans le mal que je condamnais. Je n'étais presque pour rien dans le mal que je subissais et que je ne faisais qu'à contre-cœur. Toutefois, l'habitude, si forte contre moi, venait de moi, puisque ma volonté m'avait amené là où je ne voulais plus demeurer. Et qui oserait se plaindre de ce que le pécheur porte la juste peine de son péché? Je n'avais même plus l'excuse d'attribuer mes lenteurs à rejeter le siècle pour vous servir à un besoin de vérité plus complète, puisque j'étais désormais en possession de la certitude. Mais, attaché à la terre, je n'avais pas le courage de m'enrôler sous votre bannière, et je craignais la délivrance comme on craint l'esclavage.

Ainsi le fardeau du siècle m'accablait comme cette douce torpeur qui immobilise dans le sommeil. Mes désirs de m'élever vers vous ressemblaient aux efforts des dormeurs qui veulent secouer le sommeil, mais qui, vaincus par lui, retombent dans leur assoupissement. Il n'est personne qui désirerait passer son existence dans un sommeil perpétuel. Tout homme de jugement sain préfère l'état de veille; cependant il arrive souvent à l'homme de retarder le moment de son lever, à l'heure où une lourde torpeur engourdit ses membres, et l'on retombe malgré soi dans le sommeil, alors que la raison dit qu'il est temps de se lever. De même j'avais la conviction qu'il était préférable de m'abandonner à votre

amour plutôt que de céder à mes désirs, mais, bien que d'un côté je fusse déjà gagné et désireux de me vaincre, de l'autre, j'étais encore séduit et captivé. Je ne savais que répondre, lorsque je vous entendais crier : « Debout, dormeur ! Lève-toi d'entre les morts, et le Christ t'illuminera ¹. » Tout proclamait que vous disiez la vérité ; pourtant, bien que vaincu d'être en possession du vrai, mes réponses étaient faites de paroles dilatoires, somnolentes. « Tout à l'heure ! Bientôt ! Encore un peu ! », disais-je. Et ces « bientôt », ces « encore un peu » étaient suivis de délais indéfinis.

En vain l'homme intérieur trouvait-il ses délices dans votre loi. Une autre loi, dans mes membres, en conflit avec la loi de l'esprit, m'enchaînait à la loi du péché, qui était dans mes membres ². Cette loi du péché, c'est la violence de l'habitude, qui entraîne l'âme malgré elle et la tient captive, mais à bon droit, car c'est volontairement qu'elle a contracté cette habitude.

Malheureux ! Qui me délivrerait de ce corps de mort ! Uniquement la grâce de Jésus-Christ Notre-Seigneur ³.

1. Ephés. V, 14. — 2. Rom. VII, 22. — 3. Rom. VII, 24-25.

CHAPITRE VI

PONTICIANUS RACONTE L'HISTOIRE DE SAINT ANTOINE
ET LA CONVERSION DE DEUX OFFICIERS
DE LA COUR A TRÈVES

Comment vous m'avez délivré des liens si tenaces de la chair et des servitudes du siècle, c'est ce que je veux dire maintenant à la gloire de votre nom, Seigneur, mon secours et mon Rédempteur.

Je continuais de vivre comme par le passé, au milieu d'anxiétés croissantes, exhalant, chaque jour, mes soupirs vers vous et fréquentant votre église dans les moments de répit que me laissaient les occupations sous le poids desquelles je gémissais.

Alypius était toujours avec moi, maintenant libre, après avoir exercé, pour la troisième fois, les fonctions d'assesseur, et se demandant à qui il allait vendre ses consultations, comme je vendais moi-même l'art de la parole, si tant est qu'un tel art puisse s'enseigner. Quant à Nebridius, il avait cédé à nos instances amicales et consenti à aider dans son enseignement Verecundus, citoyen et grammairien milanais très lié avec nous tous et qui avait grand besoin d'un auxiliaire dévoué. Il demandait instamment au nom de l'amitié que l'un de

nous consentît à accepter ce poste. Ce ne fut certainement pas l'intérêt qui décida Nebridius à l'accepter, car son savoir aurait pu lui permettre, s'il l'eût voulu, de prétendre à un emploi plus élevé ; mais cet homme doux, aimable et complaisant ne savait pas résister aux prières d'un ami. D'ailleurs, sa conduite fut pleine de prudence. Il sut se tenir à l'écart des gens haut placés pour sauvegarder sa tranquillité, garder son âme libre d'inquiétudes et se réserver assez de loisirs pour la méditation, la lecture et l'audition des enseignements de la sagesse.

Il arriva qu'un jour Nebridius étant absent pour je ne sais plus quelle raison, nous reçûmes, Alypius et moi, la visite d'un certain Ponticianus, l'un des premiers officiers du palais et qui était notre compatriote — il était comme nous Africain de naissance. On s'assit pour causer. Par hasard, ses yeux tombèrent sur un livre placé sur une table de jeu devant lui. Il le prit, l'ouvrit : c'était l'apôtre Paul. Grand fut son étonnement de découvrir pareil livre chez nous, où il s'attendait plutôt à trouver quelque ouvrage se rapportant au métier de rhéteur, qui m'était de plus en plus à charge.

Ponticianus était un chrétien fidèle. Souvent, mon Dieu, prosterné devant vous, il vous adressait de longues et fréquentes prières. Lorsqu'il apprit le vif intérêt avec lequel je lisais les Écritures, il commença à nous parler du solitaire d'Égypte

Antoine ¹, dont le nom était extrêmement vénéré parmi vos serviteurs, mais qui nous était demeuré inconnu jusqu'à cette heure. Surpris de notre ignorance, il se mit à discourir longuement sur la vie du grand ascète. Ces merveilles, si bien attestées et accomplies si récemment — presque de notre temps — dans la vraie foi et dans l'Église catholique, nous remplirent d'admiration. Il s'étonnait que nous n'en eussions pas encore eu connaissance. Il parla de ces foules monastiques, de cette vie d'ascétisme qui dégage pour vous un si agréable parfum et des fécondes solitudes du désert. Tout cela était nouveau pour nous. Nous ne savions même rien de ce monastère de Milan, rempli de frères de bonne vie et situé hors de la ville, dont Ambroise avait le soin. Ponticianus ne tarissait pas sur ces merveilles, et nous l'écoutions attentivement en silence. Il en vint à raconter comment, la cour étant à Trèves ², un après-midi que l'empereur ³ assistait aux jeux du cirque, lui et trois de ses compagnons allèrent se promener dans les jardins près des murs de la ville. Ils allaient deux par deux, lui et son compagnon d'un côté, les deux autres marchant dans une autre

1. Le patriarche des ascètes égyptiens. — 2. Depuis Dioclétien et pendant tout le IV^e siècle, Trèves fut la ville la plus importante de l'Occident au point de vue administratif. C'est à Trèves que s'était réfugié S. Athanase, lors de son premier exil. — 3. Probablement Gratien.

direction. Or, étant entrés par hasard dans une cabane, où vivaient plusieurs de vos serviteurs, pauvres en esprit, mais à qui appartient le royaume des cieux ¹, les deux promeneurs trouvèrent là un manuscrit de la vie d'Antoine, dont l'un d'eux commença la lecture.

Cette lecture le ravit, l'enflamma. En la poursuivant, il en vint à songer à embrasser une vie pareille et à quitter la milice du siècle pour s'enrôler dans la vôtre. Tous deux appartenaient à cette catégorie d'officiers qu'on nomme agents d'affaire de l'empereur ². Celui qui tenait le livre, saisi soudain de votre saint amour, rempli d'un sobre enthousiasme et du mécontentement de lui-même, jeta les yeux sur son ami et lui dit : « Parmi tous les soucis de ce monde, à quoi tend notre ambition ? Dis-le moi. Que cherchons-nous ? Pour quelle cause militons-nous ? Quel plus grand espoir, comme courtisans, pouvons-nous concevoir que de devenir amis de l'empereur ? Mais cet honneur, une fois atteint, qu'il est périlleux et qu'il est fragile ! Et par quels dangers ne faut-il pas passer pour arriver à ce suprême péril ! Cette faveur, combien de temps durera-t-elle ? Au contraire, si je veux être l'ami de Dieu, je puis le devenir sur l'heure. »

1. Mat. V, 3. — 2. Les *agentes in rebus* étaient notamment chargés du courrier impérial et de la police secrète. Cf. *Cod. Just.*, XII, 20-23.

Cela dit, bouleversé par l'enfantement d'une vie nouvelle, il reporta ses yeux sur les pages du livre et en continua la lecture. Vous, mon Dieu, vous observiez le changement qui s'opérait en lui, ce dépouillement qui allait bientôt être une chose accomplie. Il lut encore, et son cœur agité comme la mer poussa des gémissements. Il réfléchit, et enfin se décida pour le meilleur parti. Pleinement à vous, il déclara à son ami : « Je renonce à ces espérances que nous entretenions, je suis décidé à servir Dieu, sans retard, dès maintenant, en ce lieu même. Si tu hésites à me suivre, du moins n'essaie pas de me détourner de mon dessein. » L'autre répondit qu'il voulait l'imiter et s'enrôler comme lui sous cette illustre bannière pour gagner une grande récompense. Tous deux se mirent donc à édifier leur tour au moyen des ressources requises ¹, ayant tout abandonné pour vous suivre.

Ponticianus et son compagnon, au cours de leur promenade dans une autre partie du jardin, arrivèrent, en les cherchant, à ce même lieu où ils les trouvèrent. Comme le jour déclinait, ils les engagèrent à rentrer. Mais ceux-ci leur firent part de leur détermination et de leur résolution, ils dirent comment ils y avaient été conduits, et, inébranlables dans leur dessein, ils demandèrent aux deux autres,

1. Allusion à Luc, XIV, 28-30.

au cas où ceux-ci n'auraient pas l'intention de se joindre à eux, de ne pas du moins y mettre obstacle.

Ces derniers ne constatèrent point de changement en eux-mêmes. Néanmoins, dit Ponticianus, ils pleurèrent sur eux-mêmes et félicitèrent pieusement leurs amis en se recommandant à leurs prières. Ils rentrèrent au palais, en traînant leur cœur sur la terre, tandis que les deux autres, fixant le leur au ciel, demeurèrent dans cette cabane. Tous deux étaient fiancés; leurs fiancées, en apprenant la nouvelle, vous consacèrent leur virginité.

CHAPITRE VII

IMPRESSIONS PRODUITES SUR AUGUSTIN PAR LE RÉCIT DE PONTICIANUS

Voilà ce que raconta Ponticianus. Tandis qu'il parlait, Seigneur, vous me retourniez sur moi-même pour me forcer à me considérer en face. Je m'étais rejeté hors de moi, derrière moi, ne voulant plus me voir; mais vous me replaciez sous mes propres yeux, afin que je pusse considérer ma honte, mes difformités, mes souillures, mes taches et mes ulcères. Je me voyais et j'avais horreur de moi-même; toutefois, il m'était impossible de me fuir. Et, si je cherchais à détourner mes regards de mon moi, vous interveniez aussitôt, tandis que Ponticia-

nus poursuivait son récit, pour me replacer sous mes propres yeux, pour me faire reconnaître mon iniquité et m'amener à la détester ¹. Oh ! je la connaissais bien, mais je me la dissimulais, je me trompais moi-même pour l'oublier.

Ceux-là s'étaient entièrement livrés à vous pour trouver la guérison. En entendant le récit de leurs salutaires efforts, plus je me sentais porté à les aimer ardemment, et plus je me trouvais exécration en me comparant à eux. Que d'années s'étaient écoulées — douze, je crois — depuis que la lecture de l'*Hortensius* de Cicéron avait éveillé en moi, à l'âge de dix-neuf ans, le goût de la sagesse ² ! Et je différais encore de renoncer aux joies terrestres pour poursuivre cette félicité dont la seule recherche sans la possession, serait encore préférable à tous les trésors, aux royaumes de la terre et aux plus enivrantes voluptés.

O ma misérable adolescence ! Misérable que j'étais, depuis les premières années de cet âge. Je vous demandais alors la chasteté, mais en disant : « Donnez-moi la chasteté et la continence, mais pas encore maintenant ! » Je craignais de voir trop tôt ma prière exaucée et d'être guéri de ce mal de la concupiscence, que j'aimais mieux satisfaire que déraciner. Alors je m'étais engagé dans les voies

1. Ps. XXXV, 3. — 2. Voir l. III, ch. 4.

mauvaises ¹ d'une superstition sacrilège ², non que j'y trouvasse la certitude, mais parce que je la préférais aux autres doctrines que je ne cherchais pas avec piété, mais qu'au contraire je combattais résolument. Attendant que m'apparût avec certitude le but vers lequel je devais diriger mes pas, je différais donc, de jour en jour, de renoncer aux espérances du siècle pour ne suivre que vous seul. Mais voici que le jour était venu où je me voyais nu devant moi. Aussi ma conscience me reprochait-elle ma conduite ; elle disait : « Où es-tu, ma langue ? Tu disais que tu ne rejetterais pas le fardeau des vanités tant que la vérité ne t'apparaîtrait pas avec certitude. Or, la certitude, tu l'as désormais, et pourtant ce fardeau t'opprime encore, tandis que les autres, qui ont libéré leurs épaules de ce poids, reçoivent des ailes ³. Ceux-ci ne se sont pas usés, comme toi, à chercher et ils n'ont pas mis dix ans et plus à réfléchir. » C'est ainsi que je me rongerais intérieurement, en entendant Ponticianus, dont les récits me couvraient de confusion.

Ayant achevé de parler, et l'affaire qui l'avait amené étant réglée, il s'en alla, et je me retrouvai seul avec moi-même. Alors quels reproches ne me fis-je pas ? Je flagellai d'invectives mon âme, qui

1. Eccli. II, 16. — 2. Le manichéisme. — 3. Allusion au mythe du Phédon de Platon.

refusait de me suivre dans mon élan vers vous. Elle était rétive et regimbait sans trouver d'excuses. Toutes les objections étaient épuisées, tous les prétextes inutiles. Un tremblement muet s'était emparé de mon âme. Elle redoutait comme la mort d'être obligée de renoncer à cette habitude du péché, qui la desséchait mortellement.

CHAPITRE VIII

AUGUSTIN DANS LE JARDIN

Une lutte si violente s'était déchaînée dans ma demeure intérieure, dans la chambre intime de mon cœur, entre moi et mon âme, que, le visage défait comme l'esprit, je me précipitai vers Alypius en m'écriant : « Comment demeurons-nous ainsi inertes ? Quoi ! N'as-tu pas entendu ? Les simples se lèvent pour emporter d'assaut le ciel ¹, et nous, avec toute notre science, nous continuons de nous rouler dans la chair et le sang ! Est-ce donc que nous avons honte de les suivre, ceux-là qui nous ont frayé la voie ? Nous devrions plutôt rougir de ne pas les suivre ! » Je ne sais quelles paroles sortirent encore de ma bouche. Ce que je venais de dire différait tellement de nos propos ordinaires qu'il

1. Mat. XI, 12.

me regarda saisi d'étonnement. Mon émotion était trop forte, je sortis. D'ailleurs, mon front, mes joues, mon regard, l'animation de mon visage et l'accent de ma voix en disaient plus long que mes paroles.

Il y avait derrière notre demeure un petit jardin dont nous avons l'usage ainsi que de la maison tout entière, car le propriétaire, notre hôte, n'y habitait pas. J'y allai cacher l'agitation de mon cœur. Là, personne ne viendrait interrompre l'ardent conflit dont mon âme était le théâtre et dont l'issue vous était déjà connue, tandis qu'elle m'était cachée. Là, pour mon bien, je donnai cours à ma folie ; là je mourus pour acquérir la vie, connaissant le mal que je portais en moi, mais ne prévoyant pas le bien qui allait s'y produire bientôt. Je me retirai donc dans ce jardin, où me suivit Alypius. Sa présence n'empêchait pas la solitude. Voyant mon agitation, pouvait-il me quitter ? Nous nous assîmes le plus loin possible de la maison. Mon esprit frémissait et je m'indignais contre moi-même avec une violence extrême de ne m'être pas rendu à votre bon plaisir et de n'avoir pas conclu alliance avec vous, ô mon Dieu, vous que réclamaient tous mes os ¹. Ils me poussaient jusqu'au ciel, en vous bénissant, et, pour m'y rendre, je n'avais besoin ni d'un vaisseau, ni d'un attelage, ni même de marcher aussi

1. Ezéch. XVI, 8.

loin que du lieu où nous étions assis jusqu'à la maison. Pour entreprendre cette course, et même pour franchir cette distance, il n'y avait qu'à vouloir la franchir, mais d'une volonté forte et absolue, et non d'une volonté languissante, indécise, qui se tourne, se retourne d'un côté, fait des efforts pour se soulever, et de l'autre, lutte contre une partie d'elle-même qui défaut.

Et, dans ces luttes dilatoires, combien de mouvements du corps ne faisais-je pas que les hommes ne sont pas toujours capables d'exécuter quand ils le veulent, soit qu'il leur manque des membres, ou bien parce qu'ils sont enchaînés ou réduits à l'inaction par la maladie ou par quelque autre entrave ? Si je m'arrachais les cheveux, si je me frappais le front, si je me prenais le genou entre les mains jointes, je le faisais parce que je le voulais. Mais j'aurais pu le vouloir sans être capable de le faire si, faute de mobilité, mes membres n'avaient pas pu m'obéir. Que d'actions j'ai faites où le vouloir et le pouvoir étaient deux choses entièrement différentes ; et cependant je ne faisais pas ce qui me plaisait infiniment mieux et ce que j'étais capable d'exécuter immédiatement, dès que j'avais la volonté d'agir, car il m'était impossible de vouloir sans vouloir. Ici la puissance n'était autre que la volonté : vouloir, c'était agir. Et pourtant rien ne se faisait. Mon corps obéissait plus facilement à la

moindre volonté de mon âme qui d'un signe lui commandait de se mouvoir que mon âme ne s'obéissait à elle-même pour produire de son propre mouvement la forte volition qui pouvait s'exécuter dans la seule volonté.

CHAPITRE IX

DIFFICULTÉS QU'ÉPROUVE LA VOLONTÉ
A SE COMMANDER A ELLE-MÊME

D'où vient ce mystère ? Pourquoi cela ? Que votre miséricorde daigne m'éclairer afin que je puisse interroger ces abîmes du châtiment humain et que de ces ténébreuses souffrances des fils d'Adam sorte une réponse. D'où vient ce prodige, et quelle en est la cause ?

L'âme commande au corps ; elle est obéie sur-le-champ. L'âme se commande à elle-même, et elle se heurte à une résistance. L'âme commande à la main de se mouvoir, et son ordre est si vite exécuté que l'exécution se confond avec lui, et cependant l'âme est esprit et la main est corporelle. L'âme commande à l'âme de vouloir une chose, et, bien qu'il n'y ait qu'une seule et même âme, l'exécution ne suit pas le commandement. D'où vient ce prodige et quelle en est la cause ? L'âme se commande à elle-même de vouloir. Elle ne se donnerait pas

l'ordre si déjà elle n'avait la volonté; et ce qu'elle a commandé ne se fait point.

C'est qu'elle ne veut qu'à demi et que conséquemment elle ne commande qu'à demi. Le commandement se proportionne au vouloir et son inexécution vient du non-vouloir. C'est la volonté qui appelle la volonté à l'existence, et non pas une autre puissance. Ce n'est pas une volonté entière qui commande, donc ce qu'elle commande n'est pas suivi d'exécution, car, si elle était entière, elle ne commanderait pas d'exister, elle serait déjà. Il n'est donc pas surprenant que l'on veuille à demi et que l'on ne veuille pas à demi, mais c'est la maladie de l'âme qui veut que les choses soient ainsi. Soulevée par la vérité, accablée par l'habitude, elle ne se relève qu'incomplètement. De là deux volontés, toutes deux incomplètes, l'une possédant ce qui manque à l'autre.

CHAPITRE X

IL N'Y A PAS DEUX VOLONTÉS DANS L'ÂME,
COMME L'AFFIRMENT LES MANICHÉENS

[...] Quand je délibérais pour servir le Seigneur mon Dieu — ce que j'avais résolu de faire depuis longtemps —, c'était bien moi qui voulais, et c'était bien moi qui ne voulais pas. C'était moi dans les deux cas, mais mon vouloir comme mon non-

vouloir étaient imparfaits. C'est pourquoi je disputais avec moi-même et me divisais contre moi-même. Cette division qui se produisait malgré moi n'indiquait pas l'intervention d'un esprit étranger, mais le châtement du mien. De cette division je n'étais pas la cause actuelle. Sa cause, c'était le péché qui habite en moi, pénalité d'un péché commis avec plus de liberté par Adam, mon père...

Ainsi l'éternité nous attire en haut, mais la délectation d'un bien temporel nous retient en bas. C'est la même volonté qui veut ceci ou cela, mais d'une demi-volonté. De là ces cruels déchirements. D'un côté, la vérité a ses préférences, de l'autre, elle cède à la tyrannie de l'habitude.

CHAPITRE XI

LES DERNIÈRES LUTTES

Telle était la maladie, tels étaient les tourments de mon âme. Je m'accusais moi-même avec plus d'amertume que jamais, je me roulais et je me retournais sur ma chaîne pour achever de la briser. Certes elle n'était plus très solide, mais elle tenait encore. Et vous, Seigneur, vous me pressiez au plus secret de mon âme. A coups redoublés votre sévère miséricorde me fustigeait du fouet de la crainte et de la honte, m'interdisant tout repos jusqu'à ce que

fût rompu ce faible et dernier anneau qui, si j'avais cédé, aurait étreint mes membres plus durement que jamais.

Je me disais au fond de moi-même : « A l'œuvre, à l'œuvre ! » Et le désir prenait consistance avec la parole. J'allais agir, et je n'agissais pas. Je ne retombais pas pourtant dans les misères du passé, mais je restais sur place pour reprendre haleine. Puis je recommençais, j'approchais du but, je le touchais presque, j'allais le tenir, l'atteindre. Hélas ! Je n'y étais pas encore ; je ne tenais, je ne saisisais rien, hésitant à mourir à la mort et à vivre à la vie. Le mal auquel j'étais accoutumé avait plus d'empire sur moi que le mieux dont je n'avais pas fait l'expérience. Plus l'heure du changement approchait, et plus j'étais saisi d'appréhensions. Je ne retournais pas au passé, mais je restais en suspens.

Des sottises de sottises, des vanités de vanités, mes vieilles amies, me retenaient encore. Elles me tiraient par mon manteau de chair, me disant tout bas : « Tu veux donc nous quitter ? Encore un moment, et nous ne serons plus à toi ! Encore un moment et ceci et cela te seront à jamais interdits. Et par ces mots *ceci, cela*, qu'entendaient-elles, ô mon Dieu ? Puisse votre miséricorde en effacer pour toujours le souvenir de l'âme de votre serviteur ! Quelles misères, quelles hontes elles me mettaient devant les yeux ! Je ne les écoutais plus qu'à demi,

et elles n'osaient pas me parler en face. Seulement, pendant que je m'éloignais, elles venaient murmurer à mon oreille et me tirer par derrière. C'en était assez pour me retenir ; je ne me sentais plus capable de faire un pas, j'hésitais à me débarrasser de mes tyranniques habitudes pour courir où j'étais appelé, quand je les entendais me dire : « Pourras-tu vivre sans nous ? »

Mais ces voix ne m'impressionnaient plus que faiblement. Du côté où je tournais mes regards et où se dirigeaient mes pas tremblants, la chaste dignité de la continence m'était apparue, sereine, pleine d'une modeste aménité, m'attirant et me réconfortant avec des gestes caressants, tendant ses mains amies pleines de bons exemples pour me prendre et m'embrasser. Je voyais des enfants et des jeunes filles, une jeunesse nombreuse, tous les âges de la vie, des veuves graves, des vierges ayant atteint la vieillesse, et parmi tous ces êtres régnait la continence, non pas stérile, mais pareille à une mère féconde, qui vous doit ses joies, Seigneur, vous, son Époux. Avec une ironie engageante et souriante elle me disait : « Ce que font ceux-ci et ceux-là, pourquoi ne pourrais-tu pas le faire ? Ce n'est pas en elles-mêmes que ces personnes trouvent le pouvoir de faire cela, c'est le Seigneur, leur Dieu, qui le leur donne. C'est le Seigneur, leur Dieu, qui m'a donnée à elles. T'appuyer sur toi-même, c'est

être sans appui. Jette-toi en lui sans crainte. Il ne se retirera pas pour te laisser tomber. Jette-toi en lui avec confiance, il te recevra dans ses bras pour te guérir. »

Moi, j'étais rempli de confusion, car j'entendais encore les murmures de mes vanités qui me paralysaient. Elle me dit alors : « Sois sourd à l'appel impur de la chair. Mortifie-la ¹. Ces voix te parlent de délices, mais non pas selon la loi de ton Dieu ². »

Cette lutte avait mon cœur pour théâtre, et c'est contre moi-même que je luttais ainsi. Alypius, qui se tenait à mon côté, attendait en silence l'issue de cet étrange conflit.

CHAPITRE XII

PRENDS ET LIS

Une méditation profonde ayant tiré du fond le plus secret de mon être toute ma misère et l'ayant projetée sous le regard de mon cœur, une tempête violente s'éleva en moi, accompagnée d'une abondante pluie de larmes. Pour les répandre, pour sangloter plus librement, je quittai Alypius, car j'éprouvais le besoin d'être seul pour pleurer ; je m'écartai. La présence de cet ami lui-même m'eût été

1. Col. III, 5. — 2. Ps. CXVIII, 85.

à charge en la circonstance. Il le sentit. Je ne sais quelles paroles je prononçai, mais il remarqua le son de ma voix déjà toute chargée de larmes. Je me levai. Il demeura seul à l'endroit où nous étions assis, stupéfait à l'extrême. Moi, je ne sais comment, je me laissai choir sous un figuier, et là je ne contins plus mes larmes. Mes yeux en répandirent des torrents, et ce sacrifice vous fut agréable, Seigneur ¹.

Je proférai beaucoup de paroles, non pas celles-ci textuellement, mais d'autres ayant le sens de ces mots : « Et vous, Seigneur, jusques à quand ²? Jusques à quand, Seigneur, durera votre colère? De nos anciennes iniquités ne gardez pas le souvenir ³ ». Des miennes je ne me sentais pas encore libéré, et je poussais des cris lamentables : « Jusques à quand, jusques à quand? répétais-je. Demain? Demain? Pourquoi pas sur-le-champ? Pourquoi pas en finir sur l'heure avec ma vie de turpitudes? »

Ainsi parlai-je. Et je pleurais amèrement, le cœur brisé. Or voici que j'entendis une voix venant d'une maison voisine. C'était comme la voix d'un enfant ou celle d'une jeune fille, je ne sais, qui chantait et répétait : « Prends et lis, prends et lis. » Aussitôt, changeant de visage, je me mis à réfléchir avec la plus grande attention. N'était-ce point un refrain que les enfants ont coutume de chanter en

1. Ps. L, 19. — 2. Ps. VI, 4. — 3. Ps. LXXVIII, 5, 8.

se livrant à certain jeu? Non, je n'avais aucune souvenance d'avoir jamais rien entendu de pareil. Ayant donc comprimé la violence de mes larmes, je me levai, ne pouvant interpréter cela que comme un ordre divin à moi adressé d'ouvrir le manuscrit que j'avais là, sous la main, et de lire le premier chapitre sur lequel je tomberais. N'avais-je pas entendu raconter qu'Antoine, survenant par hasard au moment où se faisait la lecture de l'Évangile, avait considéré comme à lui adressé le texte suivant : « Va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres : tu auras un trésor dans les cieux ; viens, suis-moi ¹ », et que, en entendant cet oracle, il s'était immédiatement converti?

Très ému, je retournai vers l'endroit où Alypius était assis. C'est là que j'avais laissé, en me levant, le livre de l'Apôtre. Je le saisis, l'ouvris, et je lus en silence le chapitre qui s'offrit tout d'abord à mes yeux : « Ne vivez ni dans la bonne chère, ni dans l'ébriété, ni dans les impuretés du lit et la débauche, ni dans les disputes et les jalousies, mais revêtez-vous de Jésus-Christ, et ne suivez pas la pente de la chair, entraînés par la concupiscence ². »

Je n'en voulus pas lire davantage, et cela n'était pas nécessaire, car, dès la fin de cette phrase, mon cœur fut envahi soudain par une lumière tranquille

1. Mat. XIX, 21. — 2. Rom. XIII, 13-14.

qui dissipa toutes les ténèbres de mes doutes. Alors, ayant marqué le passage en insérant le doigt, ou je ne sais quel autre signe, dans le manuscrit, je le fermai, et, d'un visage calme, j'appris à Alypius ce qui s'était passé. Que lui arrivait-il ? Je ne savais, mais la suite me le montra. Il me demanda à voir ce que je lisais, je lui présentai le passage, il y fixa son attention et lut même plus avant que je n'avais fait. J'ignorais ce qui venait ensuite. Il poursuivit jusqu'à ces mots : « Soutenez celui qui est encore faible dans la foi ¹ », paroles qu'il s'appliqua à lui-même et dont il m'ouvrit le sens.

Fortifié par cet avertissement, sans trouble et sans précipitation, il embrassa allègrement la bonne résolution que j'avais prise, laquelle s'accordait d'ailleurs avec ses mœurs, qui étaient depuis longtemps de beaucoup supérieures aux miennes.

Alors nous entrons chez ma mère pour la mettre au courant de ce qui vient de se passer. Elle s'en réjouit. Nous lui racontons comment cela est arrivé : elle exulte et triomphe et elle vous bénit, Seigneur, vous dont la puissance va bien au-delà de nos demandes et de notre intelligence ², car elle jugeait que ce que vous lui accordiez à mon sujet dépassait de beaucoup tout ce qu'elle avait coutume de vous demander par ses pauvres gémissements et ses larmes.

1. Rom. XIV, 1. — 2. Ephés. III, 20.

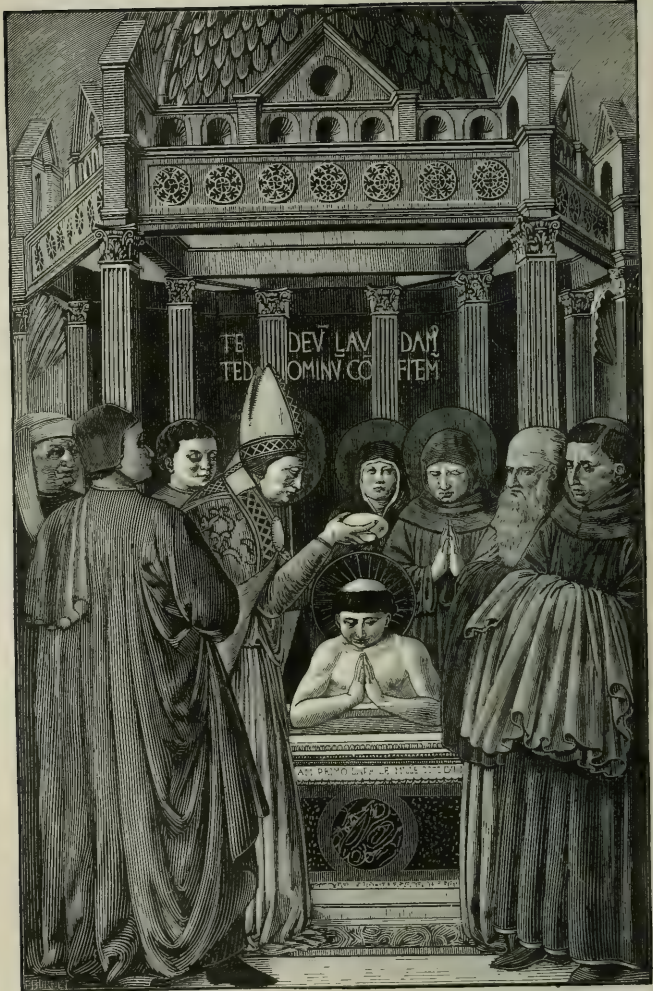
Vous m'aviez, en effet, ramené à vous si complètement que j'avais même abandonné l'idée du mariage et toutes les espérances du siècle, fermement fixé sur cette règle de foi, où depuis tant d'années, vous lui aviez révélé que je serais établi un jour ¹. Vous avez ainsi changé son deuil en joie ², en une joie plus parfaite que tout ce qu'elle osait espérer, joie beaucoup plus douce et plus chaste que celle que lui auraient donnée des enfants de ma chair.

1. Voir l. III, ch. II et la note relative à cette « règle ».
— 2. Ps. XXIX, 12.



LIVRE IX







LIVRE IX

CHAPITRE PREMIER

LA DÉLIVRANCE DU PÉCHÉ

Seigneur, je suis votre serviteur, votre serviteur et le fils de votre servante. Vous avez brisé mes chaînes, je vous sacrifierai une hostie de louanges ¹. Que mon cœur et que ma langue vous louent, et que tous mes os s'écrient : Seigneur, qui est semblable à vous ²? Qu'ils parlent ainsi, et vous, répondez-moi, dites à mon âme : « C'est moi qui suis ton salut ³. »

Quelle sorte d'homme ai-je été? Quel mal ne se rencontrait pas en moi, dans mes actions,

1. Ps. CXV, 16-17. — 2. Ps. XXXIV, 10. — 3. Ps. XXXIV, 3.

ou, sinon dans mes actions, dans mes paroles, ou, sinon dans mes paroles, dans ma volonté? Mais vous, Seigneur, vous êtes bon et miséricordieux, et votre droite a plongé dans les profondeurs de ma mort pour délivrer mon cœur de sa corruption foncière, laquelle m'empêchait de vouloir ce que vous vouliez et me faisait vouloir ce que vous ne vouliez pas.

Où donc était mon libre arbitre, durant ces longues années, et de quelles secrètes profondeurs l'avez-vous rappelé tout à coup pour que je présentasse ainsi mon cœur à votre joug aimable et mes épaules à votre fardeau léger, Christ Jésus, mon aide et mon rédempteur? Qu'il me fut doux d'être soudainement privé des vaines douceurs d'autrefois! Ce que j'appréhendais tant de perdre, je fus le premier à m'en défaire avec joie. Ces douceurs, vous les éloigniez de moi, vous, vraie et suprême suavité, vous les chassiez pour vous introduire à leur place, vous plus suave que toute volupté pour l'âme affranchie de la chair et du sang, plus brillant que la lumière, plus intime que les choses les plus secrètes, élevé au-dessus de toute dignité, mais non pas aux yeux de ceux qui s'exaltent en eux-mêmes. Mon âme était désormais libérée de la passion dévorante de l'ambition, du désir d'acquérir, de se rouler dans la luxure, d'en calmer les irritations, et je commençais à bégayer vos louanges, ô ma lumière, mon salut, Seigneur mon Dieu.

CHAPITRE II

AUGUSTIN DÉCIDE D'ABANDONNER SANS
OSTENTATION SA CHAIRE DE RHÉTEUR

Il me parut bon en votre présence de ne pas réduire ma langue au silence avec ostentation, mais de la soustraire doucement au trafic de la rhétorique, de manière que les enfants qui ne se souciaient ni de votre loi ni de votre paix, mais uniquement de mensonges insensés et de disputes publiques, ne vinssent plus acheter des armes que ma bouche vendait à leur fureur combative. Il se trouvait justement que quelques jours seulement nous séparaient des vacances du temps des vendanges¹. Je résolus de patienter jusqu'au jour fixé par l'usage pour le début de ces vacances. Après cette date, je ne

1. Vers cette époque, un édit de Théodose et de Valentinien II régla définitivement les vacances pour les tribunaux de l'empire et vraisemblablement aussi pour les écoles. C'étaient deux mois à la fin de l'été, du 22 août au 15 octobre « pour éviter les chaleurs de la saison et cueillir les fruits de l'automne (*aestivis fervoribus mitigandis et autumnis fructibus discerpendis*), puis une quinzaine à Pâques et trois jours au premier de l'an (*Cod. Theod.*, II, 8, 19 ; *Cod. Iust.*, III, 12). Dans l'année, on avait congé tous les dimanches, à l'anniversaire de la naissance de l'empereur et de son avènement et pour la fête de Rome.

serais plus à vendre, puisque vous aviez payé ma rançon. Ce dessein était connu de vous, mais il resta caché aux hommes. Mes seuls familiers en furent instruits, et nous décidâmes de n'en rien divulguer au dehors. D'ailleurs, au sortir de la vallée de larmes ¹, chantant le cantique des degrés ², armés par vous de flèches perçantes et de charbons ardents ³, nous étions forts contre les langues perfides, qui contredisent en semblant conseiller. Il en va ainsi des aliments qui plaisent à l'homme, il les détruit en déclarant qu'il les aime.

Vous aviez transpercé nos cœurs de la flèche de la charité ⁴ ; nous portions vos paroles fixées en nous comme autant de traits, et les exemples de vos serviteurs, amenés par vous des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie, recueillis au fond de notre pensée, nous enflammaient et secouaient la torpeur qui nous eût fait fléchir vers les choses inférieures. Ils augmentaient l'ardeur de notre flamme, de sorte que le vent d'opposition qu'aurait pu souffler une langue perfide l'aurait excitée plutôt qu'éteinte.

Certes, notre pieux projet, une fois divulgué, aurait trouvé des approbateurs parmi ceux qui

1. Ps. LXXXIII, 7. — 2. Les quinze psaumes (du 119^e au 138^e) sont appelés cantiques des degrés ou de la montée, parce que les anciens Israélites avaient coutume de les chanter en montant au Temple. — 3. Ps. CXIX, 4. — 4. C'est ce qui a fait donner à S. Augustin comme emblème iconographique un cœur enflammé transpercé d'une flèche.

louent votre nom, glorifié par toute la terre ; mais n'y aurait-il pas eu de notre part quelque apparence d'ostentation à ne pas attendre les vacances prochaines et à abandonner brusquement une charge publique exposée à tous les regards ? N'aurait-on pas dit que, devant de quelques jours la fin de l'année scolaire, nous cherchions à nous faire remarquer ? A quoi bon livrer nos intentions aux commentaires du public et nos actes aux réflexions des blasphémateurs ?

Au reste, cet été-là, le surmenage de l'enseignement avait affaibli ma poitrine. La respiration devenait plus pénible, des douleurs internes annonçaient la lésion du poumon, et ma voix avait perdu de sa limpidité et de son étendue, ce qui m'avait rendu inquiet tout d'abord, car je me voyais forcé de renoncer aux obligations de ma profession ou du moins d'en interrompre quelque temps l'exercice pour essayer de me rétablir. Mais, dès que j'eus pris la ferme résolution de tout abandonner pour m'occuper uniquement de vous, Seigneur, vous le savez, ô mon Dieu, je fus heureux d'avoir cette sincère excuse pour atténuer le mécontentement des parents qui, ne songeant qu'à leurs fils, ne m'auraient jamais permis de reprendre ma liberté.

Ainsi, rempli de joie, je patientai durant un délai d'une vingtaine de jours, je crois ; mais j'eus besoin de courage pour le supporter, parce que l'appât du

gain, qui autrefois m'aidait à accepter le fardeau du travail, n'existait plus, et j'aurais été écrasé sous le poids de l'attente, si la patience m'avait fait défaut.

Quelques-uns de vos serviteurs, mes frères, pourront prétendre, peut-être, que, sentant ainsi mon âme remplie du désir de me consacrer à votre service, ce fut un péché de différer, même d'une heure, d'abandonner une chaire de mensonge. A cela je ne contredis pas ; mais vous, Seigneur très miséricordieux, ne l'avez-vous pas pardonné et remis ce péché dans l'eau sainte avec beaucoup d'autres fautes exécrables et mortelles ?

CHAPITRE III

CE QU'IL ADVINT DE VERECUNDUS ET DE NEBRIDIUS

Notre bonheur causait de cruelles inquiétudes à Verecundus ¹, car les liens qui le retenaient dans le monde allaient l'obliger à renoncer à notre société. Il n'était pas encore chrétien, quoique sa femme appartînt à la foi chrétienne ; mais son mariage était une entrave qui l'empêchait d'entrer dans la voie que nous nous apprêtions à suivre, car il disait qu'il ne voulait embrasser le christianisme

1. Voir III, 6.

que d'une manière qui lui demeurait interdite. Mais avec quelle bienveillance il mit sa villa à notre disposition pour le temps que nous voudrions demeurer dans la région ! Vous l'en récompenserez, Seigneur, au jour de la résurrection des justes. Déjà vous l'en avez récompensé en lui accordant de partager leur sort. En effet, après que nous eûmes quitté le pays, étant à Rome, il tomba malade et, au cours de cette maladie, avant de quitter ce monde, il embrassa la foi chrétienne. Par là vous avez manifesté votre miséricorde, non seulement à son égard, mais aussi envers nous, car si cet ami si bienveillant n'avait pas trouvé place dans votre troupeau, c'eût été pour nous un intolérable chagrin.

Grâce à vous, notre Dieu, nous sommes à vous ! Vos exhortations et vos consolations le prouvent suffisamment. Vous qui tenez vos promesses, récompensez donc Verecundus d'avoir mis à notre disposition sa villa de Cassiciacum ¹, où nous trouvâmes le repos en vous après les agitations du siècle et le charme de l'éternelle vertu de votre paradis. Vous avez remis ses péchés ici-bas sur cette montagne qui est la vôtre ², riche et fertile ³.

1. On n'est pas encore parvenu à déterminer avec certitude la situation géographique de Cassiciacum. L'emplacement de cette villa serait à chercher au village de Casciaog près de Varèse, en Lombardie, ou à Cassago de Brianza, à 35 kil. de Milan. — 2. L'Église. — 3. Ps. LXVII 16.

En ce temps-là, Verecundus était donc en proie à une grande inquiétude. Quant à Nebridius, il se réjouissait avec nous. Bien qu'il ne fût pas encore chrétien et qu'il eût glissé dans le gouffre de cette très pernicieuse erreur qui lui faisait envisager comme un fantôme la chair de votre Fils, qui est vérité, il s'en retirait néanmoins, et, encore étranger aux sacrements de votre Église, il cherchait la vérité avec la plus grande ardeur. Peu après notre conversion et notre régénération par le baptême, vous avez fait de lui un fidèle chrétien. Il vous servit parmi les siens, en Afrique, dans la chasteté parfaite et la continence, et, après qu'il eut amené toute sa famille à la foi chrétienne, vous l'avez délivré des liens de la chair pour le transporter dans le sein d'Abraham ¹, où il vit maintenant.

Quoi qu'on entende par ce « sein », c'est là que vit mon Nebridius, ce cher ami, votre fils adoptif, qui reçut de vous la liberté. C'est là qu'il vit. Quel autre lieu aurait pu recevoir une telle âme ? Il vit dans ce lieu, au sujet duquel il me posa tant de questions, à moi pauvre homme ignorant. Maintenant son oreille n'a que faire des paroles de ma bouche ; maintenant il approche ses lèvres spirituelles de votre fontaine, pour y boire à satiété la sagesse, heureux sans fin. Cependant je ne suppose pas que l'ivresse qu'il y

1. Luc, XVI, 22.

puise fasse qu'il m'oublie, puisque vous-même, la source où il étanche sa soif, vous daignez vous souvenir de nous.

Voilà où nous en étions. Nous nous appliquions à consoler Verecundus, que notre conversion attristait, sans que notre amitié cependant en fût affectée, et nous l'exhortions à embrasser la foi, qui est compatible avec la vie conjugale. Nous attendions que Nebridius nous suivît, ce qu'il devait faire, ce qu'il allait faire tout prochainement, ce qu'il fit enfin, quand fut accompli le délai de l'attente. Ces jours me semblèrent bien nombreux, bien longs, impatient que j'étais de chanter de toutes mes fibres, dans la liberté et le loisir tant désirés : Mon cœur vous a dit : « J'ai cherché votre visage. Votre visage, Seigneur, je veux le chercher ¹. »

CHAPITRE IV

ENTHOUSIASME D'AUGUSTIN POUR LES PSAUMES ET SPÉCIALEMENT POUR LE PSAUME QUATRIÈME

Enfin le jour vint où je quittai de fait la profession de rhéteur que j'avais déjà depuis longtemps abandonnée en esprit. C'était fini. Vous affranchissiez ma langue après avoir affranchi mon cœur. Je vous

1. Ps. XXVI, 8.

bénis et partis joyeux avec tous mes amis pour la villa.

Que furent les écrits que j'y composai, écrits certes consacrés à votre service, mais respirant encore l'orgueil de l'école ? (Ainsi le coureur demeure essoufflé même après avoir atteint le terme de la course). On le saura si l'on consulte les livres où sont consignées mes discussions avec mes compagnons de solitude et avec moi-même en votre présence ¹. Quant à mes débats avec Nebridius absent, les lettres que je lui écrivis en ont conservé la trace.

Que n'ai-je le loisir de rappeler les bienfaits dont vous nous comblâtes alors ! A présent il me faut me hâter de raconter des choses plus importantes encore, car ma mémoire me ramène à ce temps-là, et il m'est doux de dire devant vous, Seigneur, comment vous m'avez dompté en m'aiguillonnant secrètement, comment vous avez aplani les montagnes et les collines de ma pensée, comment vous avez redressé mes voies tortueuses et adouci mes aspérités, comment enfin vous avez conquis Alypius, le frère de mon cœur, au nom de votre Fils unique, Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, nom qu'il lui répugnait dans le principe de voir inséré dans nos écrits. Il préférerait qu'ils exhalassent l'odeur des cèdres des gymnases, que le Seigneur a maintenant

1. Ces ouvrages sont les traités *Contre les Académiciens*, *De la vie heureuse*, *De l'Ordre* et *les Soliloques*.

brisés ¹, plutôt que le salubre parfum des simples que l'Église emploie contre la morsure des serpents ².

Quels cris n'ai-je pas poussés vers vous, ô mon Dieu, en lisant les psaumes de David, ces cantiques fidèles, dont les pieux accents bannissent l'orgueil de l'esprit. J'étais un débutant dans la science sincère de votre amour, un catéchumène menant une vie de loisirs dans cette solitude avec Alypius, catéchumène comme moi. Ma mère, femme à la foi virile, s'était jointe à nous. Elle avait la sérénité du vieil âge, une charité toute maternelle et une piété toute chrétienne.

Quels cris je pouvais vers vous en redisant ces psaumes ! Comme ils m'enflammaient d'amour pour vous, et comme je brûlais du désir de les réciter par toute la terre pour abattre l'orgueil de l'humanité ! Et ne sont-ils pas, en effet, chantés par toute la terre ? Existe-t-il quelqu'un qui puisse se sous-

1. Ps. XXVIII, 5. — 2. Le contraste qui règne entre les dialogues philosophiques composés à Cassiciacum mentionnés plus haut et les pages des *Confessions* où A. décrit son état d'âme dans cette retraite ont amené plusieurs auteurs à croire qu'Augustin n'était pas alors réellement converti au catholicisme mais au néoplatonisme. Mais on a montré récemment comment l'apparente antinomie peut être résolue. Voir Ch. Boyer, *Christianisme et Platonisme dans la formation de saint Augustin*, Paris 1920, et Mgr Battifol, *La sincérité des Confessions dans Rev. des Jeunes* du 25 juillet 1921, p. 136. s

traire à votre chaleur ¹? Vive, véhémence était mon indignation contre les Manichéens, et cependant je ne laissais pas de les prendre en pitié quand je pensais que ces hymnes mystérieux, que ces remèdes souverains leur étaient inconnus. Leur folie les faisait s'élever contre ces antidotes qui eussent pu guérir cette même folie. J'aurais voulu qu'ils fussent auprès de moi, à mon insu. Ils auraient vu l'expression de ma physionomie, ils auraient entendu mes accents, lorsque, dans cette retraite, je lisais le psaume quatrième, et ils auraient observé les effets qu'il produisait en moi. « Quand je vous ai appelé, vous m'avez entendu, ô Dieu, de ma justice. Dans la tribulation vous avez dilaté mon cœur. Ayez pitié de moi, Seigneur, et exaucez ma prière ². » J'aurais donc voulu qu'ils entendissent ce que je disais, sans que pourtant je susse qu'ils m'entendaient. Ainsi ils n'auraient pas soupçonné que je parlasse pour eux, car il est certain que je n'eusse pas dit les mêmes paroles ni parlé de la même manière, si j'avais eu conscience d'être entendu et épié par eux ; et si même j'avais dit des choses identiques, elles n'auraient pas produit sur eux la même impression que les choses que je me serais dites à moi-même et pour moi seul dans les intimes transports de mon âme.

1. Ps. XVIII, 7. — 2. Ps. IV, 1-2.

La crainte me remplissait d'épouvante, l'espérance m'exaltait et j'exultais à la pensée de votre miséricorde, ô Père. Tous ces sentiments étaient dans mon regard et dans ma voix lorsque votre esprit de bonté tourné vers nous s'écriait : « Fils des hommes, jusques à quand conserverez-vous cette lourdeur de cœur? Pourquoi chérir la vanité, pourquoi rechercher le mensonge ¹? » Car j'avais moi aussi chéri la vanité et recherché le mensonge, tandis que vous, Seigneur, vous aviez magnifié votre saint ², en le ressuscitant d'entre les morts et en le plaçant à votre droite ³, d'où il devait envoyer d'en-haut l'objet de sa promesse, le Paraclet, Esprit de vérité. Et il l'avait déjà envoyé, mais je l'ignorais. Il l'avait envoyé, car il était maintenant magnifié, ressuscité d'entre les morts et monté au ciel, tandis qu'auparavant l'esprit n'avait pas été donné, puisque Jésus n'était pas encore glorifié ⁴. Et le prophète s'écrie : « Jusques à quand cette lourdeur de cœur? Jusques à quand chérirez-vous la vanité et rechercherez-vous le mensonge? Sachez donc que le Seigneur a magnifié son saint. » « Jusques à quand? » demande-t-il. « Sachez », déclare-t-il, et moi, si longtemps ignorant, je chérissais la vanité et je recherchais le mensonge, mais j'entendis et je tremblai, car ceci a été dit pour ceux au nombre des-

1. Ps. IV, 3. — 2. Ps. IV, 4. La Vulgate a « mirificavit ». — 3. Eph. I, 20. — 4. Jean, VII, 39.

quels je me souvenais d'avoir été. La vanité et le mensonge ne se trouvaient-ils pas, en effet, dans ces fantômes que je prenais pour la vérité? Et j'éclatais en paroles véhémentes et violentes dans l'amertume de mon souvenir. Que n'ont-ils également entendu ces choses, ceux-là qui chérissent encore la vanité et recherchent toujours le mensonge ¹! Peut-être auraient-ils été troublés et auraient-ils renoncé à ces choses, et vous les auriez entendus quand ils auraient élevé leurs voix vers vous. Oui, il est vraiment mort de la mort de la chair pour nous, celui qui intercède auprès de vous pour nous.

Je lisais encore : « Mettez-vous en colère, mais ne péchez pas. » Comme ces paroles avaient le don de m'émouvoir, ô mon Dieu, moi qui avais déjà appris à me mettre en colère contre mon passé pour ne plus pécher désormais! Et cette colère était juste, car ce n'était pas une autre nature de la race des ténèbres qui péchait par nous, comme le disent ceux qui ne se mettent pas en colère contre eux-mêmes ² et qui amassent sur leur tête des trésors de vengeances pour le jour de colère où éclatera votre juste jugement ³. Maintenant mes biens n'étaient plus au dehors, et l'œil de chair ne les recherchait pas sous la lumière du soleil, car ceux

1. Ps. IV, 5. — 2. Les Manichéens. Cf. V, 10. — 3. Rom. II, 5.

qui cherchent leur joie dans les choses extérieures se perdent, ils se répandent sur ces choses visibles et temporelles et promènent leurs lèvres sur leurs images avec une avidité famélique. Oh ! si, fatigués de leur indigence, ils disaient : « Qui nous montrera les biens ¹ ? » Et s'ils entendaient la réponse : « La lumière de votre face, Seigneur, s'est imprimée en nous ². » Certes, nous ne sommes pas la lumière qui illumine tout homme, mais nous sommes illuminés par vous, de telle sorte qu'ayant été ténèbres nous sommes maintenant lumière en vous ³. Oh ! s'ils pouvaient voir cette lumière éternelle, intime, dont j'avais goûté ! Je gémissais de ne pouvoir la leur montrer, s'ils venaient à moi avec un cœur éloigné de vous et tout entier projeté dans leurs yeux, disant : Qui nous montrera les biens ? Car c'est là, au fond de mon âme, où je m'étais irrité contre vous, dans le réduit qui avait vu ma componction et le mortel sacrifice de ma vétusté et les débuts de ma rénovation, c'est là que, plein d'espoir en vous, j'avais commencé à savourer votre douceur et que vous aviez donné la joie à mon cœur ⁴.

Ainsi, je poussais des cris au dehors en lisant ces vérités que je sentais au-dedans de moi. Je ne voulais plus m'égarer dans la multiplicité des biens terrestres, consumant le temps, consumé moi-

1. Ps. IV, 6. — 2. Ps. IV, 7. — 3. Ephes. V, 8. — 4. Ps. IV, 8.

même par la multiplicité des choses temporelles, lorsque, dans votre éternelle vérité, je trouvais un froment, un vin, une huile d'une autre sorte ¹.

Le verset suivant arrachait aussi un cri violent à mon cœur : « Oh ! dans la paix, oh ! en lui-même ². » Et que dit-il ? « Je dormirai et me reposerai. » Qui, en effet, nous résistera lorsque se réalisera la parole de l'Écriture : « La mort est absorbée par la victoire ³. » Et vous êtes bien celui qui est en lui-même, vous qui ne changez pas ; et en vous on trouve le repos qui fait oublier tous les labeurs, parce qu'il n'y a personne avec vous et qu'il est vain de chercher autre chose que vous. Vous seul, Seigneur, vous m'avez singulièrement affermi dans mon espérance ⁴.

Je lisais. Cette lecture me rendait ardent, et je ne savais qu'entreprendre pour ces sourds, pour ces morts, dont j'avais fait partie, moi cette peste, cet aboyeur rempli d'amertume, cet aveugle adversaire des Écritures, douces comme le miel du ciel et que votre lumière rend lumineuses ; et je me desséchais en pensant aux ennemis de vos Écritures.

Mais quand raconterai-je tout ce qui se passa dans cette retraite ? Du moins n'ai-je pas oublié, et ne passerai-je pas sous silence, la rigueur de votre

1. Ps. IV, 8. — 2. Ps. IV, 9. — 3. I Cor. XV, 54. — 4. Ps. IV, 10.

châtiment et l'admirable célérité de votre miséricorde.

Vous me torturiez, un jour, par un mal de dents si violent que je ne pouvais parler. L'idée me vint de demander à tous mes amis présents de vous adresser une prière en ma faveur, ô Dieu, source de tout salut. J'inscrivis donc ma pensée sur une tablette de cire que je leur donnai à lire. Or, dès que nous eûmes fléchi le genou avec une pieuse simplicité, la douleur disparut. Et quelle douleur ! Et comme elle disparut ! J'en demeurai stupéfait, je l'avoue, mon Seigneur et mon Dieu. De ma vie, je n'avais jamais rien éprouvé de semblable. Dès lors, je ressentis profondément la puissance de vos moindres vœux, et, rempli de foi et d'allégresse, je bénis votre nom. Mais cette foi même ne me permettait pas d'être sans inquiétude au sujet de mes péchés passés, qui ne m'avaient pas encore été remis par le baptême.

CHAPITRE V

AUGUSTIN DEMANDE A AMBROISE DES CONSEILS POUR SES LECTURES

A la fin des vacances du temps des vendanges, j'avertis les Milanais qu'ils auraient à chercher un autre marchand d'éloquence pour leurs étudiants

puisque j'avais résolu de me consacrer à votre service. D'ailleurs mes difficultés respiratoires et ma douleur de poitrine ne me permettaient plus l'exercice de mon ancienne profession. D'autre part, j'écrivis à votre pontife, le saint homme Ambroise, pour lui parler de mes erreurs anciennes et de mes dispositions présentes et lui demander de m'indiquer ceux de vos livres que je devais lire de préférence pour me préparer à la si grande grâce que j'allais recevoir. Il m'indiqua le prophète Isaïe, sans doute parce qu'il annonce plus clairement que tout autre l'Évangile et la vocation des Gentils. Mais, ne l'ayant pas compris et pensant qu'il était partout aussi obscur, j'en remis la lecture au temps où je serais plus familiarisé avec la parole du Seigneur.

CHAPITRE VI

LE BAPTÊME

Le jour vint où je dus « donner mon nom ¹ ». Pour cela nous quittâmes la campagne et revînmes à Milan. Alypius voulut être régénéré en vous avec moi. Déjà il avait revêtu l'humilité qui convient à vos sacrements et, vaillant dompteur de son corps, il allait jusqu'à marcher nu-pieds sur le sol glacé d'Italie, chose audacieuse et insolite.

1. Comme candidat au baptême. Voir VIII, 2.

Nous primes avec nous le jeune Adéodat, le fils de ma chair, né de mon péché. Vous l'aviez si bien doué qu'à peine âgé de quinze ans il dépassait par l'intelligence beaucoup d'hommes graves et doctes. Je me plais à célébrer vos dons, Seigneur mon Dieu, créateur de toutes choses, vous qui êtes si habile à réformer nos difformités, car qu'avais-je donné, moi, à cet enfant en dehors du péché ? Et, si nous l'élevions conformément à votre discipline, c'est vous, et nul autre, qui nous aviez inspiré de le faire ; c'est pourquoi je veux célébrer vos dons.

Dans le livre que j'ai intitulé *Le Maître*, mon interlocuteur est cet enfant, et toutes les pensées que j'ai mises dans sa bouche sont, vous le savez, les propres réflexions de cet enfant de seize ans, et j'ai relevé chez lui des traits plus merveilleux encore. La précocité de son esprit m'effrayait. A quel autre qu'à vous attribuer de tels prodiges ?

Vous n'avez pas tardé à l'enlever à la terre ; mais son souvenir me laisse plein d'assurance ; je n'ai eu aucune inquiétude à son sujet, ni sur l'enfant, ni sur l'adolescent, ni sur ce qu'il serait devenu plus tard. Nous nous l'étions donc associé pour l'élever dans votre discipline, lui, notre contemporain dans la grâce ¹.

Le baptême dissipa toutes les inquiétudes du

1. C'est-à-dire baptisé le même jour.

passé. Je ne me rassasiais pas, en ces jours, de contempler, avec une douceur merveilleuse, la profondeur de vos desseins touchant le salut du genre humain. Oh ! que je pleurai en entendant vos hymnes et vos cantiques ! Une vive émotion m'étreignait quand j'entendais les voix dont résonnait votre église. En pénétrant dans mes oreilles, ces chants distillaient la vérité dans mon cœur. Ma piété s'exaltait, et des larmes délicieuses coulaient de mes yeux.

CHAPITRE VII

LE CHANT DES PSAUMES ET DES HYMNES A MILAN

Il n'y avait pas longtemps que l'Église de Milan avait adopté l'usage consolant et édifiant de chanter en commun, usage que les frères, unis de voix et de cœur, pratiquaient avec une grande dévotion. Il y avait une année, ou peut-être un peu plus, que, séduite par les Ariens, l'hérétique Justine, mère de l'empereur enfant Valentinien, s'acharnait à persécuter votre serviteur Ambroise. Des foules de chrétiens couchaient dans l'église, résolus à mourir avec votre fidèle Ambroise ¹. Ma mère, votre servante, était la première à prendre sa part des soucis et des

1. Justine réclamait une basilique pour les Ariens.

veilles. Elle vivait d'oraisons. Nous-mêmes, que ne réchauffait pas encore la chaleur de votre Esprit, nous étions pourtant bouleversés par la situation de cette cité remplie d'inquiétude et de trouble. C'est alors qu'on commença à chanter des hymnes et des psaumes à la manière des Orientaux, coutume qui s'est continuée jusqu'à ce jour dans presque toutes les réunions de fidèles et que d'autres églises ont imitée.

C'est aussi en ce temps que vous découvrites par une vision au même pontife l'endroit où reposaient les corps des martyrs Protas et Gervais. Vous les fîtes sortir, exempts de corruption, de votre secret trésor, juste à temps pour apaiser la rage de cette femme, de cette impératrice. En effet, quand on eût découvert et exhumé ces corps, on les transporta avec tous les honneurs dont ils étaient dignes à la basilique ambrosienne. Alors, il n'y eut pas que ceux qui étaient l'objet des vexations des esprits impurs qui furent délivrés, les démons étant obligés de confesser leur vraie nature. Un homme, aveugle depuis de nombreuses années et bien connu dans la ville, ayant demandé et appris la raison pour laquelle le peuple manifestait une telle joie, sauta et demanda à son guide de le conduire près des corps des martyrs ¹. Là, il supplia qu'on lui permît de toucher de

1. S. Ambroise a parlé, de son côté, de ce miracle, dont le héros se nommait Severus. Cf. *Ep.* XXII, 17, et *Serm.* CCLXXXVI, 4.

Confessions de saint Augustin.

son mouchoir le cercueil de vos saints, dont la mort avait été précieuse à vos yeux ¹. Il le fit, puis appliqua le mouchoir sur ses yeux, qui s'ouvrirent immédiatement. Le bruit du miracle se répandit aussitôt. Les gens lucides et pieux célébrèrent vos louanges, et, si le cœur de la femme ennemie ne se convertit pas à la foi salutaire, il se relâcha cependant de sa fureur persécutrice.

Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu ! Comment avez-vous agi sur ma mémoire pour l'amener à vous louer de ces choses mémorables, que j'avais omis de raconter ? Hélas ! ainsi se répandait l'odeur de vos parfums, et cependant nous ne courions pas après vous ². Voilà pourquoi je pleurais en entendant le chant des hymnes. Dans le passé j'avais soupiré après vous, maintenant je respirais autant que le peuvent faire des poumons comprimés dans leur cage d'herbe fanée ³.

CHAPITRE VIII

COMMENT MONIQUE, DANS SON ENFANCE,
FUT DÉLIVRÉE D'UNE MAUVAISE HABITUDE

Vous qui faites vivre ensemble les âmes qui s'accordent ⁴, vous nous aviez également associé

1. Ps. CXV, 15. — 2. Cant. I, 3. — 3. Allusion au texte « Omnis caro foenum » (Isa. XL, 6). — 4. Ps. LXVII, 7.

Evodius, jeune homme de notre cité ¹. Agent des affaires de l'empereur ², converti et baptisé avant nous, il quitta la milice du siècle pour s'enrôler dans la vôtre. Nous vivions ensemble et nous désirions demeurer ensemble dans le dessein de vous servir saintement. Nous étions à la recherche d'un lieu propice et nous retournions en Afrique, lorsque ma mère mourut à Ostie, à l'embouchure du Tibre.

Je passe beaucoup de détails, car j'ai hâte de poursuivre mon récit. Des choses innombrables que je passe sous silence, soyez loué et béni, ô mon Dieu. Toutefois je ne puis taire ce dont mon âme est pleine touchant votre servante, qui m'enfanta dans la chair pour me faire naître à la lumière temporelle et qui m'enfanta dans son cœur pour que je naquisse à la lumière éternelle. Ce ne sont pas ses bienfaits, mais ceux que vous avez accomplis par elle que je veux rappeler, car elle ne s'est pas faite elle-même, elle ne s'est pas éduquée elle-même. C'est vous qui l'avez créée, et ni son père ni sa mère ne savaient ce que deviendrait l'enfant né d'eux. C'est la verge de votre Christ, c'est la discipline de votre Fils unique qui lui a enseigné votre crainte dans une

1. Evodius devint évêque d'Uzala. Plusieurs lettres de lui ou à lui adressées se trouvent dans la correspondance d'Augustin. Il est son interlocuteur dans les dialogues intitulés *Le libre arbitre* et *la Quantité de l'âme*. — 2. Sur cette charge, voir VIII, 6.

maison fidèle, portion de choix de votre Église.

Elle attribuait sa bonne éducation moins au zèle maternel qu'aux soins d'une vieille servante, qui avait porté son père enfant, ainsi que les filles plus âgées ont coutume de porter sur leur dos les tout petits. Pour cela et aussi à cause de son grand âge et de l'excellence de sa vie, les maîtres de cette maison chrétienne l'avaient en vénération. Elle s'était occupée avec le plus grand soin de l'éducation des filles de la maison, réprimandant, quand cela était nécessaire, avec une ferme et sainte sévérité et instruisant avec prudence et discrétion. Ainsi, en dehors des repas, pris avec modération à la table familiale, cette servante ne permettait pas aux enfants, quelque ardente que fût leur soif, de boire même un peu d'eau. Craignant de les voir contracter une fâcheuse habitude, elle leur disait avec beaucoup de sens : « Vous désirez boire de l'eau maintenant que le vin vous est interdit, mais, une fois mariées, quand vous aurez la clé de l'office et de la cave, vous mépriserez l'eau et vous voudrez boire autre chose. » Par cette prudente méthode et grâce à l'autorité de ses conseils, elle arrivait à réprimer les convoitises de l'âge tendre et elle apprit aux jeunes filles à régler leur soif d'après l'exacte bienséance, de manière à les soustraire à tout mauvais penchant.

Il arriva cependant, ainsi que votre servante me

l'a raconté, à moi son fils, que, peu à peu, le goût du vin s'empara d'elle. Quand ses parents, qui la croyaient sobre, l'envoyaient, comme c'est l'usage, tirer du vin à la cave, en baissant le vase pour remplir le flacon, elle approchait ses lèvres du liquide pour en boire quelques gouttes, son palais refusant à en absorber davantage. Ce n'était pas là l'effet d'un mauvais penchant, mais une de ces espiègeries de l'enfance, féconde en saillies amusantes et que doit réprimer l'autorité des parents. Or, ajoutant chaque jour un peu à cette petite quantité — le mépris des petites choses conduit insensiblement à la chute ¹ —, elle en vint à contracter l'habitude d'avaler lestement des petites coupes presque pleines. Où étiez-vous, sage vieille? Où étaient vos défenses rigoureuses? Auraient-elles été de quelque efficacité contre cette infirmité cachée, si votre sollicitude toujours en éveil, Seigneur, n'y avait porté remède? En l'absence de son père et de sa mère et de ceux qui étaient chargés de la surveiller, vous demeuriez présent, vous qui nous créez, qui nous appelez, vous qui tirez des méchants eux-mêmes quelque bien pour le salut des âmes. Que fîtes-vous alors, mon Dieu? Quel fut le remède? Comment s'opéra la guérison? Ne vous servîtes-vous pas d'une rude réprimande faite par une autre

1. Ecclésiastique, XIX, 1.

personne comme d'un fer guérisseur tiré de vos coffres secrets pour percer d'un coup cet abcès ? Il arriva qu'une servante qui avait coutume d'aller à la cave avec sa jeune maîtresse, se disputant, comme il arrive, seule à seule avec elle, la traita très durement de buveuse. Cette insulte porta, elle lui ouvrit les yeux sur la laideur de sa faute, qu'elle condamna et dont elle se défit. Tant il est vrai que si la flatterie de nos amis nous perd, la censure de nos ennemis peut souvent nous corriger. Aussi jugez-vous les hommes, non pas d'après le bien que vous accomplissez par eux, mais d'après leurs intentions. Cette servante en colère n'avait pas le dessein de guérir de sa faute sa jeune maîtresse, mais seulement de la vexer. Elle la reprit en secret, soit que l'occasion décidât du temps et du lieu, soit qu'elle craignît elle-même d'être châtiée pour n'avoir pas découvert plus tôt cet abus. Mais vous, Seigneur, qui gouvernez les cieux et la terre, qui faites servir à la réalisation de vos desseins les eaux profondes des torrents, vous qui réglez le cours troublé des siècles, vous avez en ce cas utilisé l'emportement d'une âme pour en guérir une autre. Et pourquoi agissez-vous de la sorte, si ce n'est pour apprendre à celui qui reprend son prochain pour le corriger à ne pas s'attribuer à lui-même les bons effets de sa réprimande ?

CHAPITRE IX

LA CHARITÉ DE MONIQUE

Élevée dans la chasteté et la tempérance, plutôt soumise par vous à ses parents que soumise à vous par eux, dès qu'elle eut atteint l'âge nubile, elle fut donnée en mariage à un homme qu'elle servit comme son maître ¹ et qu'elle s'efforça de gagner à votre service, en lui parlant de vous par ses mœurs vertueuses, qui la rendaient belle, digne de respect, aimable et admirable à ses yeux. Elle supporta avec une telle patience les infidélités conjugales qu'elle ne se querella jamais avec son mari à ce sujet. Elle comptait sur votre miséricorde pour l'amener à la chasteté par la foi.

Mon père était d'un naturel bienveillant, mais irascible. Aussi savait-elle céder à son mari quand il était en colère, non seulement en paroles mais en actions. Ce n'est qu'une fois revenu de sa colère et apaisé qu'elle choisissait le moment opportun pour lui expliquer sa propre conduite, quand il s'était irrité hors de propos. Si d'autres épouses dont les maris étaient pourtant moins violents, se plaignaient à Monique, dans leurs confidences intimes, des agis-

1. Ephes. V, 21.

sements de leurs époux, en montrant les traces de coups qui défiguraient leur visage, elle accusait leur langue et leur donnait avec enjouement de sérieux avis, leur disant que, du jour où lecture leur avait été faite du contrat de mariage, elles devaient se considérer comme soumises à leurs maîtres et se souvenir de cette condition pour ne pas se révolter contre eux. Et si, connaissant le caractère irascible de Patricius, celles-ci s'étonnaient qu'on n'eût jamais entendu dire ou constaté d'aucune manière qu'il eût jamais frappé sa femme ou qu'un seul jour la paix domestique eût été troublée entre eux, et si elles se demandaient familièrement entre elles comment expliquer cette étrangeté, ma mère leur révélait la règle de conduite qu'elle suivait dans ses rapports avec son mari et dont il vient d'être parlé. Celles qui suivaient la même méthode n'avaient qu'à s'en féliciter dans la pratique, les autres continuaient de souffrir dans la servitude.

Dès les débuts, sa belle-mère avait été montée contre elle par de perfides rapports de servantes ; mais elle sut vaincre ses préventions par tant de prévenances, de patience et de douceur que la mère de Patricius révéla d'elle-même à son fils les noms des mauvaises langues qui avaient troublé la paix domestique, lui demandant de les punir, ce qu'il fit pour obéir à sa mère et aussi par souci de la discipline familiale et pour assurer l'union et la con-

corde entre des êtres qui lui étaient chers. Et la belle-mère promet un châtement semblable à quiconque, pour gagner ses bonnes grâces, tiendrait des propos répréhensibles sur sa belle-fille. Aussi personne n'osa rien dire dans la suite, et leurs rapports furent empreints de bienveillance et de douceur.

O Dieu, source de miséricorde, vous avez orné de tels dons cette servante, dans le sein de laquelle vous m'avez créé, que, toutes les fois qu'elle le pouvait, elle intervenait pour pacifier ceux que séparaient les dissensions ou la désunion. Confidente de ces propos pleins de fiel et d'aigreur que l'intempérance de la haine exhale en présence d'une amie aux dépens d'une ennemie absente, elle ne rapportait de l'une à l'autre que ce qui pouvait servir à les réconcilier. Ceci ne me paraîtrait pas d'une grande importance si une triste expérience ne m'avait appris qu'un grand nombre de gens, frappés de je ne sais quelle contagion, ne se contentent pas de rapporter à l'ennemi irrité les paroles de l'ennemi irrité, mais en ajoutent encore qui n'ont pas été dites. Une âme douée de quelque humanité ne devrait-elle pas, au contraire, non seulement s'abstenir d'envenimer et d'exciter par des paroles méchantes les animosités et les dissensions entre les hommes, mais s'appliquer à apaiser les haines par de bonnes paroles? C'est là ce que le Maître

intérieur avait appris à ma mère dans l'école de son cœur.

Elle conquit pour vous son mari, vers la fin de sa vie temporelle, et elle n'eut plus l'occasion de se plaindre après sa conversion de ce qu'elle avait eu à supporter au temps de son infidélité. Elle était la servante de vos serviteurs ¹. Tous ceux qui la connurent la louèrent beaucoup et vous honorèrent et vous aimèrent en elle, car chez elle ils découvraient votre présence, à la vue des fruits que produisait sa vie toute de sainteté.

Après s'être acquittée de ses devoirs envers ses parents, elle fut l'épouse d'un seul mari. Elle organisa pieusement sa maison, et ses bonnes œuvres lui rendirent témoignage ². Les enfants par elle élevés, elle les enfanta de nouveau aussi souvent qu'elle les vit s'écarter de vous. Enfin, quand nous tous vos serviteurs — que votre bonté nous permette de nous appeler ainsi —, vivions ensemble, avant son dernier sommeil, unis en vous par la grâce de votre baptême, elle prit soin de nous comme si nous étions tous ses fils et nous servit comme si elle était notre fille à tous.

1. Gen. IX, 25. — 2. I Tim V, 4, 9, 10.

CHAPITRE X

LE COLLOQUE D'OSTIE

Le jour où elle devait quitter cette vie approchait, jour connu de vous, mais que nous ignorions. Alors il arriva — chose que je considère comme un effet des voies secrètes de votre Providence — que nous nous trouvions seuls, elle et moi, penchés à une fenêtre qui donnait sur le jardin de la maison où nous séjournions, à Ostie. Là, loin de la foule, après les fatigues d'une longue route, nous attendions l'heure de nous embarquer pour notre long voyage. Seuls, nous nous entretenmes avec une très grande douceur.

Oubliant les choses du passé, tout entiers à ce qui nous attendait ¹, nous cherchions ensemble, en présence de la Vérité, qui est vous-même, ce que sera la vie éternelle des saints, vie dont l'œil n'a rien vu, l'oreille n'a rien entendu et que le cœur de l'homme ne peut concevoir ². Notre cœur aspirait à approcher sa bouche de l'eau céleste qui coule de votre fontaine, de la fontaine de vie qui est en vous ³. Ainsi rafraîchis, selon notre capacité, nous pourrions élever quelque peu notre pensée vers les hauteurs.

1. Phil. III, 13. — 2. I Cor. II, 9. — 3. Ps. XXXV, 10.

Ce colloque nous conduisit à conclure que les plus grandes jouissances des sens charnels, dans le plus grand éclat des splendeurs corporelles, ne sauraient être comparées au bonheur de la vie à venir, bien mieux ne méritaient pas d'être nommées à ce propos.

Nous élevant encore plus haut et tendant d'un amour plus ardent vers le bien suprême, nous gravâmes tous les degrés des choses corporelles, pour atteindre jusqu'au ciel, où sont suspendus le soleil, la lune et les étoiles qui brillent au-dessus de la terre. Puis la méditation, nos discours et notre admiration pour vos œuvres nous portèrent encore plus haut : nous entrâmes dans notre intelligence, nous la dépassâmes pour monter encore, pour arriver à la région d'indéfectible abondance, où vous dispensez éternellement à Israël l'aliment de vérité ¹, où la vie est la Sagesse par qui sont faites toutes les choses présentes, passées et futures et qui elle-même est incréée, qui a toujours existé et existera toujours, ou plutôt qui est, car « était » et « sera » ne sauraient s'appliquer à ce qui demeure éternellement.

En continuant de parler, nous nous élancions vers cette vie bienheureuse, et il arriva que nous la touchâmes tout à coup d'un battement de notre cœur. En soupirant, nous y laissâmes attachés les

1. Ezéch. XXXIV, 14.

prémices de l'esprit et nous reprîmes le langage articulé, dans lequel les mots ont un commencement et une fin et qui par là diffère si profondément de votre Verbe, Notre-Seigneur, lequel demeure en lui-même à jamais, ne vieillissant pas et renouvelant toutes choses ¹.

Nous disions : « Qu'il y ait une âme en qui se taisent tous les tumultes de la chair, les impressions de la terre, des eaux, des airs et du ciel même, une âme silencieuse en elle-même, qui sorte d'elle-même en s'oubliant, en imposant silence à tous les songes, aux révélations imaginaires, à toute parole, à tout signe, à tout ce qui est passager, car tout cela crie à qui sait entendre : « Nous ne nous sommes pas faits, c'est Celui qui demeure éternellement qui nous a faits ² ! » Que toute la création se taise après nous avoir rendus attentifs au Créateur, qui parle seul, non par ses œuvres, mais lui-même, de sorte que nous entendions son Verbe nous parler, non par la langue de la chair, ni par la voix de l'ange, ni par l'énigme des paraboles, mais lui-même que nous aimons en tout cela, lui seul, à l'exclusion de tout le reste, comme à ce moment où notre pensée amplifiée, dans un élan rapide, atteint l'éternelle Sagesse qui domine tout ! Que cela dure, tandis que disparaît tout ce qu'il y a d'inférieur !

1. Sag. VII, 27. — 2. Ps. XCIX, 3.

Si cette seule vision ravit, captive, enveloppe le contemplateur absorbé dans les joies intérieures ; si la vie éternelle est la perpétuité de cette extase de l'intelligence après laquelle nous soupçons, n'est-ce pas là l'accomplissement de la promesse : Entre dans la joie de ton Seigneur ¹? Et quand cela? N'est-ce pas quand nous ressusciterons tous, sans être tous changés ²?»

Ainsi parlions-nous, nous servant probablement d'autres paroles, d'autres phrases. Vous le savez, Seigneur, au cours de ce colloque, nous ne concevions que du mépris pour le monde et pour ses plaisirs. Ma mère me dit : « Mon fils, en ce qui me touche, rien ne m'attache plus à cette vie. Qu'y ferais-je? Pourquoi y demeurer? Ici-bas mon espérance est comblée. La seule raison pour laquelle je désirais voir ma vie se prolonger un peu, c'était pour te voir chrétien catholique avant de mourir. Dieu m'a surabondamment exaucée puisque je te vois maintenant mépriser les félicités de la terre pour te vouer à son service. Que fais-je encore ici? »

CHAPITRE XI

LA MORT DE MONIQUE

Quelle réponse fis-je à ces paroles? Je ne m'en

1. Mat. XXV, 21. — 2. I Cor. XV, 51.

souviens plus exactement. A cinq jours de là environ, elle se coucha, saisie par la fièvre. Un jour de sa maladie, elle perdit le sentiment et la notion des choses présentes. Nous étions accourus près d'elle, mais elle ne tarda pas à revenir à elle-même et, nous considérant, mon frère et moi, elle dit comme pour provoquer une réponse : « Où étais-je ? » Mais, nous voyant muets de douleur, elle ajouta : « Vous enterrerrez votre mère ici. » Je gardai le silence, retenant mes larmes, tandis que mon frère articula quelques mots pour dire qu'il serait plus consolant qu'elle rendît l'âme dans sa patrie plutôt que sur la terre étrangère. En entendant ces paroles son visage devint grave ; elle jeta sur lui un regard de reproche et, me regardant : « Vois, dit-elle, comme il parle ! » Puis, s'adressant à tous les deux : « Enterrez ce corps n'importe où. N'ayez aucun souci à ce sujet. Je ne vous demande qu'une chose, à savoir que vous fassiez mémoire de moi à l'autel du Seigneur en quelque lieu que vous vous trouviez. » Elle voulut ajouter quelques mots au sujet de ce vœu, mais le progrès de la maladie ne lui permit pas d'en dire davantage.

Pour moi, Dieu invisible, considérant les fruits admirables produits par les dons que vous déposez dans les cœurs de vos fidèles, je me réjouissais et vous adressais des actions de grâces, en me rappelant la vive préoccupation qu'elle avait toujours eue

touchant sa sépulture, dont elle avait choisi et préparé l'emplacement auprès du corps de son mari. Car, ayant vécu avec lui dans une grande concorde, elle désirait — tant l'esprit humain est difficilement accessible aux pensées divines — ajouter encore à ce bonheur en donnant lieu aux hommes de dire que, après son voyage d'outre-mer, il lui avait été accordé de mêler ses cendres à celles de son mari sous une même terre.

Depuis quand la plénitude de votre bonté avait-elle pris possession de son cœur pour en chasser ces vaines préoccupations, je l'ignore ; mais je me réjouis de constater le changement qui s'était accompli en elle, car bien qu'elle eût dit dans cet entretien à la fenêtre : « Que fais-je ici ? » elle ne paraissait plus désirer mourir dans son pays. J'appris encore qu'un autre jour, à Ostie, en mon absence, elle avait parlé avec une confiance toute maternelle à plusieurs de mes amis du mépris de cette vie et du bien de la mort. Admirant le courage par vous départi à une femme, ils lui demandèrent si elle ne redoutait pas de laisser son corps si loin de son pays. « Rien n'est loin de Dieu, répondit-elle, et il n'est pas à craindre qu'à la fin du monde il ne reconnaisse pas le lieu où il doit me ressusciter. »

Ce fut le neuvième jour de sa maladie, dans la cinquante-sixième année de son âge et la trente-troisième du mien que cette âme religieuse et pieuse fut affranchie de son corps.

CHAPITRE XII

LA DOULEUR D'AUGUSTIN

Je lui fermai les yeux. Une immense douleur envahit mon cœur et s'épancha en larmes. Par un impérieux effort de la volonté, j'arrivai à en tarir la source, et mes yeux se séchèrent ; mais cet effort me fut extrêmement pénible.

A peine ma mère avait-elle rendu le dernier soupir que, de son côté, le jeune Adéodat se mit à pousser des lamentations. Nous le lui reprochâmes, et il se tut. Pour moi, la voix virile du cœur comprima et fit taire ma sensibilité enfantine, car, selon nous, il ne convenait pas que ce deuil fût accompagné de cris, de larmes et de gémissements, de telles démonstrations n'étant tolérables que pour ceux qui considèrent la mort comme un malheur ou comme le signe d'un anéantissement absolu. Elles étaient déplacées pour ma mère, qui la vit venir avec joie. Elle ne mourait d'ailleurs pas tout entière ; elle nous laissait l'exemple de ses vertus, de sa foi sincère et d'autres gages certains.

Quelle était la cause de ma vive douleur, sinon la brusque rupture de cette très douce et très chère habitude de vie commune ? La brisure était si récente ! Je me félicitais toutefois du témoignage

qu'elle m'avait rendu dans sa dernière maladie. Elle me remerciait d'une caresse des services que je pouvais lui rendre; elle m'appelait son bon fils et répétait qu'elle n'avait jamais rien entendu de dur ni d'irrespectueux sortir de ma bouche. Mais que signifiait cela, mon Dieu, mon créateur? Le respect que je lui témoignais ne saurait être mis en regard des soins dont je fus l'objet de sa part. Etre privé d'une telle consolation, voilà ce qui me navrait. L'unité de nos deux vies était rompue.

Quand on eut arrêté les pleurs de l'enfant, Evodius prit le psautier et se mit à chanter ¹ le psaume : « Seigneur, je chanterai votre miséricorde et votre justice » ², et toute la maison continua la psalmodie. Nous entendant, beaucoup de frères et de femmes pieuses vinrent se joindre à nous, et, tandis que ceux dont c'était la charge s'occupaient des funérailles, je me retirai, comme c'est l'usage, là où je pouvais avec bienséance m'entretenir sur des sujets en rapport avec mon deuil avec ceux qui ne croyaient pas devoir me laisser seul à cette heure. J'employai le baume de la vérité pour endormir ma douleur connue de vous. Ceux qui prêtaient l'oreille à mes paroles me croyaient insensible. Cependant vos oreilles entendaient ce que nul autre ne percevait :

1. *Canere*, sous la plume des auteurs ecclésiastiques, a souvent le sens de « réciter » ; mais il est probable que le psaume fut chanté par Evodius. — 2. Ps. C, 1.

je gourmandais mon affection trop tendre et je refoulais le flot de mon affliction ; mais bientôt j'étais, de nouveau, obligé de céder à sa violence, sans toutefois permettre à mes larmes de couler et sans que mes traits en fussent altérés. J'étais seul à savoir tout ce que je refoulais dans mon cœur. Vif était mon regret de laisser tant de prise sur moi aux accidents humains, nécessaire conséquence de notre condition présente, de telle sorte que ce regret s'ajoutant à ma douleur, je me vis affligé d'une double douleur.

On emporta le corps au lieu de la sépulture. J'y allai et j'en revins sans verser de larmes. Je ne pleurai pas non plus pendant les prières qui vous furent adressées durant le sacrifice de notre Rédemption, sacrifice offert, suivant l'usage du lieu, en présence du cadavre placé au bord de la fosse, où on allait le descendre ¹. Mais, toute la journée, accablé par ma secrète douleur, je vous demandai, comme je le pus, dans le désarroi de mon esprit, de soulager ma peine. Vous n'en fîtes rien. Pourquoi ? Sans doute vouliez-vous faire servir cette expérience à m'apprendre le pou-

1. Les restes de Monique demeurèrent à Ostie jusqu'en l'an 1430, époque à laquelle le pape Martin V les fit transférer dans l'église de Saint-Augustin à Rome. Cette église est ornée de représentations des principaux événements des vies d'Augustin et de Monique.

voir de l'habitude jusque sur une âme qui a cessé de se repaître de vanités.

Je m'avisai d'aller au bain, ayant ouï dire que les Grecs l'ont appelé *balaneion* parce qu'il chasse les inquiétudes de l'esprit ¹. Mais j'avoue, en présence de votre miséricorde, père des orphelins ², que l'eau de ce bain me laissa tel que j'y étais entré : elle n'enleva pas l'amertume de mon cœur.

Là-dessus je m'endormis. Au réveil, ma douleur s'était notablement calmée. Etant seul au lit, je me souvins des vers pleins de vérité de votre serviteur Ambroise :

Dieu, créateur de toute chose,
 Vous parez, ô Maître des cieux,
 Le jour d'un éclat radieux
 La nuit d'une paix qui repose

Pour que le corps, las du labeur,
 Répare sa force épuisée,
 Pour que l'âme en deuil et brisée
 Trouve l'oubli de la douleur ³.

Peu à peu je revis votre servante avec mes sentiments d'autrefois, me rappelant son pieux dévouement à votre service, sa sainte tendresse et sa bonté pour moi, dont je venais d'être privé,

1. Il est douteux que βαλλω-άνια soit la vraie étymologie de βαλανεϊον. — 2. Ps. LXVII, 6. — 3. Hymne ambrosienne *Deus creator omnium* (U. Chevalier, *Rép. hymnol.*, n° 4426).

et je m'abandonnai à pleurer en votre présence à cause d'elle et pour elle, sur moi et pour moi. Je laissai alors couler librement mes larmes, retenues jusque là, et j'en fis comme un lit où mon cœur se reposa. Vous étiez le seul à l'entendre ; nul homme n'était là pour censurer orgueilleusement mes sanglots.

Je confesse tout cela en votre présence dans ce livre. Le lise qui voudra, et qu'on l'interprète comme on voudra. Si quelqu'un dit que je n'ai pas pu sans pécher pleurer, durant beaucoup moins d'une heure, ma mère morte pour un peu de temps, elle qui avait, durant tant d'années, pleuré à mon sujet pour que je vécusse en votre présence, que celui-là, au lieu de se railler de moi, s'il possède une grande charité, offre plutôt ses larmes pour mes péchés, à vous le Père de tous les frères de votre Christ.

CHAPITRE XIII

AUGUSTIN RÉCLAME DES PRIÈRES POUR SA MÈRE ET POUR SON PÈRE

Maintenant que cette blessure de mon cœur est fermée, dans laquelle la tendresse charnelle peut avoir eu trop de part, je verse devant vous, notre Dieu, de tout autres larmes, dont la source se

trouve dans un esprit ému par la considération du péril que court toute âme morte en Adam ¹.

Bien que ma mère ait été vivifiée dans le Christ avant d'être délivrée du fardeau de la chair et qu'elle ait vécu de telle sorte que sa foi et ses mœurs glorifiasent votre nom, je n'oserais pas dire cependant que, depuis le jour où elle fut régénérée par vous dans le baptême, jamais une parole contraire à votre loi ne sortit de sa bouche. L'auteur de la vérité, votre Fils, n'a-t-il pas dit : « Celui qui traite son frère de fou est passible de la géhenne du feu ² ? » Et malheur à la vie humaine la plus exemplaire, si vous l'examinez sans qu'intervienne votre miséricorde ³. Mais, comme vous ne recherchez pas nos péchés avec une telle rigueur, nous attendons de vous le pardon avec confiance, encore que celui qui énumère ses vrais mérites devant vous n'énumère que vos dons. Oh ! si les hommes se reconnaissaient hommes, et si celui qui se glorifie se glorifiait dans le Seigneur ⁴ !

Donc, Dieu de mon cœur, Dieu que je loue, ma vie, mettant à part pour l'instant les bonnes œuvres de ma mère, dont je vous rends grâce avec joie, je vous demande à cette heure pardon pour ses péchés. Exaucez-nous au nom du guérisseur de nos blessures qui a été suspendu sur le bois ⁵ et qui mainte-

1. I Cor. XV, 22. — 2. Mat. V, 22. — 3. Ps. CXLII, 2 ; CXXXIX, 3. — 4. II Cor., X, 17. — 5. Sur la croix.

nant, assis à votre droite, intercède pour nous ¹. Je sais que la conduite de ma mère a été inspirée par la miséricorde et qu'elle a remis du fond du cœur leurs dettes à ses débiteurs ². Remettez-lui donc ses propres dettes, si elle en a contracté dans les nombreuses années qui se sont écoulées depuis son ablution dans l'eau du salut. Pardonnez, Seigneur, pardonnez, je vous en supplie ; n'entrez pas en jugement avec elle ³, et que votre miséricorde l'emporte sur votre justice ⁴ ! Vos paroles sont la vérité même, et vous avez promis miséricorde aux miséricordieux ⁵. Vous leur faites ce don d'être miséricordieux, vous qui avez pitié de ceux dont il vous plaît d'avoir pitié et qui faites grâce à qui il vous plaît de faire grâce ⁶. Ce que je demande en ce moment, vous l'avez déjà fait, je le crois. Agréez néanmoins, Seigneur, le vœu de mes lèvres ⁷.

C'est un fait qu'aux approches du jour de sa mort, elle ne songea pas à faire somptueusement ensevelir ou embaumer son corps, qu'elle ne désira pas un beau monument ni une sépulture dans sa patrie. Elle ne parla d'aucune de ces choses ; elle exprima seulement le désir que l'on fit mémoire d'elle à votre autel, dont elle s'était approchée chaque jour, sans faute ⁸. Elle savait qu'on y dis-

1. Rom. VIII, 34. — 2. Mat. VI, 12. — 3. Ps. CXLII, 2. — 4. Jac. II, 13. — 5. Mat. V, 7. — 6. Ex. XXIII, 19 ; Rom. IX, 16. — 7. Ps. CXVIII, 108. — 8. Voir V, 9.

pense cette victime sainte par laquelle l'arrêt de notre condamnation a été annulé ¹, par laquelle a été vaincu l'ennemi acharné à compter nos fautes et à chercher à nous accuser, mais qui ne découvre rien en Celui par qui nous triomphons. Qui lui rendra son sang innocent? Qui lui restituera le prix qu'il a versé pour nous racheter et pour nous arracher à l'ennemi? C'est à ce sacrement de notre Rédemption que votre servante avait attaché son âme par le lien de la foi. Que rien ne l'arrache à votre garde! Que le lion et le dragon ² ne se jettent pas entre elle et vous par force ou par ruse. Elle ne déclarera pas qu'elle ne doit rien, car l'accusateur plein de ruses la convaincrait de mensonge et se la ferait livrer; mais elle dira que ses dettes lui ont été remises par Celui à qui nul ne peut rendre ce qu'il a payé pour nous sans rien nous devoir.

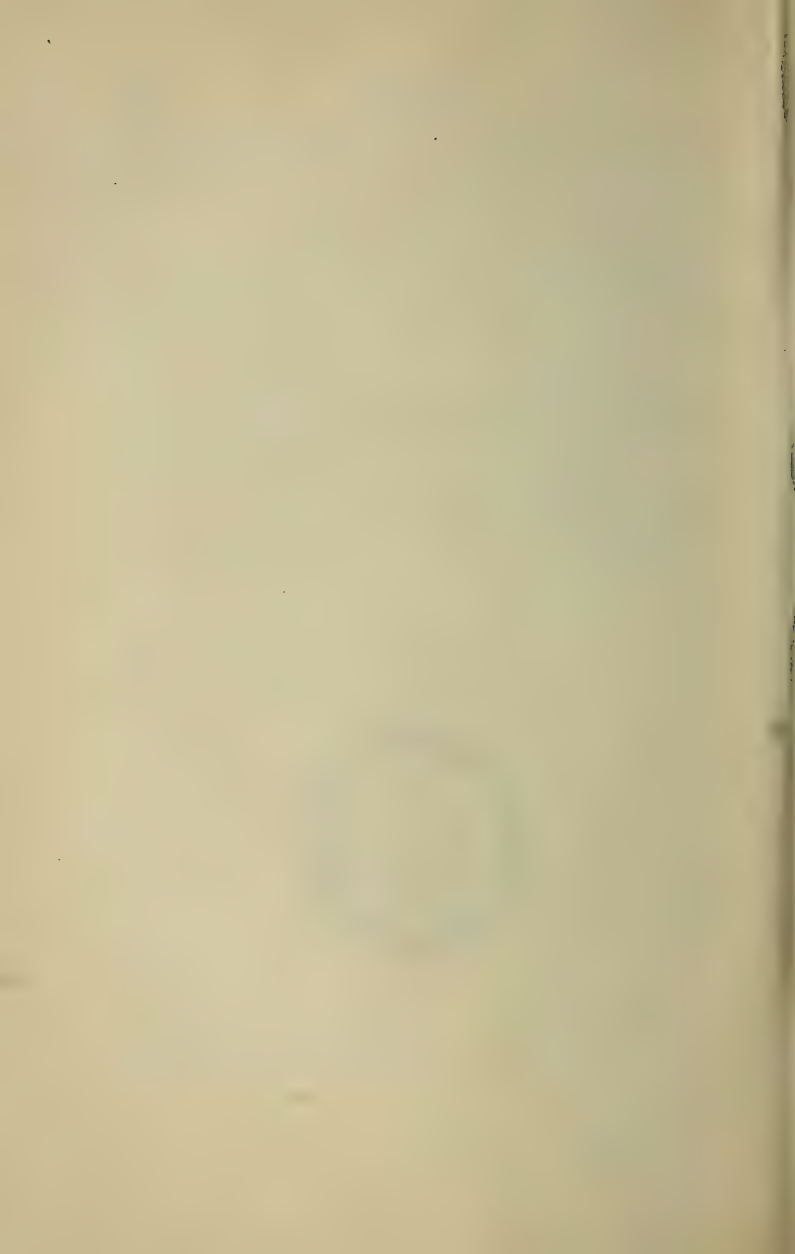
Qu'elle repose donc en paix avec celui qui fut son époux unique, qu'elle serve en vous offrant les fruits de sa patience afin de le gagner à vous ³. Inspirez, mon Seigneur et mon Dieu, à vos serviteurs, mes frères et vos fils, à mes maîtres que je sers cordialement par la parole et par la plume, à quiconque me lira, de se souvenir à votre autel de Monique, votre servante, ainsi que de son époux

1. Col. II, 14. — 2. Ps. XC, 13. — 3. Allusion au texte : *Fructum offerunt in patientia* (Luc, VIII, 15).

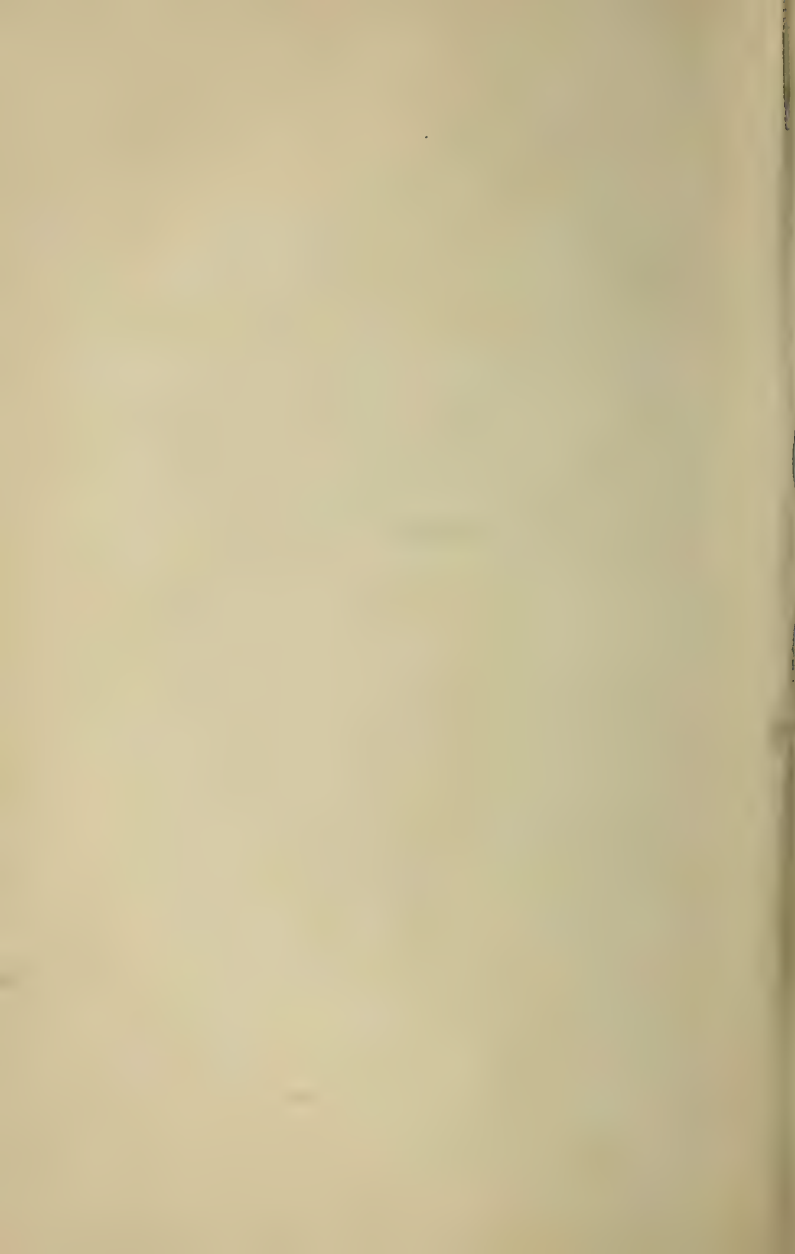
Patrice, de la chair desquels vous m'avez, je ne sais comment, donné la vie ¹. Qu'ils se souviennent avec une pieuse affection de ceux qui furent mes parents dans cette vie passagère, de ceux qui sont de ma fraternité, sous votre paternité, dans la maternité catholique, et qui seront mes concitoyens dans la Jérusalem éternelle, vers laquelle soupire votre peuple en pèlerinage, depuis le départ jusqu'au retour. Ainsi ce que me demanda ma mère à son heure dernière, elle l'obtiendra plus abondamment par les prières de plusieurs que par ces confessions et par mes seules prières.

1. Voir I, 6.





LIVRE X





LIVRE X

CHAPITRE PREMIER

ESPOIR EN DIEU

Que je vous connaisse, ô vous qui me connaissez, que je vous connaisse comme je suis connu de vous¹. O vertu de mon âme, entrez en elle, et adaptez-la à vous-même pour l'avoir et la posséder sans tache et sans rides². Voilà mon espoir. C'est pourquoi je parle et me réjouis dans cet espoir, quand je me réjouis comme je dois le faire. Quant aux autres choses de la vie, moins elles valent qu'on les pleure, plus on verse de larmes pour elles. On doit les pleurer d'autant plus qu'on les pleure moins. Vous avez aimé la vérité³, et celui qui la

1. I Cor. XIII, 12. — 2. Ephes. V, 27. — 3. Ps. L, 8.

suit arrive à la lumière ¹. Je veux faire la lumière dans mon cœur en votre présence et, par ces confessions et par cet écrit, devant de nombreux témoins.

CHAPITRE II

QU'EST-CE QUE SE CONFESSER A DIEU?

Même si j'omettais ces aveux, Seigneur, que pourrais-je vous cacher en moi? Votre regard ne voit-il pas à nu les abîmes de la conscience humaine? Ainsi je vous cacherais à moi-même, mais non pas moi à vous. Mes gémissements actuels attestent que je me déplais à moi-même, alors que je vous aime et vous désire, vous, être brillant et aimable. Que je rougisse de moi, que je me rejette, que je vous choisisse, et que je ne plaise à vous comme à moi que par vous!

Je vous apparais donc, Seigneur, comme je suis, quel que soit mon état; et j'ai dit le fruit que j'attendais de ces confessions, que je ne fais pas avec les paroles et la voix de ma bouche de chair, mais avec les paroles de mon âme et les cris de mon cœur, perçus de votre oreille.

Suis-je mauvais? C'est me confesser à vous que de me déplaire à moi-même. Suis-je bon? C'est me

1. Jean, III, 21.

confesser à vous que de ne pas m'attribuer ce bien, car, Seigneur, le juste que vous bénissez, c'est un pécheur que vous avez justifié ¹. Donc cette confession que je fais en votre présence, ô mon Dieu, est tacite et ne l'est pas. Les lèvres se taisent, mais l'amour crie ; et je ne dis rien de bon aux hommes que vous n'avez d'abord entendu au fond de moi-même, et rien d'autre de ce que je dis n'arrive à vos oreilles que ce que vous m'avez dit vous-même le premier.

CHAPITRE III

LES FRUITS QUE LES AUTRES POURRONT TIRER DE CES CONFESSIONS

Qu'y a-t-il de commun entre les hommes et moi pour qu'ils entendent mes confessions, comme s'ils pouvaient guérir toutes mes langueurs ? Race curieuse de la vie d'autrui et paresseuse à corriger la sienne ! Pourquoi veulent-ils apprendre de moi ce que je suis, eux qui refusent d'apprendre de vous ce qu'ils sont ? Et comment savent-ils, en m'entendant leur parler de moi, que je dis vrai, puisque pas un seul homme ne sait ce qui se passe dans l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui ² ? Mais,

1. Rom. IV, 5. — 2. I Cor. II, 11.

s'ils vous écoutaient leur parler d'eux-mêmes, ils ne pourraient pas dire : « Le Seigneur ment ! » Qu'est-ce, en effet, que vous écouter sur soi-même sinon se connaître ? Qui donc, se connaissant ainsi, dirait : « Cela est faux », sans se mentir à lui-même ? Mais, comme la charité croit tout ¹, du moins entre ceux qu'elle unit à elle-même, je veux, Seigneur, me confesser à vous, pour que les hommes m'entendent. Je ne puis leur prouver la vérité de mes aveux ; je serai cru du moins par ceux dont la charité m'ouvre l'oreille. Toutefois, ô vous, mon médecin intérieur, faites-moi connaître clairement les fruits que ces confessions pourront produire. Les confessions de mes iniquités passées — que vous avez remises et couvertes ² pour me rendre heureux en vous en changeant mon âme par la foi et par votre sacrement — peuvent toucher le cœur de ceux qui les lisent ou les entendent. Qu'elles les préservent de tomber dans le sommeil du désespoir et de dire : Je ne puis pas ! Qu'elles les éveillent dans l'amour de votre miséricorde et dans la douceur de votre grâce, par quoi quiconque est infirme prend conscience de son infirmité. Les bons se réjouissent d'entendre parler du passé mauvais de ceux qui en sont libérés, non qu'ils se réjouissent de ce mal, mais parce que ce passé a cessé d'exister.

1. I Cor. XIII, 7. — 2. Ps. XXXI, 1.

Mais, Seigneur, vous à qui ma conscience fait entendre, chaque jour, sa confession, plus rassurée par l'espérance de votre miséricorde que par son innocence, dites-le moi, quels fruits auront ces écrits, si je raconte en votre présence, non ce que je fus dans le passé, mais ce que je suis maintenant? Les résultats de la confession de mon passé, je les ai vus et je les ai signalés. Mais ce que je suis devenu maintenant, à cette époque où j'écris mes confessions, beaucoup désirent le savoir, tant parmi ceux qui me connaissent que parmi ceux qui, sans me connaître, ont appris quelque chose de moi ou sur moi. Mais leur oreille n'est pas près de mon cœur, là où je suis ce que je suis ; ils veulent donc m'entendre confesser ce que je puis être au fond de moi-même, où l'œil ni l'oreille ni l'intelligence ne peuvent pénétrer. Ils doivent donc s'en rapporter à moi ; autrement que sauraient-ils? La charité qui les rend bons leur dit que je ne mens pas en parlant de moi, et c'est elle, en eux, qui me croit.

CHAPITRE IV

IL ÉCRIT POUR QUE SES CONFESSIONS SOIENT PROFITABLES
A CEUX DONT IL SE DIT LE SERVITEUR

Mais quel fruit en espèrent-ils? Veulent-ils vous adresser avec moi des actions de grâces, en apprenant

combien je m'approche de vous par votre grâce, et prier pour moi en apprenant combien mon propre poids me retarde ? A ceux-là je me révélerai, car ce n'est pas un résultat de minime importance, Seigneur mon Dieu, si beaucoup vous louent à cause de moi et si beaucoup vous prient pour moi. Qu'une âme fraternelle aime en moi ce qui est aimable, selon vous, et qu'elle déplore ce que vous jugez déplorable. Mais que ce soit un cœur fraternel et non pas un étranger ou les fils des étrangers, dont la bouche s'ouvre à la vanité et dont la main est une main d'iniquité¹. Ce sera donc un cœur fraternel qui, s'il m'approuve, se réjouira de moi, ou, s'il me blâme, s'attristera sur moi, parce que, soit qu'il m'approuve, soit qu'il me blâme, il m'aime. C'est à ceux-là que je veux me dévoiler. Qu'ils se réjouissent du bien qu'ils trouvent en moi, qu'ils gémissent de mes maux. Ce qu'il y a de bien, c'est votre œuvre, ce sont vos dons ; ce qu'il y a de mal, ce sont mes fautes et ce qui appelle vos jugements. Qu'ils se réjouissent, d'une part, qu'ils gémissent de l'autre ! Que des hymnes et que des pleurs s'élèvent vers vous de ces cœurs fraternels, qui sont comme des encensoirs pour vous². Quant à vous, Seigneur, enivré du parfum de votre temple saint, ayez pitié de moi, selon votre grande miséricorde³,

1. Ps. CXLIII, 8. — 2. Apoc. VIII, 3. — 3. Ps. L, 1.

pour la gloire de votre nom ; et, pour achever l'œuvre que vous avez commencée, détruisez mes imperfections.

Tel est le fruit de ces confessions, où je vais découvrir, non ce que j'étais, mais ce que je suis, non pas seulement en votre présence, avec un plaisir secret mélangé de crainte ¹ et avec un secret chagrin mélangé d'espoir, mais devant les fils des hommes croyants, compagnons de mes joies et associés à ma mortalité, mes concitoyens, voyageurs comme moi, qui m'ont précédé, qui m'accompagnent ou qui me suivent dans la vie. Ils sont vos serviteurs et mes frères, vos fils et mes maîtres de par votre volonté. Vous m'avez ordonné de les servir si je veux vivre avec vous. Votre Verbe eût peu fait s'il s'était contenté d'intimer l'ordre, sans me montrer la voie en agissant ². Moi aussi je veux travailler par la parole et par l'action. Je veux le faire sous la protection de vos ailes, car, si elle me manquait, je me trouverais en grand péril. Mon âme vous est soumise, et vous connaissez ma faiblesse. Je suis un tout petit enfant, mais mon père est toujours vivant, et j'ai en lui un tuteur expert. Celui qui est mon père est aussi mon défenseur, et celui-là, c'est vous, ô Tout-Puissant, qui êtes tout mon bien, qui êtes avec moi avant que je ne sois avec vous. Je

1. Ps. II, 11. — 2. Cf. Jean, XIII, 1-17.

manifesterais donc à ceux que vous m'ordonnez de servir, non ce que j'ai été, mais ce que je suis devenu, ce que je suis encore. Toutefois, je ne me juge pas ¹ ; qu'on m'écoute donc de même.

CHAPITRE V

L'HOMME NE SE CONNAIT PAS COMPLÈTEMENT

C'est donc vous, Seigneur, qui me jugez. Nul homme ne connaît ce qui est dans l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui ² ; et il y a même quelque chose dans l'homme que l'esprit de l'homme qui est en lui ne connaît pas ³. Mais vous, Seigneur, qui avez fait l'homme, vous le connaissez tout entier.

Quant à moi, bien que je me méprise en votre présence et que je ne me considère que comme terre et cendre, je sais pourtant quelque chose de vous que j'ignore de moi-même. Sans doute, nous ne vous voyons encore qu'au travers d'un verre, d'une manière confuse et non pas face à face ⁴. Sans doute, tant que dure mon exil loin de vous, je me sens plus présent à moi-même qu'à vous ; cependant je vous sais absolument inviolable, tandis

1. I Cor. IV, 3. — 2. I Cor. II, 11. — 3. « L'homme ne sait s'il est digne d'amour ou de crainte. » (Eccl. IX, 1.) — 4. I Cor. XIII, 12.

que moi à quelles tentations puis-je ou ne puis-je pas résister ? Je l'ignore. Mais mon espoir est fondé sur votre félicité, car vous ne permettez pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces, et vous nous donnez le pouvoir de sortir vainqueurs de la tentation ¹.

Je confesserai donc et ce que je sais de vous et ce que j'en ignore ; car ce que j'en sais, je le sais grâce à votre lumière ; ce que j'en ignore, je l'ignorerai jusqu'à ce que mes ténèbres se changent en un jour splendide devant votre face ².

CHAPITRE VI

COMMENT DIEU EST AIMÉ ET CONNU

Que je vous aime, Seigneur, voilà ce que ma conscience peut affirmer. Votre parole a frappé mon cœur et y a suscité l'amour. D'ailleurs, le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment ne crient-ils pas de vous aimer ? Ils ne cessent de le dire aux hommes, afin qu'ils soient sans excuses ³. Mais votre miséricorde est plus éclatante en celui dont vous daignez avoir pitié et à qui il vous plaît de faire grâce ⁴. Autrement le ciel et la terre chanteraient vos

1. I Cor. X, 13. — 2. Is. LVIII, 10. — 3. Rom. I, 20. — 4. Ibid. IX, 15.

louanges pour des sourds. Mais qu'est-ce que j'aime en vous aimant ? Ce n'est pas la beauté du corps, ni l'harmonie du temps, ni la brillante lumière, si agréable aux yeux, ni les douces mélodies des cantilènes variées, ni le parfum des fleurs, des huiles ou des aromates, ni la manne, ni le miel, ni les membres qui se prêtent aux embrassements de la chair. Non, ce n'est pas cela que j'aime en aimant mon Dieu ; et cependant j'aime une lumière, une voix, une odeur, un aliment, un embrassement en aimant mon Dieu, lumière, voix, parfum, nourriture, étreinte de mon être intérieur ; lumière de mon âme qu'aucun lieu ne contient, son que le temps n'emporte pas, parfum qu'aucun souffle ne dissipe, saveur que nul aliment ne saurait diminuer, étreinte que la satiété ne saurait détendre : voilà ce que j'aime en aimant mon Dieu.

Qu'est-ce donc que cela ? J'ai interrogé la terre, et elle m'a dit : « Ce n'est pas moi qui suis Dieu. » Et tout ce qu'elle renferme m'a fait la même réponse. J'ai interrogé la mer, les abîmes et les reptiles doués de vie, et ils m'ont répondu : « Nous ne sommes pas ton Dieu ; cherche au-dessus de nous. » J'ai interrogé les brises fugitives, et l'air et tous ses habitants m'ont dit : « Anaximène se trompe, nous ne sommes pas Dieu ¹. » J'ai interrogé le ciel, le soleil,

1. Anaximène regardait l'air comme le principe de toutes chose (Cf. Plut. *De plac. phil.*, I, 3, 6). Augus-

la lune, les étoiles : « Nous non plus, ont-ils répondu, nous ne sommes pas le Dieu que tu cherches. » Alors j'ai dit à toutes ces choses qui se tiennent aux avenues de mes sens : « Parlez-moi de mon Dieu, vous qui n'êtes pas lui. Apprenez-moi quelque chose de lui. » Et elles se sont écriées d'une voix puissante : « C'est lui qui nous a faits. ¹ » C'est leur contemplation qui avait provoqué mes questions ; leur réponse était la beauté que je découvrais en elles. Puis je m'adressai à moi-même et je me demandai : « Toi-même qui es-tu ? » Ma réponse fut : « Un homme. »

A cet homme un corps et une âme ont été donnés, l'un extérieur, l'autre intérieure. Auprès de laquelle de ces deux parties devais-je m'enquérir de mon Dieu, que j'avais déjà cherché par le corps, de la terre aux cieux, aussi loin que je pouvais lancer les messages de mes yeux ? Mais mieux valait se servir de l'intérieur, car c'est à mon âme que tous ces messagers corporels apportaient leurs informations comme à la puissance qui préside et qui juge les réponses du ciel, de la terre et de tout ce qu'ils renferment, qu'ils déclarent qu'ils ne sont point Dieu, mais que c'est Dieu qui les a faits. L'homme intérieur doit la connaissance de ces choses au ministère de l'homme extérieur. Moi, cet homme

tin rapporte ailleurs que ce philosophe grec enseignait que les dieux avaient été engendrés de l'air (Cf. *Cité de Dieu*, VIII, 2). — 1. Ps. XCIX, 3.

intérieur, moi, esprit, je les ai connus par les sens corporels. J'ai demandé à l'univers tout entier quel est mon Dieu, et il m'a répondu : « Je ne suis point Dieu, je suis son œuvre. »

Mais l'univers n'offre-t-il pas les mêmes apparences à tous ceux qui ont l'usage entier de leurs sens? Pourquoi ne tient-il pas le même langage à tous? Les animaux grands et petits le voient, sans pouvoir l'interroger, parce qu'il leur manque, au-dessus de leurs sens, la raison qui forme des jugements d'après des impressions. Les hommes, au contraire, peuvent interroger, et, par les choses créées, s'élever jusqu'aux choses divines invisibles ¹. Mais l'amour qui les attache aux choses créées les empêche de juger, et ces choses ne répondent à ceux qui les interrogent que lorsqu'ils sont en état de les juger. Elles ne changent pas de langage, c'est-à-dire de figure, pour se montrer sous un aspect à celui qui ne fait que les voir, sous un autre aspect à celui qui, les voyant, les interroge ; mais, en présentant à tous deux les mêmes apparences, elles répondent à celui-ci et demeurent muettes pour celui-là, ou plutôt elles parlent à tous, mais elles ne sont entendues que des hommes qui comparent ce langage extérieur avec la vérité intérieure. Car c'est la vérité qui dit : « Ton Dieu n'est ni le ciel,

1. Rom. I, 20.

ni la terre, ni aucun corps. » Voilà ce que dit la nature. Pour ceux qui voient, tout corps est moindre dans une de ses parties que dans son tout. Aussi, mon âme, je te le dis, tu es un être supérieur, puisque tu animes la masse de ton corps en lui donnant la vie, qu'aucun corps ne peut donner à un autre corps. Mais ton Dieu est la vie même de ta vie.

CHAPITRE VII

LA FORCE VITALE ET LES SENS NE DONNENT PAS LA NOTION DE DIEU

Qu'est-ce que j'aime donc en aimant Dieu ? Quel est celui qui domine le sommet de mon âme ? C'est par cette même âme que je monterai vers lui. Je dépasserai cette force par laquelle j'adhère à mon corps et je répands la vie dans tous mes membres, car ce n'est point par elle que je trouverai mon Dieu, autrement le cheval et le mulet dépourvus d'intelligence ¹ le trouveraient, puisque c'est cette même force qui donne la vie à leurs corps. Mais il y a en moi une autre force qui donne, non seulement la vie, mais le sentiment à cette chair formée par Dieu, lequel a prescrit à l'œil de ne pas entendre, à l'oreille de ne pas voir, mais qui a décrété que je

1. Ps. XXXI, 9.

verrai avec l'œil et que j'entendrai par l'oreille. Il a également assigné à chacun des sens une position et un rôle propres. C'est par eux que j'accomplis la diversité des actes dans l'unité de mon âme. Je dépasserai donc cette puissance qui m'est commune avec le cheval et le mulet, puisque, comme moi, ils ont des sens corporels.

CHAPITRE VIII

LA PUISSANCE DE LA MÉMOIRE

Allant donc au-delà de cette puissance de ma nature, je monterai par degrés vers mon Créateur.

Or voici que j'arrive à ces champs, à ces palais spacieux de ma mémoire, où se trouvent accumulées des images sans nombre recueillies par les sens sur les objets perçus par eux. Là est aussi conservé tout ce que nous pensons, en ajoutant, ôtant ou changeant quelque chose aux perceptions des sens ; là enfin est déposé et mis en réserve tout ce que l'oubli n'a pas englouti ou enseveli. Quand je suis là, tout ce que je veux se présente sur ma demande. Certaines choses paraissent immédiatement ; d'autres se laissent chercher davantage, on les arrache comme d'un obscur réduit ; d'autres s'élancent en foule, et, lorsque je demande ou que je cherche autre chose, elles se précipitent devant moi,

semblant dire : « Est-ce de nous que vous avez besoin ? » Mais la main de mon esprit les écarte de devant la face de mon souvenir, jusqu'à ce que l'objet désiré se dégage des ténèbres et sorte de sa retraite pour paraître en ma présence. D'autres enfin se présentent sans effort et dans l'ordre requis, les premières cédant la place à celles qui suivent et disparaissant, pour revenir ensuite à volonté. C'est ce qui arrive quand je récite de mémoire.

Là se conservent, distinctes et sans mélange, les sensations introduites par une entrée différente : la lumière, les couleurs, les figures corporelles par les yeux ; tous les sons par les oreilles ; toutes les odeurs par les narines ; toutes les saveurs par la bouche ; enfin par le sens du corps tout entier tout objet dur ou mou, chaud ou froid, doux ou rude, lourd ou léger, et toutes les sensations externes ou internes. Voilà toutes les choses que ma mémoire reçoit dans son magasin immense, où je les rassemble au besoin et les passe en revue, retraites secrètes, cachettes mystérieuses, où chaque chose pénètre par l'entrée qui lui est particulière pour venir occuper sa place. Toutefois ce ne sont pas les choses mêmes qui entrent, mais seulement leurs images, toujours prêtes à s'offrir à la requête de la pensée.

Qui pourrait dire comment ces images se sont formées, encore que l'on sache par quel sens elles

ont été recueillies et livrées à la mémoire? Car, alors que je suis dans les ténèbres et le silence, je puis, à volonté, représenter des couleurs à mon souvenir, distinguer le blanc du noir et toutes les couleurs les unes des autres. Les sons ne viennent pas s'interposer et troubler les images que je perçois par les yeux, quoi qu'ils soient cependant dans le même lieu, mais comme déposés à l'écart. S'il me plaît de les appeler, ils se présentent aussitôt; et même, ma langue restant immobile et ma voix silencieuse, je puis chanter autant que je veux, sans que les images des couleurs, qui sont là aussi, ne viennent s'interposer ou m'interrompre, quand je puise à cette autre source alimentée par mes oreilles. Ainsi, je me rappelle, à mon gré, tout ce qui a été introduit et déposé dans ma mémoire par les autres sens; je distingue le parfum des lis et celui des violettes, sans le secours de l'odorat, et, sans rien goûter ni toucher, mais par le seul souvenir, je sais distinguer le miel du vin cuit et ce qui est doux de ce qui est rude.

Tout ce travail se produit en moi, dans la vaste galerie de ma mémoire. C'est là que se présentent à moi le ciel, la terre et la mer et tout ce qui en eux a pu frapper mes sens, exception faite de ce que j'ai oublié. C'est là que je me rencontre moi-même, que je me remémore mes actions, le temps et le lieu où je les ai accomplies et mes sentiments en les faisant.

Là résident tous les souvenirs de ce que j'ai éprouvé par moi-même ou appris d'autrui. Sur cette trame du passé, s'ourdit le tissu des expériences et des témoignages journaliers, des événements et des espoirs futurs, et je pense à toutes ces choses comme si elles étaient présentes. Et dans les vastes replis de mon esprit peuplés de tant d'images, je me dis à moi-même : « Je ferai ceci ou cela ; il s'ensuivra ceci ou cela. Oh ! s'il arrivait telle ou telle chose ! Plaise à Dieu ! A Dieu ne plaise ! » Voilà ce que je me dis, et, ce disant, les images de toutes les choses que je nomme se présentent devant moi, issues du trésor de ma mémoire. Si elles ne s'y trouvaient pas, il me serait impossible d'en parler.

Que cette puissance de la mémoire est grande, sublime, ô Dieu ! C'est un sanctuaire vaste, sans bornes. Qui pourrait aller au fond ? Et c'est une puissance de mon esprit, une propriété de ma nature, et moi-même je me comprends pas tout ce que je suis ! L'esprit est donc trop étroit pour se contenir lui-même ? Et où donc déborde ce qu'il ne peut contenir de lui ? Serait-ce hors de lui et non pas en lui ? Alors, comment cela se fait-il ?

Ici je me sens confondu d'admiration et d'étonnement. Les hommes vont admirer les monts élevés, les grandes vagues de la mer, le cours majestueux des fleuves, l'étendue de l'océan, le mouvement des astres, et eux, ils se laissent de côté et ils n'admirent

pas qu'au moment où je parle de tout cela je n'en vois rien par les yeux. Pourtant je n'en parlerais pas si les montagnes, les flots, les fleuves, les astres que j'ai vus, l'océan auquel je crois ne s'offraient inté-rieurement à ma mémoire avec les grands espaces qui ont apparu à mes yeux. Cependant mes yeux, en les voyant, ne les ont point fait pénétrer en moi. Ces choses n'y sont pas, mais seulement leurs images. Toutefois, je sais par lequel de mes sens chaque impression m'est venue.

[Augustin examine ensuite la nature des connaissances littéraires et scientifiques conservées par la mémoire (ch. IX-XII). — La mémoire se souvient de s'être souvenue (ch. XIII). — Le souvenir des impressions et des affections de l'âme (ch. XIV). — Comment nous nous souvenons des choses absentes (ch. XV). — La mémoire se souvient même de l'oubli (ch. XVI). — Malgré la puissance merveilleuse de la mémoire, c'est au-dessus d'elle encore qu'il faut chercher Dieu, puisque cette faculté nous est commune avec les animaux (ch. XVII). — Pour reconnaître un objet perdu il faut nécessairement en avoir conservé le souvenir (ch. XVIII). — Mécanisme du souvenir (ch. XIX). — La vie heureuse et la mémoire (ch. XX-XXIII). — Place qu'occupe Dieu dans la mémoire (ch. XXIV-XXVI).]

CHAPITRE XXVII

AUGUSTIN REGRETTE D'AVOIR AIMÉ DIEU TROP TARD

Je vous ai aimé tardivement, beauté si ancienne et si nouvelle ; je vous ai aimé trop tard ! Vous étiez au-dedans de moi et moi au dehors, et c'est là que je vous cherchais ; laid, je poursuivais les beautés de votre création. Vous étiez avec moi, et je n'étais pas avec vous, retenu loin de vous par les choses qui n'ont d'existence qu'en vous. Mais vous m'avez appelé, vous avez crié, et vous avez vaincu ma surdité ; vous avez brillé, resplendi, et vous m'avez guéri de ma cécité ; vous avez répandu vos parfums, je les ai respirés et j'ai aspiré après vous. J'ai goûté, et la faim et la soif se sont emparées de moi ; vous m'avez touché, et je me suis enflammé pour votre paix.

CHAPITRE XXVIII

LA VIE DE L'HOMME N'EST QUE TENTATION

Quand j'adhérerai à vous de toutes mes forces, il n'y aura plus pour moi ni douleur ni labeur ; je vivrai en toute plénitude de vie. Celui que vous remplissez, vous le soulevez, mais, comme je ne

suis pas encore rempli de vous, je suis un fardeau pour moi-même. Mes joies, que je devrais pleurer, sont en conflit avec les peines dont je devrais me réjouir : de quel côté sera la victoire? Je l'ignore. Pitié, Seigneur ! Mes mauvais chagrins sont en lutte contre mes bonnes joies, et de quel côté sera la victoire? Je l'ignore. Pitié, pitié, Seigneur, je ne cache pas mes plaies. Médecin, voici votre malade ! Voyez ma misère, vous plein de miséricorde. La vie de l'homme sur la terre n'est-elle pas une suite de tentations ¹? Qui désire les épreuves et les peines? Vous nous ordonnez de les supporter, non de les aimer. Nul de ceux qui les supportent ne les aime, même s'il aime à les supporter. On se réjouit de souffrir ; on aimerait mieux cependant n'avoir rien à souffrir. Dans l'adversité je désire la prospérité ; dans la prospérité je redoute l'adversité. Y a-t-il un lieu intermédiaire où la vie humaine soit exempte de tentations? Malheur à la prospérité du siècle pour deux raisons : à cause de l'appréhension de l'adversité et à cause de la corruption de la joie. Malheur à l'adversité du siècle pour trois motifs : à cause du désir de la prospérité, à cause des duretés de l'adversité et à cause de la ruine de la patience. La vie de l'homme sur terre n'est-elle pas une tentation ininterrompue?

1. Job, VII, 1.

CHAPITRE XXIX

AUGUSTIN DEMANDE LA CONTINENCE

Tout mon espoir gît dans votre grande miséricorde. Donnez-nous la force de faire ce que vous commandez, et après cela ordonnez ce que vous voudrez ¹. Vous nous commandez la continence. Or, dit le sage, je sais que nul ne peut être continent sans le don de Dieu ; et c'est déjà un fruit de la sagesse de savoir d'où vient ce don ². Par la continence, en effet, nous nous recueillons et nous sommes ramenés à l'unité, d'où nous nous sommes répandus sur tant d'objets. Car il vous aime moins, celui qui aime avec vous quelque chose qu'il n'aime pas pour vous. O mon Dieu, amour toujours ardent, charité inextinguible, embrasez-moi ! Vous commandez la continence, donnez-nous la force de faire ce que vous commandez et après cela ordonnez ce que vous voudrez.

1. Cette formule (*Da quod jubes et jube quod vis*) a été le point de départ de la controverse pélagienne. Pour les Pélagiens, l'homme opère son salut par le seul exercice de sa liberté, sans rien recevoir de Dieu que ses préceptes. La formule en question paraît si juste à Augustin qu'il la répète jusqu'à quatre fois (X, 29, 2 fois ; X, 31 et 37). —
2. Sagesse, VIII 21

CHAPITRE XXX

VIOLENCE DES INSTINCTS CHARNELS

Vous me commandez la continence, la lutte contre la concupiscence de la chair, contre la concupiscence des yeux et l'ambition du siècle ¹. Vous m'avez défendu le concubinage et vous m'avez montré quelque chose de meilleur que le mariage permis par vous ². Comme vous m'avez départi le don, ceci fut observé même avant mon élévation à la dignité de dispensateur de vos sacrements. Pourtant maintenant encore, dans cette mémoire, dont j'ai longuement parlé, vivent les images de choses que mes habitudes y ont fixées. Ces images m'assaillent, sans violence dans l'état de veille, mais au point de m'amener, dans le sommeil, non seulement jusqu'à la délectation, mais même au consentement, suivi d'actes. Et telle est la puissance de ces images sur mon âme et sur mon corps que ces représentations trompeuses obtiennent de moi, dans le sommeil, ce que les objets réels ne sauraient obtenir quand je suis éveillé. Ne serait-ce donc pas le même être, Seigneur, mon Dieu, qui subsiste, tant est grande la différence entre ce moi-ci et ce moi-

1. I Jean, II, 16. Cf. I Pierre, II, 11. — 2. Cf. I Cor. VII, 1-7, 28.

là, entre le moment où je glisse dans le sommeil et le moment où j'en sors ? Où est donc alors la raison qui me permet de résister à de pareilles suggestions quand je veille et de demeurer inébranlable, même si des réalités m'assaillent ? S'évanouit-elle quand les yeux se ferment ? S'assoupit-elle en même temps que le sens corporel ? Alors comment expliquer ces résistances fréquentes qui se produisent jusque dans le sommeil ? On demeure chastement fidèle à une résolution prise et l'on n'accorde aucun consentement à de telles séductions. Cependant la différence entre ces deux états est si grande que, quand il en arrive autrement, aussitôt réveillés, notre conscience rentre en repos, car nous découvrons que nous ne sommes pas les auteurs responsables d'actes qui se sont produits à notre regret.

Votre main n'est-elle pas assez forte, Dieu tout-puissant, pour guérir mon âme de ses langueurs ? Ne pourriez-vous pas, par une grâce plus abondante, éteindre les mouvements lascifs de mon sommeil ? Augmentez encore vos dons pour que mon âme, dégagée de la glu de la concupiscence, s'élançe avec moi vers vous ; pour qu'elle ne soit pas rebelle à elle-même, et que, même dans le sommeil, elle ne tombe pas, sous l'influence de ces images, dans cette honteuse corruption qui produit l'afflux des impuretés charnelles ! Gardez-la même du simple con-

sentement. Écartez de moi, pendant cette vie, même après les expériences de mon passé, toute surprise de ce genre, si faible qu'elle soit, celle même qui, pendant le sommeil, fuirait devant la chaste affection d'un cœur pur. C'est là, en vérité, une chose qui ne vous coûte guère à vous, le Tout-Puissant, qui pouvez accomplir des choses qui dépassent nos prières et notre intelligence ¹.

Ma condition actuelle, je l'ai exposée à mon Seigneur si bon, exultant avec crainte ² pour les dons que j'ai reçus de vous, me lamentant de ce qui reste d'imparfait en moi et espérant que vos miséricordes achèveront mon perfectionnement jusqu'à la paix plénière, dont mon esprit et ma chair jouiront en vous, lorsque la mort aura été absorbée dans la victoire ³.

CHAPITRE XXXI

L'AMOUR DU BOIRE ET DU MANGER

Il est une autre misère de chaque jour : plût à Dieu que ce fût la seule ⁴ ! Nous devons réparer la ruine journalière du corps par le manger et le boire, jusqu'à ce que se produise la destruction des

1. Ephes. III, 20. — 2. Ps. II, 11. — 3. I Cor. XV, 54. — 4. Mat. VI, 34.

aliments et du ventre ¹. Alors vous tuerez le besoin en nous rassasiant merveilleusement et notre corruption se revêtira d'une éternelle incorruptibilité ². Maintenant, certes, cette nécessité m'est douce, et je combats cette douceur de peur d'en être victime. C'est une guerre journalière, dans laquelle je réduis mon corps en esclavage par des jeûnes fréquents ³. Le plaisir se substitue à la souffrance. La faim et la soif sont, en effet, des causes de véritables souffrances, elles brûlent et tuent comme la fièvre, si le remède des aliments fait défaut. Mais si ceux-ci nous sont fournis à souhait par la consolante libéralité qui met la terre, l'eau et le ciel au service de nos besoins, cette misère se change en plaisir.

Vous m'avez enseigné à prendre les aliments comme un remède. Mais le piège de la concupiscence m'attend juste au moment où l'estomac satisfait cesse de ressentir les tiraillements de la faim. La nécessité qui m'oblige à combattre la faim me procure un plaisir. La santé ne saurait se maintenir sans le boire et le manger ; mais la délectation, suivante dangereuse de la faim, tente de passer la première, et c'est à elle que je sacrifie en prétendant prendre soin de ma santé. Les besoins de l'une et de l'autre ne sont pas les mêmes : ce qui suffit à la

1. I Cor. VI, 13. — 2. I Cor. XV, 53. — 3. II Cor. XI, 27 ; I Cor. IX, 27.

santé n'est pas suffisant pour la délectation, et souvent on ne sait si c'est la nécessité corporelle qui réclame son dû ou bien la gourmandise qui exige la satisfaction de ses appétits. Et la pauvre âme trouve sa joie dans cette incertitude. Elle est heureuse de trouver une excuse dans la difficulté de mesurer ce qui est exactement requis pour la santé et, sous prétexte de réparer les forces du corps, elle s'abandonne au plaisir. A ces tentations je m'efforce chaque jour de résister, et j'appelle l'aide de votre droite en vous exposant mes difficultés, car je manque encore de solidité.

J'entends la parole de mon Dieu : « Que vos cœurs ne s'alourdissent pas dans la glotonnerie et le vin ¹. » Du vin, je n'abuse pas. Préservez-moi toujours de cet abus ! La sensualité dans le manger s'empare parfois de votre serviteur : de grâce, délivrez-m'en ! Nul ne saurait être continent, si vous ne faites le don de la continence ². Vous comblez ceux qui vous prient, et même tout ce que nous obtenons de bon, avant de vous avoir prié, nous vient de vous, et c'est encore un don de vous qui nous permet ensuite de reconnaître cette faveur. Je n'ai donc jamais été adonné au vin, mais j'ai connu des hommes qui l'étaient et que vous avez rendus sobres. C'est à vous que ceux qui ont été préservés

1. Luc, XXI, 34. — 2. Sagesse, VIII, 21.

de ce vice le doivent, et c'est pareillement à vous que le doivent ceux qui en ont été délivrés. Les uns comme les autres vous en sont redevables.

Vous m'avez dit encore : « Ne suis pas tes convoitises et détourne-toi de la volupté ¹. » Votre grâce, dont je me suis épris, m'a également fait comprendre ceci : « Que nous mangions, nous n'aurons rien de plus ; que nous ne mangions pas, nous n'aurons rien de moins ² », ce qui veut dire : Telle chose ne m'enrichira pas, telle autre chose ne m'appauvrira pas non plus. Et cette parole encore est de vous : « J'ai appris à me contenter de ce que j'ai ; je sais vivre dans l'abondance, et je sais supporter le besoin. Je peux tout en Celui qui me fortifie ³. » Ainsi parle le soldat du camp céleste, et non pas cette poussière que nous sommes. Mais souvenez-vous, Seigneur, que nous sommes poussière, que vous nous avez tirés de la poussière ⁴, et que celui qui était perdu a été retrouvé ⁵.

Ce n'est pas en lui qu'il a trouvé sa force, car il était lui-même poussière, celui à qui le souffle de votre grâce a inspiré cette parole qui m'est chère : « Je peux tout en Celui qui me fortifie ⁶. » Fortifiez-moi pour que j'aie ce pouvoir. Donnez-moi la force de faire ce que vous commandez, et ordonnez ce

1. Ecclésiastiq. XVIII, 30. — 2. I Cor. VIII, 8. — 3. Philip. IV, 11-13. — 4. Ps. CII, 14. — 5. Luc, XV, 24. — 6. Philip. IV, 13.

que vous voudrez. Et il confesse, lui, qu'il a tout reçu et que toute sa gloire est dans le Seigneur ¹. Enfin j'en ai entendu un autre qui vous implorait en ces termes pour être exaucé : « Éloignez de moi les appétits du ventre ². » Il est donc évident, Dieu saint, que c'est vous qui donnez d'accomplir ce que vous commandez.

Vous m'avez enseigné, ô bon Père, que tout est pur pour ceux qui sont purs, mais que c'est un mal si l'homme scandalise en mangeant ³. En effet, toute créature sortie de vos mains est bonne, et rien de ce qui a été reçu avec actions de grâces n'est à rejeter ⁴. D'autre part, ce n'est pas la nourriture qui nous recommande à Dieu, et personne ne nous jugera d'après le manger et le boire ⁵. Que celui qui mange ne méprise pas celui qui ne mange pas ; que celui qui ne mange pas ne juge pas mal celui qui mange ⁶. J'ai appris tout cela et je vous en rends grâce et vous en loue, mon Dieu, mon maître. Votre voix a frappé mes oreilles et illuminé mon cœur. Délivrez-moi de toute tentation. Ce n'est pas l'impureté des aliments que je crains, c'est celle du désir. Je sais que Noé fut autorisé à manger toute sorte de viande nutritive ⁷. Élie refit ses forces au moyen d'aliments carnés ⁸. Jean, d'une abstinence si admi-

1. I Cor. I, 30-31. — 2. Ecclésiastiq. XXIII, 6. — 3. Tit. I, 15. Cf. Rom. XIV, 20. — 4. I Tim. IV, 4. — 5. I Cor. VIII, 8 ; Col. II, 16. — 6. Rom. XIV, 3. — 7. Gen. IX, 3. — 8. III Rois, XVII, 6.

nable, ne se souilla pas en mangeant des animaux (les sauterelles) dont il se nourrissait ¹. D'un autre côté, je sais qu'Ésaü fut séduit par un plat de lentilles ², que David se reprocha à lui-même d'avoir désiré boire de l'eau ³, et que notre Roi fut tenté, non par de la chair, mais par du pain ⁴. Le peuple, dans le désert, mérita d'être réprimandé, non pour avoir désiré de la viande, mais parce que ce désir le fit murmurer contre le Seigneur ⁵.

Au milieu de ces tentations, je lutte, chaque jour, contre la concupiscence du boire et du manger, car ce n'est pas chose que je puisse me retrancher d'un seul coup et définitivement, comme le désir de la femme. Il me faut donc tenir à la bouche un frein que je relâche ou resserre à propos. Quel est celui, Seigneur, qui ne se laisse jamais entraîner hors des bornes de la nécessité? Si un tel homme existe, grande est sa perfection, et il doit en glorifier votre nom. Moi, je ne suis pas celui-là, je ne suis qu'un pauvre pécheur, mais je glorifie aussi votre nom, assuré que celui qui a vaincu le siècle et qui me compte parmi les membres infirmes de son corps intercède auprès de vous pour mes péchés, parce que vos regards se sont arrêtés sur ceux de ces membres qui sont encore imparfaits et que tous sont inscrits au livre de vie ⁶.

1. Mat. III, 4. — 2. Gen. XXV, 30-34. — 3. II Rois, XXIII, 15-17. — 4. Mat. IV, 3. — 5. Nomb. XI, 4 s. — 6. Rom. VIII, 34; Jean, XVI, 33; Ps. CXXXVIII, 16.

CHAPITRE XXXII

L'ODORAT

Les odeurs ne me causent pas tant d'inquiétudes. Me manquent-elles ? Je n'en suis pas privé. S'offrent-elles à moi ? Je ne les chasse pas, encore que je sois toujours prêt à m'en passer. Telle est, il me semble, ma manière d'agir, mais il se peut que je me trompe, par suite de l'obscurité regrettable qui ne me permet pas de distinguer la force qui réside en moi, de sorte que, si mon esprit s'interroge lui-même sur ses propres moyens, il n'ajoute pas foi facilement à ses idées. Beaucoup de choses qui se trouvent en lui lui demeurent cachées jusqu'à ce que l'expérience les découvre. Personne ne doit éprouver de sécurité dans cette vie, qu'on a appelée une tentation continuelle ¹, car celui qui de mauvais est devenu bon peut redevenir mauvais. Il n'y a d'espoir, de confiance, de sécurité que dans votre miséricorde.

CHAPITRE XXXIII

L'OUÏE

Les plaisirs de l'ouïe m'ont séduit et captivé davantage ; mais vous m'avez dégagé et délivré de

1. Job, VII, 1.

leur séduction. Maintenant, je le confesse, j'aime à entendre une voix agréable et cultivée chanter des mélodies dont votre parole est l'âme, cependant je ne suis point captivé par elles au point de ne pouvoir m'y arracher. Certes, vivifiées par des paroles qui me les rendent chères, elles peuvent prétendre à une place honorable dans les affections de mon cœur, mais je ne sais si cette place est celle qui leur convient. Quelquefois je crois leur accorder plus d'honneur qu'il ne faudrait, lorsque je sens que, quand elles sont chantées de cette manière, ces paroles saintes pénètrent mon esprit d'une plus religieuse et plus vive flamme d'amour que quand elles ne le sont pas. Tous les sentiments de notre âme semblent avoir leurs notes propres dans la voix et le chant, qui sont de nature à les exciter en vertu de je ne sais quelle mystérieuse sympathie. Mais le plaisir des sens, auxquels il ne faut pas permettre d'énerver l'âme, me trompe souvent, lorsque, au lieu de se contenter de suivre la raison, puisque ce n'est qu'en faveur d'elle qu'on le supporte, il veut entreprendre de la précéder et de la conduire. Voilà en quoi je pêche sans y penser ; je ne m'en aperçois qu'ensuite.

Mais parfois aussi je redoute si extrêmement d'être victime de cette séduction que je pêche en un sens opposé par une sévérité excessive, au point de vouloir bannir de mes oreilles et de l'église elle-

même toutes les mélodies des douces cantilènes sur lesquelles on a coutume de chanter les psaumes de David. Alors il me paraît plus prudent de suivre la méthode de l'évêque d'Alexandrie, Athanase, dont j'ai souvent entendu dire qu'il faisait exécuter la psalmodie avec des inflexions de voix si faibles qu'elle ressemblait plutôt à une lecture qu'à un chant.

Au surplus, quand je me souviens des larmes qu'il m'arriva de verser en entendant les chants de l'Église dans les jours qui suivirent mon retour à la foi, quand je constate que maintenant encore la simple modulation des paroles par une voix pure m'émeut plus que le chant, je considère cette méthode comme la meilleure. Je flotte ainsi entre les dangers du plaisir ressenti et l'expérience du bien constaté. Toutefois je me sens plus incliné — bien que mon sentiment ne soit pas irrévocable — à approuver la coutume de chanter à l'église, afin que le plaisir de l'ouïe contribue à développer la dévotion dans les âmes faibles. Mais, quand il m'arrive d'être plus touché du chant que des paroles chantées, je m'en accuse comme d'une faute et alors j'aimerais mieux que les chanteurs se tussent.

Voilà où j'en suis. Pleurez avec moi et sur moi, vous qui réalisez quelque bien en vous-même, d'où procèdent de bonnes actions. Ceux qui, au contraire, ne sont pas préoccupés de cela n'attachent aucun

intérêt à ces choses. Mais vous, Seigneur mon Dieu, écoutez-moi, jetez les yeux sur moi, voyez, prenez-moi en pitié et guérissez-moi, vous en la présence de qui je dévoile mes inquiétudes et ma langueur.

CHAPITRE XXXIV

LE PLAISIR DES YEUX

Reste le plaisir des yeux de ma chair. Il doit être maintenant l'objet de ma confession, qu'entendront les oreilles de votre temple ¹, oreilles bonnes et fraternelles. Par là je terminerai ce que j'avais à dire des tentations de la concupiscence de la chair, qui me molesteront aussi longtemps que mes gémissements et mes prières n'auront pas obtenu que je sois revêtu de mon habitacle céleste ².

Les yeux aiment les formes belles et variées, les couleurs brillantes et attrayantes. Que ces sensations ne s'infiltrant pas dans mon âme ! Ces choses que Dieu a faites sont extrêmement bonnes, à la vérité ³; mais ce ne sont pas elles qui sont mon bien, c'est lui. Que lui seul possède mon âme !

Tous les jours, dès le réveil, je ne cesse d'être en

1. C'est-à-dire les « oreilles de votre peuple qui est votre temple ». Cf. II Cor. VI, 16. — 2. Cf. II Cor. V, 2. Le texte de la vulgate a « habitationem » au lieu de « habitaculum ». — 3. Gen. 1,31.

contact avec les choses visibles. Elles ne me laissent point de répit, comme le font les voix mélodieuses ou les autres sons, quand règne le silence. La lumière, reine des couleurs, répandue sur toute chose visible, où que je sois, durant le jour, m'enveloppe de ses caresses, même si occupé d'autre chose, je ne m'avise pas de sa présence. Elle a une telle force de pénétration que, si elle vient à manquer tout à coup, on la réclame aussitôt, et que, si son absence se prolonge, l'âme en est toute contristée.

O lumière que voyait Tobie, quand, les yeux fermés, il indiquait à son fils la voie de vie et le précédait d'un pied charitable, sans faire de faux-pas ¹ ! O lumière qui éclairait Isaac, quand, les yeux du corps alourdis et voilés par l'âge, il bénit ses enfants sans les reconnaître, mais en méritant de pouvoir leur donner la bénédiction requise ² ! Lumière que vit Jacob quand, la vieillesse l'ayant aussi rendu aveugle, il vit ses fils dans la vision de son cœur illuminé, et caractérisa d'une manière prophétique les tribus du peuple à venir, au moment où il croisa mystérieusement les mains sur les fils de Joseph, non point selon l'ordre extérieur, dans lequel les avait placés leur père, mais d'après sa vision intérieure ³ ! Voilà la vraie lumière, unique, inaltérable, et qui fait l'unité parmi ceux qui la

1. Tobie, IV. — 2. Gen. XXVII. — 3. Gen. XLVIII, 10 s.

voient et l'aiment ; tandis que cette autre lumière dont j'ai parlé, la corporelle, agrmente la vie du siècle, pour ces aveugles qui l'aiment, d'une douceur perfide et dangereuse. Toutefois, ceux qui ont appris à vous louer pour ce don de la lumière, Dieu créateur de toutes choses, la puisent dans votre hymne ¹, et ils ne sont pas entraînés par elle dans le sommeil. De ceux-là je désire être.

Je résiste aux séductions des yeux pour que mes pieds, qui commencent à cheminer dans votre voie, ne se laissent pas égarer, et je porte vers vous les regards de mon âme, afin que vous les dégagiez des pièges ². C'est fréquemment que vous devez le faire, car ils s'y laissent prendre souvent. Vous ne cessez de venir à mon aide, parmi les engins dressés de tous côtés, vous qui ne vous laissez surprendre ni par le sommeil ni par la somnolence, vous le gardien d'Israël ³.

Les innombrables inventions des arts et des métiers divers ont encore ajouté à la séduction des yeux en fabriquant des vêtements, des chaussures, des vases et autres objets, en produisant des tableaux et d'autres images. Tout cela dépasse les bornes du besoin et d'une sage modération, même quand la destination de ces objets est bonne, en

1. Allusion à l'hymne *Deus creator omnium*, déjà citée plus haut (IX, 12). — 2. Ps. XXIV, 15. — 3. Ps. CXX, 4.

sorte que les hommes suivent, au dehors, leurs propres œuvres, mais oublient au-dedans celui qui les a faits et détruisent ainsi l'œuvre de Dieu en eux-mêmes. Pour moi, mon Dieu et ma gloire, je tire occasion de ces productions pour vous chanter un hymne et pour offrir ma louange à celui qui s'est sacrifié pour moi, puisque ces belles choses, qui passent de l'âme de l'artiste dans ses mains expertes, ont leur origine dans votre beauté, supérieure à toute âme, vers laquelle la mienne soupire jour et nuit.

Si les auteurs et les admirateurs de ces œuvres extérieures tirent de cette beauté première les principes de leur art, ils ne puisent pas à la même source la règle qui devrait les guider dans le bon usage de ces choses. Elle y est pourtant ; mais ils ne l'aperçoivent pas. Elle seule leur enseignerait à ne pas dépasser la mesure, à réserver leur force pour vous, au lieu de la dissiper en d'énervantes délices. Moi-même qui exprime ces vérités et qui en reconnais la valeur, je me laisse encore prendre aux pièges, mais vous m'en arrachez, Seigneur, vous m'en délivrez, parce que votre miséricorde est présente à mes yeux ¹. C'est ma misère qui m'y fait tomber. Votre miséricorde m'en dégage, souvent sans que je m'en aperçoive, quand je n'y suis pris que légère-

1. Ps. XXV, 3.

ment, parfois avec douleur, quand je m'y suis enfoncé davantage.

CHAPITRE XXXV

L'AVIDITÉ DE SAVOIR

Aux tentations dont il vient d'être question s'en ajoute encore une autre, dangereuse de diverses manières. A côté de la concupiscence de la chair, qui se trouve dans tous les plaisirs des sens et dans toutes les voluptés, qui éloignent de vous et perdent ceux qui s'y adonnent, il y a dans l'âme une certaine inclination vaine et curieuse, qui se couvre des noms de connaissance et de science, et qui ne trouve pas sa satisfaction dans les sens, mais se livre à des expériences dans la chair au moyen des sens corporels. Comme cette inclination est liée à l'appétit de savoir et que les yeux sont les instruments principaux de la connaissance, la divine Écriture l'appelle « concupiscence des yeux ¹ ». Aux yeux appartient en propre la faculté de voir, mais on emploie aussi le mot *voir* en parlant des autres sens, quand ils s'appliquent à la recherche des objets de connaissance. Nous ne disons pas : « Écoutez comme cela brille », ni : « Sentez comme cela est éclatant », ni :

1. I Jean, II, 16.

Confessions de saint Augustin.

« Goûtez comme cela resplendit », ni : « Touchez comme cela est brillant » ; tandis que *voir* s'emploie dans toutes ces expressions. Nous ne disons pas seulement : « Voyez quel éclat » (l'œil étant seul à percevoir cet éclat), mais nous disons également : « Voyez quel bruit ; voyez quelle odeur ; voyez quelle saveur ; voyez quelle dureté ». Voilà pourquoi, comme nous l'avons dit, toute expérience faite par les sens est nommée concupiscence des yeux et, quoique la faculté de voir appartienne spécialement aux yeux, les autres sens cependant semblent l'usurper lorsqu'ils cherchent à connaître quelque chose.

D'après cela, on discerne clairement si c'est dans un but de volupté ou de curiosité qu'agissent les sens, car la volupté recherche ce qui est beau, mélodieux, suave, savoureux, doux au toucher, tandis que la curiosité s'occupe même de choses opposées, non pour en tirer des impressions pénibles, mais par désir de chercher et de découvrir. Quel plaisir, en effet, peut-on trouver à regarder un cadavre déchiré et qui fait horreur ? Pourtant, s'il s'en trouve un quelque part, les gens accourent pour le considérer, pour s'émouvoir et pâlir à sa vue ; et ils craignent de revoir cette chose dans leur sommeil, alors que personne ne les avait contraints à la regarder étant éveillés ni ne leur avait vanté la beauté de ce spectacle. Ainsi des autres sens sur lesquels il serait trop long d'insister.

C'est pour repaître cette avidité de connaître qu'on exhibe des attractions monstrueuses dans les spectacles. C'est elle qui porte à pénétrer les secrets les plus cachés de la nature, sans utilité pour l'humanité, et qu'on ne recherche que pour l'amour de savoir. C'est elle encore qui, pour satisfaire son funeste penchant, a recours aux opérations de la magie ; c'est elle enfin qui, dans la religion même, va jusqu'à tenter Dieu et à réclamer des miracles et des prodiges, tout cela par pure curiosité.

Dans cette vaste forêt, remplie d'embûches et de périls, j'ai déjà pratiqué des éclaircies ; j'ai beaucoup élagué dans mon cœur, grâce à votre aide, Dieu de mon salut. Cependant, puisque, dans le cours journalier de notre vie, tant de séductions de ce genre fourmillent de toutes parts autour de nous, comment oserai-je dire qu'aucune d'elles ne captive mon attention et ne me retient plus dans les pièges d'une vaine curiosité ? Il est vrai, le théâtre ne m'attire plus ; je ne me soucie pas de connaître le cours des astres ; jamais je ne me suis adonné à la nécromancie. J'abhorre toutes les pratiques sacrilèges. Mais, Seigneur mon Dieu, dont je dois être l'humble et simple serviteur, par quelles machinations perfides l'ennemi ne me pousse-t-il pas à vous demander quelques miracles ? Je vous conjure par notre Roi ¹, par la Jérusalem simple et chaste,

1. Notre-Seigneur Jésus-Christ.

notre patrie, puisque, jusqu'à présent, je suis loin de consentir à ces choses, de m'en éloigner toujours davantage. Certes, quand je vous prie pour la santé de quelqu'un, la fin que j'envisage est bien différente. Mais, en cela même, vous m'avez donné et vous me donnerez encore de suivre votre volonté. Qui pourrait dire cependant combien de bagatelles et de frivolités méprisables tentent, chaque jour, notre curiosité, et combien nos chutes sont fréquentes ! Que de fois, lorsqu'on nous raconte des riens, les souffrons-nous d'abord par une certaine condescendance pour les faibles, puis, peu à peu, les écoutons-nous avec plaisir ! Je ne vais plus au cirque voir un chien courir après un lièvre, mais, si j'en vois un dans un champ qu'il m'arrive de traverser par hasard, il me détourne peut-être d'une pensée sérieuse, et cette chasse m'attire. Je ne me retourne pas avec ma monture, mais mon esprit suit cette piste, et si, dans ces occasions, après m'avoir fait toucher du doigt ma faiblesse, vous ne daignez pas m'inspirer de reporter rapidement vers vous mon esprit à l'aide de quelque pieuse pensée ou de mépriser cette distraction et de passer outre, je m'attarde à ce vain spectacle.

Que dis-je, sans sortir de chez moi, un lézard qui prend des mouches, une araignée qui les enveloppe dans sa toile, n'ont-ils pas souvent fixé mon attention ? Parce que ce sont des animaux plus petits,

ma curiosité n'est-elle pas la même ? Je passe de là à vous louer, vous, Créateur et ordonnateur admirable de l'univers ; mais ce n'était pas là le principe de mon attention. Autre chose est de se relever promptement, autre chose de ne jamais tomber. Ma vie est pleine de pareilles chutes, et ma seule espérance est dans la grandeur de vos miséricordes. Car, notre cœur étant devenu le réceptacle de telles choses et étant encombré de toutes ces vanités, quoi d'étonnant que nos prières soient si souvent interrompues et troublées ? Nous élevons jusqu'à vos oreilles la voix de notre cœur en votre présence, mais cet essaim de pensées frivoles, accourues on ne sait d'où, viennent détourner l'attention de cette occupation si importante.

CHAPITRE XXXVI

L'ORGUEIL DE LA VIE

Faut-il considérer tout ceci comme de nulle importance ? Ne dois-je pas plutôt placer tout mon espoir dans votre miséricorde si connue, puisque vous avez déjà commencé à changer mon cœur ? Vous savez combien vous m'avez déjà transformé, vous qui m'avez tout d'abord délivré de la passion de la vengeance et qui n'avez pas été moins expert à éliminer mes autres misères, à guérir tous mes

maux, à arracher ma vie à la corruption pour me couronner, dans votre compassion et votre miséricorde, et combler mes bonnes aspirations. Vous avez comprimé mon orgueil par votre crainte et vous avez dompté mon cou en lui imposant votre joug, que je trouve maintenant léger, ainsi que vous l'avez promis et que l'expérience le prouve. C'est mon ignorance qui me faisait craindre de le porter.

Vous seul, Seigneur, êtes à l'abri de l'orgueil, car vous êtes le vrai maître et personne n'est au-dessus de vous ¹. Mais moi puis-je dire que je suis déjà, ou que je serai jamais délivré de cette troisième espèce de tentation, du désir d'être craint et d'être aimé des hommes, dans le seul but de trouver en cela une joie qui n'en est pas une? Vie misérable, honteuse ostentation ! Cela vient principalement de ce que les hommes ne vous aiment pas et ne vous craignent pas chastement, vous qui résistez aux superbes et qui donnez votre grâce aux humbles ², vous qui tonnez contre les ambitions du siècle et qui faites trembler les monts jusque dans leurs fondements ³.

Or, comme il est nécessaire, pour nous acquitter de certains devoirs de société, que nous nous fassions aimer et craindre des hommes, l'ennemi de notre vrai bonheur surgit, dresse ses pièges, puis il nous crie : « Bravo ! bravo ! », pour que nous nous lais-

1. Is. XXXVII, 20. — 2. I Pierre, V, 5. — 3. Ps. XVII, 14.

sions prendre, séduits par ces appâts. Ne plaçant plus notre joie dans votre vérité, nous la mettons dans les mensonges des hommes, et nous prenons plaisir à être aimés et craints d'eux, non pour vous, mais à votre place. De cette façon, devenus semblables au diable, il nous associe, non à l'union dans la charité, mais au partage de son supplice, lui qui a mis son trône sur l'aquilon ¹. Ceux qui suivent des voies perverses et tortueuses pour chercher à devenir semblables à vous, deviennent ses esclaves dans le froid et les ténèbres.

Mais nous, Seigneur, nous sommes votre petit troupeau ², soyez notre unique pasteur. Étendez vos ailes sur nous, et qu'elles soient notre refuge. Soyez seul notre gloire. Que l'on ne vous aime que pour vous, et que l'on ne craigne en nous que votre parole. Celui qui veut être loué des hommes, lorsque vous le blâmez, ne trouvera pas d'homme pour le défendre à votre tribunal ni pour le soustraire à la sentence que vous prononcerez. En effet, alors même que ce n'est point un pécheur qu'on loue des désirs injustes de son cœur, ni un impie dont on bénit les iniquités, mais un homme que l'on félicite de quelque grâce reçue de vous, si cet homme se complaît plus dans les louanges qu'on lui donne que dans la grâce qui en est l'objet, il s'attire votre blâme en même temps

1. Is. XIV, 15. — 2. Luc, XII, 32.

qu'il reçoit ces louanges, et celui qui les donne vaut mieux que celui qui les reçoit, car l'un admire dans l'homme le don de Dieu et l'autre préfère au don de Dieu celui de l'homme.

CHAPITRE XXXVII

LA VAINNE GLOIRE

C'est chaque jour, Seigneur, que nous sommes assaillis par ces tentations. La tentation ne nous laisse point de répit. Les louanges humaines sont une fournaise où nous sommes mis chaque jour à l'épreuve ¹. Ici encore, vous nous prescrivez la modération ; donnez-nous donc la force de faire ce que vous commandez, et alors commandez ce que vous voudrez.

Vous connaissez les gémissements de mon cœur à ce sujet et les torrents de larmes qu'ont répandus mes yeux, car il m'est difficile de découvrir les progrès que j'ai faits pour me débarrasser de cette misère, et je redoute extrêmement mes péchés cachés, dévoilés à vos yeux, ignorés des miens ². Dans les autres tentations, je dispose de quelques moyens de scruter mon cœur, pour celle-ci je n'en ai presque pas. En effet, pour les plaisirs des sens et

1. Cf. Prov. XXVII, 21. — 2. Cf. Ps. XVIII, 13.

la vaine curiosité de l'esprit, je puis savoir jusqu'à quel point mon âme leur reste étrangère, que ce soit ma volonté ou la nécessité qui s'opposent à ce qui pourrait les satisfaire. Alors je puis me demander si cette privation est plus ou moins pénible. Quant aux richesses, que les hommes convoitent pour satisfaire les trois espèces de concupiscence, ou seulement deux d'entre elles ou une seule, si l'esprit ne peut découvrir, quand il possède lesdites richesses, s'il les méprise ou s'il y est attaché, il n'a qu'à s'en défaire pour être fixé. Mais comment supprimer la louange pour éprouver notre force de résistance? Faut-il vivre mal et mener une conduite si perverse et si déréglée que nous devenions un objet d'horreur pour tous ceux qui nous connaissent? Non certes, ce serait une insanité inouïe, inconcevable. Mais, d'un autre côté, si la louange est, en fait et en droit, la compagne d'une vie de droiture et de bonnes œuvres, comme nous ne pouvons pas renoncer à une telle vie, nous ne pouvons pas éviter la louange qui s'y attache. En effet, ce n'est que par la privation d'une chose que je puis savoir si la perte m'en sera pénible ou indifférente. Donc quelle confession vous faire, Seigneur, au sujet de cette sorte de tentation? Que dirai-je, sinon que j'aime la louange, mais encore plus la vérité que la louange; car, si l'on me proposait de choisir entre la louange des hommes pour prix de mes folles erreurs en toutes

choses ou leur blâme unanime à cause de mon inaltérable attachement à la vérité, je sais quel serait mon choix. Cependant je ne voudrais pas que l'approbation d'une bouche étrangère augmentât la joie que me fait ressentir le bien qui est en moi. Or, je le confesse, un tel suffrage l'augmente et le blâme la diminue. Dans le trouble que me cause cette misère, une excuse se présente à moi. Est-elle bonne, est-elle mauvaise? Vous le savez, Seigneur. Pour moi je demeure dans l'incertitude. Vous ne nous avez pas seulement ordonné la continence qui interdit à notre amour de se porter sur certains objets, mais aussi la justice qui nous indique sur lesquels se doit porter notre amour, et c'est votre volonté que, non seulement nous nous aimions nous-mêmes, mais aussi le prochain. Je me persuade donc souvent, quand je prends plaisir aux louanges d'un homme intelligent que c'est de son progrès ou des espérances qu'il annonce que je me réjouis, et que c'est de ses mauvaises dispositions que je m'afflige quand je l'entends blâmer ce qui est bon ou ce qu'il ignore. Quelquefois même je me fâche des témoignages flatteurs que l'on me rend, soit qu'on approuve en moi des choses qui me déplaisent, soit qu'on estime au-delà de leur valeur des choses moins bonnes ou de moindre importance. Mais ici encore, comment savoir si ce qui m'affecte de cette manière ne vient pas de ce que je ne vou-

drais pas que cette personne qui me loue entretînt de moi une opinion différente de celle que j'en ai moi-même? Et ceci sans préoccupation pour son bien à elle, mais parce que les choses qui me plaisent en moi-même me plaisent encore davantage lorsqu'elles plaisent aussi aux autres. Ce n'est pas moi qu'on loue, en effet, quand on ne loue pas mon propre jugement sur moi-même, comme il arrive si on loue ce qui me déplaît ou si on loue davantage ce qui me plaît moins. Ne suis-je pas plongé dans l'incertitude sur moi-même?

Je le vois en vous, ô Vérité, je ne dois pas être satisfait des louanges à cause de moi, mais à cause du bien du prochain. Mais est-ce mon cas? Je l'ignore. J'en sais moins que vous sur ce point. Je vous en prie, ô mon Dieu, faites que je me connaisse moi-même, afin que je puisse mettre à nu les plaies que j'y découvrirai pour m'attirer le secours des prières de mes frères.

Je dois donc me scruter plus minutieusement. Si c'est seulement le bien du prochain qui me fait accueillir avec satisfaction les louanges qu'on me décerne, pourquoi suis-je moins ému si le blâme tombe sur un autre que sur moi? Ou bien pourquoi suis-je plus sensible à un affront qui m'est fait à moi-même qu'à une égale injustice faite à un autre en ma présence? Est-ce que j'ignore que les choses se passent ainsi? Eh quoi! Ne me reste-t-il

plus qu'à me tromper moi-même et à trahir de bouche et de cœur la vérité en votre présence? Éloignez de moi cette folie, Seigneur, de peur que mes paroles ne soient pour moi pareilles à l'huile dont le pécheur veut parfumer ma tête ¹.

CHAPITRE XXXVIII

LES DANGERS DE LA VAINNE GLOIRE

Je suis pauvre et indigent ²; mais je vaudrais mieux quand je me condamne moi-même avec de secrets gémissements et que j'implore votre miséricorde, jusqu'à ce que votre main ait porté remède à ma misère et ait réalisé l'œuvre de paix que n'aperçoit point l'œil du superbe. Mais les paroles qui sortent de la bouche et les actes qui parviennent à la connaissance des hommes exposent à une tentation fort dangereuse par suite de l'amour de la louange qui porte à mendier des applaudissements, quand on se découvre une certaine supériorité personnelle. Cet amour de la louange me tente au moment même où je le condamne et par cela même que je le condamne; car il arrive fort souvent que l'homme tire une vanité nouvelle du mépris même de la vaine gloire. Aussi ne peut-il pas s'en glorifier, car il ne la

1. Cf. Ps. CXL, 5. — 2. Cf. Ps. CVIII, 22.

méprise pas réellement, s'il s'en glorifie intérieurement.

CHAPITRE XXXIX

AUTRE GENRE DE TENTATION

Un autre mal intérieur naît en nous de la même espèce de tentation, c'est la vanité des hommes qui se complaisent en eux-mêmes, soit qu'ils plaisent ou non aux autres, soit même qu'ils ne cherchent pas à leur plaire. Ceux qui se plaisent à eux-mêmes vous déplaisent, non seulement en tirant vanité des choses qui ne sont pas bonnes comme si elles l'étaient, mais aussi des choses qui sont vôtres comme si elles leur appartenaient, ou des choses qu'ils reconnaissent être vôtres, mais dont ils croient que leurs propres mérites sont la cause, ou enfin des choses qui leur sont accordées par votre grâce, mais dont ils ne se réjouissent pas en esprit de fraternité, car ils envient chez les autres les mêmes faveurs. En tout ceci et dans les dangers et les épreuves semblables, vous voyez les anxiétés de mon cœur. Ma satisfaction d'échapper aux blessures est moins grande que votre zèle à les guérir.

CHAPITRE XL

EFFORTS VERS DIEU ET IMPUISSANCE

Où ne m'avez-vous pas accompagné, ô Vérité, qui m'enseigniez ce que je dois éviter et ce que je dois désirer, alors que je vous exposais ce que j'apercevais en moi autant que je pouvais le découvrir, quand je vous consultais ?

J'ai passé en revue le monde extérieur, autant que mes sens m'ont permis de le faire, et j'ai considéré la vie de mon corps et de mes sens, après quoi j'ai pénétré dans les retraites de ma mémoire pour examiner mes multiples aptitudes, pleines de ressources merveilleuses ; et ces investigations m'ont rempli d'épouvante car je n'ai rien pu y distinguer sans vous et j'ai reconnu que rien de tout cela n'était vous. Je ne le suis pas moi-même, qui ai porté mon investigation à travers tous ces objets divers en m'efforçant de les distinguer et de les apprécier chacun suivant sa dignité propre, recevant les uns par le canal des sens et interrogeant les autres que je sais mêlés à mon être, distinguant ensuite et énumérant ces messagers de mes impressions et scrutant toutes choses dans les riches réserves de ma mémoire, reléguant celles-ci à l'arrière, mettant celles-là en pleine lumière.

Vous étiez distinct de moi qui faisais toutes ces choses ; vous n'étiez pas la force par laquelle je les faisais. Vous êtes la lumière immuable que j'ai consultée sur l'être, la qualité, la valeur de toutes ces choses. J'ai écouté cette voix qui m'instruisait et me commandait, et je continue de le faire. Cela me donne une grande joie, et toutes les fois que je puis me dérober à d'autres nécessités, j'y reviens avec plaisir. Mais, à travers toutes les choses par lesquelles je passe sous votre conduite, mon âme ne trouve qu'en vous le lieu sûr où elle rassemble ses affections éparses de telle sorte que rien de moi ne soit distrait de vous. Et parfois vous me pénétrez d'un sentiment étrange, fait de je ne sais quelle douceur intérieure, qui, recevant en moi sa perfection, serait je ne sais quoi qui ne serait plus de cette vie. Mais, entraîné par le poids de ma misère, je retombe parmi les choses inférieures et je suis de nouveau absorbé par les choses coutumières et retenu par elles, et plus je verse de larmes, plus grande est leur prise sur moi, tant le fardeau de l'habitude oppresse mon âme ! Tantôt je pourrais faire une chose à laquelle ma volonté ne donne pas son assentiment, tantôt je veux sans pouvoir, malheureux dans les deux cas.

CHAPITRE XLI

LA PRÉSENCE DE DIEU EST INCOMPATIBLE
AVEC LE MENSONGE

J'ai donc considéré l'état de langueur produit par mes péchés dans cette triple concupiscence, et j'ai attendu mon salut de votre droite. Mon cœur blessé a vu votre splendeur et, frappé à cette vue, j'ai dit : Qui peut y atteindre ? J'ai été rejeté loin de vos yeux. Vous êtes la Vérité qui préside à tout, et moi, dans mon avarice, je ne voulais pas vous perdre, mais je voulais posséder le mensonge en même temps que vous, pareil à ceux qui veulent tout à la fois mentir et savoir la vérité. Or je vous ai perdu parce que vous vous refusez à être possédé en même temps que le mensonge.

CHAPITRE XLII

LES FAUX MÉDIATEURS ET LE VRAI

Comment se fera ma réconciliation avec vous ? Par le ministère des anges ? Par quelle prière, par quels rites ? Plusieurs de ceux qui désiraient venir à vous et qui n'étaient pas capables de le faire par eux-mêmes ont, comme je l'ai appris, tenté ces moyens. Ils ont succombé au désir de voir des

choses curieuses et ils ont mérité d'être la proie de l'illusion. Ces orgueilleux vous cherchaient avec tout l'attirail de leur science ; ils se donnaient des airs hautains, au lieu de se frapper la poitrine. Attirées par des dispositions semblables aux leurs, les puissances de l'air ¹ conspirèrent avec eux, et l'orgueil les unit. Ils furent déçus au moyen d'opérations magiques, eux qui prétendaient chercher un médiateur qui devait les purifier ; mais ils ne l'ont pas trouvé ; ils n'ont rencontré que le diable transformé en ange de lumière ². Celui-ci, n'ayant pas de corps charnel, était un objet d'attraction pour l'orgueil de l'homme charnel. Le médiateur entre Dieu et les hommes devait ressembler en quelque manière à la fois à Dieu et aux hommes. Entièrement semblable à l'homme, il restait loin de Dieu ; entièrement semblable à Dieu, il restait loin de l'homme, et de la sorte il n'était pas médiateur. Or ce faux médiateur, dont votre secret jugement a voulu que les orgueilleux fussent le jouet, a quelque chose de commun avec l'homme, le péché, et il semble qu'il veuille avoir quelque chose de commun avec Dieu, puisque, n'étant pas revêtu de la mortalité de la chair, il veut paraître immortel. Mais comme la mort est la solde du péché ³ et qu'il

1. Cf. Ephes. II, 2. — 2. II Cor. XI, 14. — 3. Rom. VI, 23.

a le péché de commun avec l'homme, il sera comme lui condamné à mourir.

CHAPITRE XLIII

LE CHRIST VRAI MÉDIATEUR

Le vrai médiateur que votre secrète miséricorde a manifesté aux hommes et que vous avez envoyé pour que, par son propre exemple, il leur enseignât l'humilité, ce médiateur de Dieu et des hommes, l'homme Christ Jésus, est apparu entre les mortels pécheurs et le juste immortel, partageant avec les hommes la mortalité et la justice avec Dieu, afin que, comme la vie et la paix sont la récompense de la justice, il affranchît, par la justice qui l'unit à Dieu, les pécheurs justifiés de la mort, qu'il voulut partager avec eux ¹.

Il a été montré aux saints des anciens jours afin qu'ils fussent sauvés par la foi à sa Passion future, comme nous l'avons été par la foi à sa Passion réalisée. C'est en qualité d'homme qu'il est médiateur ². En tant que Verbe, il ne joue pas le rôle d'intermédiaire, parce que le Verbe est égal à Dieu, Dieu en Dieu, et un seul Dieu avec le Saint Esprit.

1. Cf. II Tim. I, 20 ; I Cor. XV, 55. — 2. Cf. I Tim. I, 20 ;

De quel amour ne nous avez-vous pas aimé, ô Père plein de bonté, vous qui n'avez pas épargné votre Fils unique, vous qui l'avez livré pour nous impies ! Que vous nous avez aimés, nous pour qui Celui qui n'a pas regardé comme une usurpation d'être égal à vous s'est rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix ¹. Celui qui est le seul libre entre les morts, qui avait le pouvoir de quitter la vie et de la reprendre ², s'est offert pour nous comme vainqueur et victime, comme vainqueur parce qu'il a été victime. Pour nous il s'est offert comme prêtre et comme sacrifice, comme prêtre parce qu'il a été sacrifice; et, d'esclave que nous étions, il nous a faits vos enfants, lui votre fils devenu notre esclave. C'est donc à bon droit que je place en lui le ferme espoir que vous guérirez tous mes maux par celui qui siège à votre droite et intercède pour nous tous. Sans cela je serais au désespoir, car grands et nombreux sont mes maux. Ils sont en vérité grands et nombreux, mais mon remède est plus puissant. Nous eussions pu croire votre Verbe trop éloigné de nous pour s'unir à l'homme, et nous eussions désespéré de notre salut, s'il ne s'était fait chair et s'il n'avait habité parmi nous ³.

Effrayé de mes péchés et accablé sous le poids de ma misère, j'avais médité dans mon cœur et formé

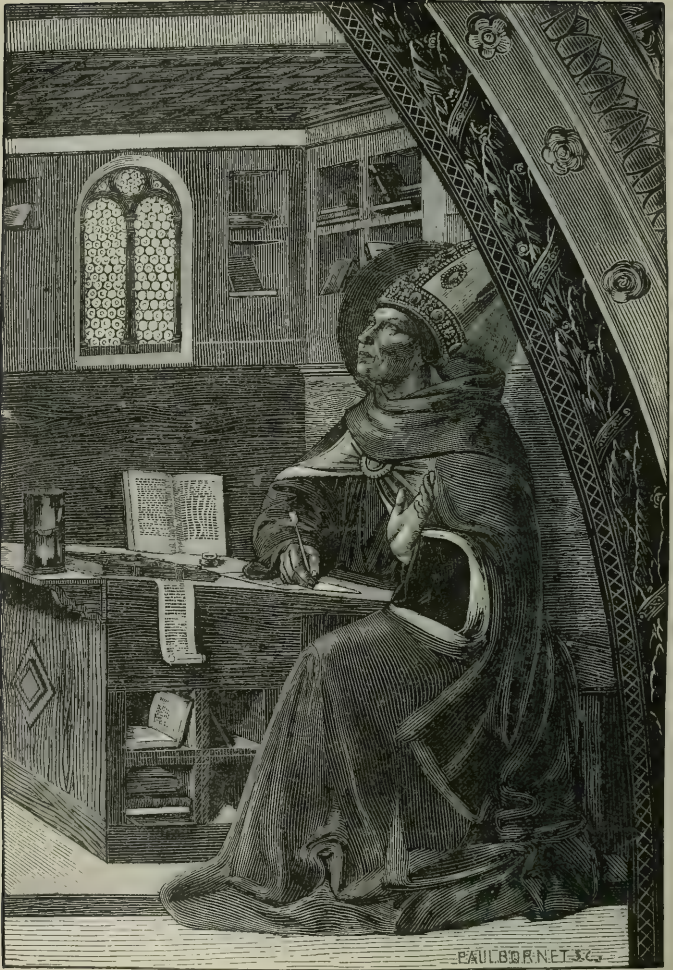
1. Philip. II, 6. — 2. Jean, X, 18. — 3. Jean, I, 14.

le dessein de fuir dans la solitude, mais vous m'avez interdit cela. Vous m'avez donné du courage en disant : Le Christ n'est-il pas mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vécussent pas pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort pour tous ¹? Aussi, Seigneur, je jette en vous mes inquiétudes. Que je vive et je considérerai les merveilles de votre loi ². Vous connaissez mon ignorance et ma faiblesse ; enseignez-moi, guérissez-moi. Votre Fils unique, en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science ³, m'a racheté de son sang. Que les superbes ne me calomnient pas ; je connais mon prix ⁴. Je le mange, je le bois, je le distribue aux autres. Pauvre, je désire en être rassasié avec ceux qui le mangent et s'en rassasient et qui louent le Seigneur parce qu'ils le cherchent ⁵.

1. II Cor. V, 15. — 2. Ps. CXVIII, 18. — 3. Col. II, 3. — 4. C'est-à-dire : le prix³ de ma rançon. — 5. Ps. XXI, 26.



LIVRE XI





LIVRE XI



CHAPITRE PREMIER

AUGUSTIN EXPOSE LE MÔTIF QUI L'A PORTÉ
A ÉCRIRE SES CONFESSIONS

Eh quoi ! Seigneur, à qui l'éternité appartient, ignorez-vous ce que je vous dis, ou ne voyez-vous que pendant un temps ce qui se passe dans le temps ? Pourquoi vous faire le récit de toutes ces choses ? Ce n'est certes pas pour que vous les connaissiez par moi ; mais j'excite mon cœur envers vous et le cœur de ceux qui me lisent, afin que nous vous disions tous ensemble : Grand est le Seigneur et grandement à louer ¹ ! Déjà je l'ai dit, et je le redi-

1. Ps. XCV, 4.

rai : c'est pour l'amour de votre amour que je fais cela ¹. En effet, nous prions, et cependant la Vérité nous dit : « Votre Père sait ce qu'il vous faut avant même que vous ne le lui demandiez ². » Nous vous ouvrons donc notre cœur, vous confessant nos misères et vos miséricordes sur nous ³, afin que vous acheviez notre délivrance déjà entreprise et que nous cessions d'être malheureux en nous-mêmes pour devenir heureux en vous. Vous nous avez appelés à être pauvres d'esprit, doux, pénitents, affamés et altérés de justice, miséricordieux, purs de cœur et pacifiques ⁴. J'ai rapporté dans mon récit beaucoup de choses, ce que j'ai pu, ce que j'ai voulu ; mais vous le premier avez voulu que je vous dise à vous, mon Seigneur et mon Dieu, que vous êtes bon et que votre miséricorde est éternelle ⁵.

CHAPITRE II

QUE JE FASSE DE VOS ÉCRITURES MES CHASTES DÉLICES

Comment suffirai-je à raconter par l'organe de ma plume toutes vos exhortations, toutes les terreurs, les consolations et les directions par lesquelles

1. Augustin a déjà employé la même expression au l. II, ch. 1, pour indiquer l'idée inspiratrice de ses *Confessions*. — 2. Mat. VI, 8. — 3. Cf. Ps. XXXII, 22. — 4. Cf. Mat. V, 3-9. — 5. Ps. CXVII, 1.

vous m'avez amené à prêcher votre parole et à dispenser votre sacrement à votre peuple ¹? Et lors même que je serais capable de les raconter dans leur ordre, les gouttes de mon temps me coûtent si cher ²!

Depuis longtemps je brûle de méditer votre loi ³ et, en le faisant, de vous confesser ma science et mon ignorance, les premières lueurs de mes illuminations et ce qu'il reste de ténèbres dans mon âme, jusqu'à ce que la force ait absorbé la faiblesse. Je ne veux pas consacrer à autre chose ce qu'il me reste de loisirs après la nécessaire réfection corporelle et le repos de l'esprit, après m'être acquitté de mes obligations sociales, de celles que nous devons aux hommes et de celles dont nous nous acquittons sans y être tenus.

Seigneur mon Dieu, écoutez ma prière, et que

1. Les deux mots *verbum* et *sacramentum*, sous la plume de S. Augustin, désignent le ministère de l'évêque. Cf. P. Batiffol, *Le Catholicisme de S. Augustin*, Paris, 1920, p. 532. Sa mère étant morte, il retourna à Thagaste, vendit ses biens et mena avec quelques amis, pendant environ trois ans, une sorte de vie monastique. Au cours d'une visite qu'il faisait à un ami à Hippone, il fut ordonné prêtre presque malgré lui et appelé à aider dans son ministère l'évêque Valerius, vieillard dont la langue maternelle était le grec et qui ne parlait pas le latin. Six ans plus tard, Augustin fut élevé à la dignité d'évêque auxiliaire de Valerius, qui mourut en 396. Augustin devint évêque d'Hippone en 397. — 2. Allusion à l'usage de la clepsydre ou horloge à eau. — 3. C'est-à-dire : la Sainte-Écriture.

votre miséricorde exauce mon désir, qui ne tend pas seulement à ma satisfaction personnelle, mais à l'utilité de mes frères. Vous voyez dans mon cœur qu'il en est ainsi. Que je sacrifie à votre service mes pensées et mes paroles ! Mais donnez-moi ce que je devrai vous offrir. Je suis indigent et pauvre, mais vos richesses peuvent satisfaire tous ceux qui vous invoquent ¹, vous qui prenez soin de nous sans inquiétude. Éloignez toute témérité et tout mensonge de mon cœur et de mes lèvres ². Faites que je fasse de vos Écritures mes chastes délices, que je ne tombe pas dans l'erreur en les lisant ni n'égare les autres par elles ! Seigneur, soyez attentif et soyez-moi pitoyable ! Seigneur mon Dieu, lumière des aveugles et force des infirmes et aussi lumière des voyants et force des forts, ne soyez pas sourd à la voix de mon âme, écoutez-la crier du fond de l'abîme ³ ! Car si vos oreilles n'étaient pas disposées à nous écouter, où irions-nous, vers qui crierions-nous ?

Le jour et la nuit vous appartiennent. Sur un signe de vous, les instants s'envolent. Ouvrez donc à nos méditations les profondeurs cachées de votre loi. Ouvrez à ceux qui frappent ⁴. Ce n'est pas sans raison que vous avez voulu que fussent écrites tant de

1. Ps. LXXXV, 1 ; Rom. X, 12. — 2. Cf. Ex. VI, 12.
— 3. Cf. Ps. CXXIX, 1. — 4. Cf. Mat. VII, 7.

pages remplies de mystères difficiles à percer. Mais ces forêts abritent des cerfs qui s'y sentent chez eux. Ils s'y promènent, y paissent, s'y couchent et y ruminent ¹. O Seigneur, instruisez-moi, révélez-moi ces choses cachées ! Vous le savez, toute ma joie est d'entendre votre parole, que je préfère aux plus abondantes délices.

Donnez-moi ce que j'aime. J'aime, en effet, et cela même, vous me l'avez donné. Ne vous désintéressez pas de vos dons, ne dédaignez pas une pauvre herbe qui a soif. Que je vous glorifie pour tout ce que je découvrirai dans vos livres, que j'entende la parole de louange ², que je me désaltère à cette source, que je considère les merveilles de votre loi ³, depuis le commencement où vous avez fait le ciel et la terre, jusqu'au règne perpétuel auquel vous nous appelez dans votre sainte cité !

Seigneur, ayez pitié de moi et exaucez mes désirs. Ils n'ont, je crois, pour objet rien de terrestre, ni l'or, ni l'argent, ni les pierreries, ni les vêtements précieux, ni les honneurs, ni le pouvoir, ni les voluptés de la chair, ni les choses nécessaires au corps et à notre pèlerinage sur cette terre, toutes choses qui sont données par surcroît à ceux qui cherchent votre règne et votre justice ⁴.

1. Allusion au Ps. XXVII, 9. — 2. Ps. XXV, 7. — 3. Ps. CXVIII, 18. — 4. Mat. VI, 33.

Donc, vous voyez, mon Dieu, quelle est la source de mes désirs. Les méchants m'ont raconté leurs plaisirs, mais qu'est cela au regard de votre loi, Seigneur ¹ ? Vous voyez d'où viennent mes désirs. Voyez, Père, considérez, approuvez, et faites que je trouve grâce en présence de votre miséricorde, afin que me soit révélé le sens profond de votre parole, à moi qui frappe à votre porte. Je vous en conjure par Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils, l'homme de votre droite ², le Fils de l'homme établi par vous comme votre médiateur et le nôtre, par qui vous nous avez cherchés, nous qui ne vous cherchions pas, afin que nous vous cherchions à notre tour. Je vous en conjure par votre Verbe par qui vous avez fait toutes choses et moi-même parmi elles, par votre Fils unique, par qui vous avez appelé, pour l'adopter, le peuple des croyants, dont je fais partie ³. Je vous en conjure enfin par Celui qui est assis à votre droite, qui intercède pour nous, et en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science ⁴. De lui Moïse a dit : « Lui-même le dit, c'est la vérité qui parle ⁵. »

[Ici commence le commentaire du chapitre premier de la Genèse, qui occupe les trois derniers

1. Ps. CXVIII, 85. — 2. Ps. LXXIV, 18. — 3. Rom. VIII, 4. — 4. Rom. VIII, 34 ; Col. II, 3. — 5. Cf. Jean, V, 46.

livres des *Confessions*. Augustin demande à Dieu de lui révéler le sens de ces paroles : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre » (ch. III). — Le ciel et la terre proclament qu'ils ont été créés. Tout ce qu'ils contiennent de beau se trouve en Dieu d'une manière infiniment plus parfaite (ch. IV). — Dieu a créé le monde de rien (ch. V). — La parole par laquelle Dieu a créé le monde, c'est le Verbe, coéternel à Dieu, le Verbe, principe de toute chose, qui nous enseigne toute vérité (ch. VI-VIII).]

CHAPITRE IX

COMMENT AGIT LA SAGESSE DIVINE

Dans le principe, ô Dieu, vous avez fait le ciel et la terre, dans votre Verbe, dans votre Fils, dans votre vertu, dans votre sagesse, dans votre vérité, parlant d'une manière merveilleuse, agissant d'une manière merveilleuse. Qui le comprendra ? Qui le racontera ? Quelle est cette chose qui m'éclaire par intervalles et qui frappe mon cœur sans le blesser ? Je suis rempli d'épouvante et transporté d'ardeur, épouvanté d'être si différent d'elle, enflammé à la vue de ce qui m'en rapproche. C'est la Sagesse, la Sagesse elle-même, qui brille ainsi par intervalles, déchirant les nuages qui m'entourent, lesquels m'enveloppent, de nouveau, aussitôt qu'elle cesse

de briller. Alors je fléchis sous le poids de mes maux, et ma force est tellement amoindrie ¹ que, dans ma détresse, je ne puis même pas porter mon bonheur, jusqu'à ce que vous, Seigneur, dont ma misère excite la pitié, vous guérissiez toutes mes langueurs. C'est bien vous qui arrachez ma vie à la corruption, qui me couronnez, compatissant et miséricordieux, et qui me rassasiez de délices : ma jeunesse sera renouvelée comme celle de l'aigle ² ! C'est par l'espérance que nous avons été sauvés, et nous attendons avec confiance la réalisation de vos promesses ³.

Entende qui le pourra votre parole intérieure. Pour moi, confiant en votre oracle, je m'écrierai : « Que vos œuvres sont magnifiques, Seigneur ; vous avez fait toute chose avec sagesse ⁴ ! » Cette sagesse est le principe, et c'est dans le principe que vous avez créé le ciel et la terre.

[Augustin répond à la question : « Que faisait Dieu avant la création du ciel et de la terre ? » (ch. X-XII). — Considérations sur le concept du temps (ch. XIII-XVIII). — Augustin demande à Dieu de lui révéler comment les prophètes ont connu les événements de l'avenir (ch. XIX). — Le passé et l'avenir n'ont pas d'existence réelle (ch. XX-XXI).]

1. Cf. Ps. XXX, 11. — 2. Ps. CII, 3-5. — 3. Rom. VIII, 24-25. — 4. Ps. CIII, 24.

CHAPITRE XXII

L'ÉNIGME DU TEMPS

Mon esprit brûle du désir de connaître l'explication de cette énigme inextricable. Seigneur mon Dieu, Père bon, je vous en conjure, daignez ne pas me celer ces choses si familières et pourtant si mystérieuses. Aidez-moi à les pénétrer. Que la lumière de votre miséricorde les éclaire, Seigneur ! Qui puis-je interroger sur ces mystères ? A qui confesserai-je mon ignorance avec plus de fruit qu'à vous, qui ne désapprouvez pas l'enthousiasme avec lequel j'étudie vos Écritures ? Accordez-moi ce que j'aime, car j'aime, et c'est là un de vos dons. Donnez, ô Père, qui vraiment savez donner à vos fils les dons qui leur sont bons ¹. Donnez, car j'ai entrepris de vous connaître, et grand est le labeur jusqu'à ce que vous ouvriez ².

Je vous en conjure par le Christ, au nom du Saint des Saints, que nul ne me trouble ! Je crois ; c'est pourquoi je parle ³. Mon espoir, ce pour quoi je vis, c'est de contempler les délices du Seigneur ⁴. Voilà que vous avez frappé mes jours de vétusté ⁵. Ils passent : j'ignore comment. Sans cesse nous

1. Mat. VII, 11. — 2. Ps. LXXII. — 3. Ps. CXV, 1. — 4. Ps. XXVI, 4. — 5. Cf. Ps. XXXVIII, 6.

disons : « Le temps et le temps, les temps et les temps. Combien de temps celui-ci a-t-il parlé? En combien de temps celui-là a-t-il fait cela? Qu'il y a longtemps que je n'ai vu telle chose! Cette syllabe est deux fois plus longue que cette brève. » Nous disons tout cela, nous l'entendons dire; nous sommes compris et l'on nous comprend. Rien de plus clair et de plus familier que ce langage et cependant rien de plus obscur, et c'est une nouveauté de le comprendre.

[Le mouvement du soleil, de la lune et des étoiles constitue-t-il tout le temps? (ch. XXIII). — Le temps n'est pas le mouvement d'un corps (ch. XXIV). — C'est dans notre esprit, par la mémoire, que nous mesurons le temps (ch. XXV-XXVII). — Nous tirons nos conceptions du présent, du passé et de l'avenir, des expériences mentales, de l'attention, de la mémoire et de l'attente (ch. XXVIII). — Augustin, distrait par le concept du temps, désire se recueillir tout entier en Dieu pour jouir des délices de l'éternité (ch. XXIX). — Il s'élève de nouveau contre ceux qui demandent ce que faisait Dieu avant la création du monde (ch. XXX). — Il dit que ses transgressions lui rendent difficile la pénétration de ces mystères (ch. XXXI).]



LIVRE XII



LIVRE XII

CHAPITRE PREMIER

LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ EST DIFFICILE

Dans cette vie d'indigence, mon cœur, frappé par les paroles de votre sainte Écriture, s'agite extrêmement. Souvent l'intelligence humaine souffre d'une grande pénurie de mots. Il faut, en effet, employer plus de paroles pour chercher que pour découvrir. Il est plus long de demander que d'obtenir, et la main qui frappe à la porte a plus d'efforts à faire que la main qui prend. Mais nous tenons la promesse ; qui pourra la détruire ? Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous ¹ ? Demandez et

1. Rom. VII, 31.

vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira. Quiconque frappe reçoit, quiconque cherche trouve et l'on ouvre à celui qui frappe ¹. Vous l'avez promis, et qui peut craindre d'être trompé, quand c'est la vérité même qui a promis ?

[Augustin poursuit le commentaire des premiers versets de la Genèse. Ce qu'il faut entendre par le ciel, la terre, les ténèbres, la matière informe (ch. II-VIII).]

CHAPITRE IX

AUGUSTIN PRIE DIEU DE L'ÉCLAIRER

O Vérité, lumière de mon cœur, faites que ce ne soient pas mes ténèbres qui parlent. Je suis tombé dans la matière et j'ai été enveloppé de ténèbres, mais je m'en suis dégagé pour vous aimer. Je me suis souvenu de vous dans mes égarements. Votre appel me poursuit, mais j'ai peine à l'entendre, tant est grand le tumulte que font les ennemis de la paix². Pourtant voici que je reviens maintenant, altéré et hors de souffle, m'abreuver à votre fontaine. Que personne ne m'arrête ! Je veux m'y désaltérer pour

1. Jean, XVI, 24 ; Mat. VII, 7-8. — 2. Sans doute les Manichéens.

reprendre vie. Que je ne sois plus ma vie à moi-même ! Je n'ai trouvé en moi qu'une source de vie mauvaise et de mort, mais en vous je revis. Parlez-moi, instruisez-moi. J'ai cru en vos livres ; mais que leurs paroles sont mystérieuses !

[Les créatures angéliques, la matière informe (ch. X-XI). — Pourquoi l'Écriture dit-elle que Dieu créa le ciel et la terre, sans faire mention de jours ? (ch. XIII). — Profondeur des Écritures (ch. XIII). — Interprétations diverses de ces paroles : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre » (ch. XIV-XIX). — Différentes explications de ces mots : « La terre était invisible et informe » (ch. XX). — Rien ne s'oppose à ce que Dieu ait créé d'autres êtres dont il n'est point fait mention dans la Genèse (ch. XXI). — Des manières différentes d'interpréter les saintes Écritures, et en particulier les premiers versets de la Bible (ch. XXII-XXXII).]



LIVRE XIII



LIVRE XIII

CHAPITRE PREMIER

DIEU NOUS PRÉVIENT PAR SES BIENFAITS

Je vous invoque, ô Dieu, ma miséricorde, qui m'avez créé et qui n'avez pas oublié celui qui vous oubliait. Je vous appelle dans mon âme, que vous préparez à vous posséder en lui inspirant le désir. Donc n'abandonnez pas celui qui vous appelle, vous qui, devant ma prière, m'avez prévenu et pressé de mille manières. De loin vous m'avez crié de revenir à vous et d'appeler à mon aide celui qui m'appelait à lui.

Seigneur, vous avez effacé les actions par lesquelles j'ai démérité. Ne tenant pas compte de l'œuvre de mes mains, qui ont agi contre vous, vous

avez prévenu toutes mes bonnes actions, afin de me récompenser du bien accompli en moi par vos mains, dont je suis sorti, car vous existiez avant que je ne fusse, et je n'étais rien pour recevoir l'être de vous. Mais voici que j'existe par l'effet de votre bonté, qui est antérieure à mon être et à tout ce dont j'ai été fait. Pourtant vous n'aviez pas besoin de moi, certes, et je ne suis pas tel que le bien qui est en moi puisse vous être utile en quelque manière, mon Seigneur, et mon Dieu. Si je vous rends quelque service, ce n'est pas pour vous soulager, comme si vous vous fatigiez en travaillant ou comme si votre puissance serait amoindrie si mes services vous faisaient défaut. Les hommages de mon culte ne vous sont pas nécessaires comme l'est à la terre la culture, sans laquelle elle demeure stérile. Mais vous voulez que je vous serve et que je vous adore, afin que je sois heureux par vous, car c'est de vous seul que je tiens l'être, qui me rend capable de jouir de ce bonheur.

[Toutes les créatures tiennent leur existence de la bonté de Dieu, sans qu'elles aient rien mérité (ch. II). — Les créatures doivent tout à la grâce divine (ch. III). — Dieu n'avait aucunement besoin des créatures (ch. IV). — Le mystère de la Trinité apparaît dès le second verset de la Genèse. Dieu, c'est le Père, le commencement, c'est le Fils, et

l'Esprit était porté au-dessus des eaux (ch. V). — Ces paroles caractérisent l'action du Saint-Esprit (ch. VI-VII).]

CHAPITRE VIII

LA CRÉATURE NE TROUVE SON REPOS QU'EN DIEU

[La chute de l'homme et d'une partie des anges montre que la créature spirituelle n'a pas de lumière en elle-même, mais qu'elle a besoin d'être constamment illuminée par Dieu.]

Donc, Seigneur, illuminez nos ténèbres. De vous nous attendons notre vêtement de lumière, qui changera nos ténèbres en une splendeur de midi ¹. Donnez-moi à vous, mon Dieu, et rendez-moi à vous. Vous voyez que je vous aime ; et si c'est encore trop peu, faites que je vous aime davantage. Je ne puis mesurer ce qui manque à mon amour pour qu'il soit suffisant, pour que ma vie se précipite vers vos embrassements et demeure cachée dans le mystère de votre visage ². Tout ce que je sais, c'est que tout m'est un mal en dehors de vous, non seulement hors de moi, mais en moi-même, et que toute richesse qui n'est pas mon Dieu n'est pour moi que pauvreté.

1. Is. LVIII, 10. — 2. Ps. XXX, 21.

[Pourquoi il est dit seulement du Saint-Esprit qu'il était porté au-dessus des eaux (ch. IX). — Tout ce que nous possédons est un don de Dieu (ch. X). — Image de la Trinité dans l'homme (ch. XI). — La création du monde figure de la formation de l'Église (ch. XII). — Le renouvellement de l'homme ne peut être complet sur terre. La foi et l'espérance sont la force de l'âme au milieu des ténèbres et des épreuves de la vie présente (ch. XIII-XIV). — Ce que sont la firmament, la mer, la terre, les astres, le jour, la nuit (ch. XV-XIX). — Sens allégorique de ces paroles : « Que les eaux produisent des reptiles et des oiseaux » (ch. XX). — « Que la terre produise des animaux » (ch. XXI). — « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance » (ch. XXII). — Puissance de commander et de juger chez l'homme spirituel (ch. XXIII). — Pourquoi Dieu a spécialement béni l'homme, les poissons et les oiseaux (ch. XXIV). — Les fruits de la terre représentent et figurent allégoriquement les œuvres de miséricorde qui naissent d'une terre fertile (ch. XXV). — Plaisir et utilité qu'on retire du bien fait au prochain (ch. XXVI). — Figuration allégorique des poissons et des baleines (ch. XXVII). — Pourquoi Dieu vit que ses œuvres étaient très bonnes (ch. XXVIII). — Comment faut-il entendre que Dieu a vu huit fois que ses œuvres étaient bonnes ? (ch. XXIX). — Rêveries des Manichéens

sur la création (ch. XXX). — Les bons approuvent tout ce qui est agréable à Dieu (ch. XXXI). — Récit abrégé des œuvres de Dieu (ch. XXXII). — Le ciel et la terre n'ont pas été faits d'une matière incréée ni de la substance de Dieu, mais d'une matière « concrétée » (ch. XXXIII). — Exposition allégorique de tout l'ensemble de la création (ch. XXXIV).]

CHAPITRE XXXV

DÉSIR DE PAIX

Seigneur Dieu, vous qui nous avez tout donné, donnez-nous la paix ¹, la paix du repos, la paix sabbatique, la paix sans soir. Car tout l'ordre splendide de ces choses très bonnes passera, quand leur destinée sera accomplie : elles auront leur soir comme elles ont eu leur matin.

CHAPITRE XXXVI

POURQUOI LE SEPTIÈME JOUR N'A PAS EU DE SOIR

Le septième jour n'a pas eu de soir, il n'a pas eu de crépuscule. Vous l'avez sanctifié pour qu'il

1. Cf. Nombres, VI, 26.

demeure à jamais. Et si, après avoir créé vos œuvres admirables sans sortir de votre repos, vous vous êtes cependant reposé le septième jour, c'est pour nous faire comprendre par la voix de votre Livre que nous aussi nous nous reposerons en vous dans le sabbat de la vie éternelle, une fois que seront accomplies nos œuvres, très bonnes aussi, certes, puisque c'est de vous que nous les tenons.

CHAPITRE XXXVII

COMMENT DIEU SE REPOSE EN NOUS

Or, de même que maintenant vous agissez en nous, alors vous vous reposerez en nous. Ce repos sera vôtre, mais vous l'obtiendrez par nous de même que les œuvres que nous accomplissons ici-bas sont vôtres. Cependant, Seigneur, vous êtes toujours agissant, et votre repos n'est jamais interrompu. Ce n'est pas pour un temps que vous voyez, que vous agissez, que vous vous reposez. Pourtant c'est vous qui avez fait les visions qui n'ont qu'un temps et le temps lui-même et le repos après le temps.

CHAPITRE XXXVIII

DIFFÉRENCES ENTRE LA MANIÈRE DE CONNAITRE
DANS DIEU ET DANS L'HOMME

Nous voyons ces choses que vous avez faites parce qu'elles sont, mais pour vous, au contraire, elles sont parce que vous les voyez. Nous voyons au-dehors qu'elles sont et au-dedans qu'elles sont bonnes ; mais vous, vous les avez vues faites dès lors que vous les avez vues à faire. Pour nous, il vint un temps où nous fûmes portés vers le bien, notre cœur ayant été touché par une inspiration de votre Esprit. Mais antérieurement, éloignés de vous, nous n'étions portés qu'à faire le mal. Vous, Seigneur souverainement bon, vous n'avez jamais cessé de faire le bien, et si quelques-unes de nos œuvres sont bonnes, c'est par un effet de votre grâce, mais ces œuvres ne sont pas éternelles. Ces œuvres accomplies, nous espérons goûter le repos dans votre admirable sanctification, mais vous, le bien même, qui n'avez besoin d'aucun autre bien, vous goûtez un éternel repos, car vous êtes votre propre repos.

Qui donnera à l'homme de comprendre cela ? Est-ce un ange qui le révélera à un ange, ou un

ange à l'homme? Non, c'est à vous qu'il faut demander, en vous qu'il faut chercher, à votre porte qu'il faut frapper. C'est le moyen de recevoir de trouver, de se faire ouvrir. Ainsi soit-il !



INDEX ANALYTIQUE





INDEX ANALYTIQUE

- Abraham (Sein d'), 260.
Académiciens, 145, 154.
Actions de grâces, 3-5, 41, 60-61, 109-110, 194, 213, 274.
Adéodat, fils d'Augustin, 193, 271, 289.
Adultère, 51.
Alypius, 173-184, 188-190, 194, 206, 230, 231, 238-240, 246-250, 262-263, 270.
Ambroise (Saint), 151-152, 161, 164-167, 216, 232, 270, 272-273, 292.
Amitié, 46, 56, 98-107.
Anaximène, 310.
Ange, 36.
Antoine (Saint), 232-233.
Ariens, 272.
Aruspice, 94.
Astrologie, 95.
Athanasie (Saint), 332.
Augustin (Saint). Son enfance, 10-14, 17-19.
— Adolescence, 25-64.
— Ses études, 19-21, 26-39.
— Baptême différé, 23-25, 142.
— Puberté, 50.
— Rhéteur, 92, 255-257.
— Idée du mariage, 47, 48, 53, 188-190, 191, 193, 250.
— Manichéen (voir Manichéisme).
— Sa liaison durable avec une femme, 93.

- Augustin (saint) pleure un ami, 101-102.
 — Ses études philosophiques, 116-120.
 — Départ pour Carthage, 106.
 — Départ pour Rome, 136-140.
 — Maladies, 141-143, 257, 270.
 — Départ pour Milan, 150-151.
 — rencontre Ambroise, 164-167.
 — Perplexités, 184-188, 226-229, 236-238, 240, 244, 246.
 — Projet de vie solitaire, 191-193.
 — Il se sépare de la mère de son fils, 193-194.
 — Dans le jardin, 238-241, 246-250.
 — A Cassiciacum, 259-269.
 — Baptême reçu, 271-272.
 — A Ostie, 283-288.
 — Mort de sa mère, 289-293.
 Aveuglement de l'homme, 38.
 Bain, 50, 292.
 Baptême. Voir Augustin.
 — d'un ami, 100.
 — de Victorinus, 218.
- Beau (Du — et du Convenable)* 112-113, 116.
 Carthage, 29, 49, 67, 106, 137, 148, 173, 174.
 Cassiciacum. Voir Augustin.
 Catéchuménat, 23, 51.
 Chair (plaisirs de la), 67-68, 85, 188-189, 227-228, 238, 322-324.
 Chant d'église, 332.
 Charité, 280-281.
 Chasteté, 50, 52, 61, 187, 236-237, 244-245, 279, 321.
 Cicéron, 74-76, 133, 236.
 Concupiscence, 322-325.
Confessions (But des), 49, 92, 123-124, 293, 303-308, 359-360.
 Continence. Voir Chasteté.
 Conversion (Joies de la), 221-224, 253-254.
 Création, 365-366.
 Créature et Créateur, 6.
 Créuse, 30.
 Croix, 23, 33, 218.
 Curiosité, 337-341.
 Cyprien (saint), 139.
 Démons, 94, 273.
 Didon, 27, 28.
 Dieu. Son immensité, 4-5, 224.
 — Sa majesté, 7-8, 224.
 — Ses perfections, 7-8, 13-14, 17.

- Dieu. Sa Providence, 10-14.
 — Sa bonté, 124-125, 221-222, 377-378.
 — Son amour pour nous, 309-310.
 — objet d'amour, 8-9, 108, 319.
 — Sa miséricorde, 32, 37, 201-202, 221.
 — (Dons de), 41, 99.
 — (Silence de), 38, 51.
 — (Aimer en), 110-111.
 — (Louer), 123-124.
 — (Conception matérialiste de), 199-201.
 — ignoré, 308-309.
 — proclamé parla création, 309-313.
 — (Connaissance de), 313-314, 383-384.
- Distractions, 340-341.
 « *Donnez-nous de faire ce que vous commandez...* », 321, 327-328, 344, 362.
- Écoles publiques, 27, 29, 32.
- Écriture (Sainte), 36, 47, 76, 148, 153, 169-170, 206-210, 218, 360, 364.
- Église, 72, 146, 167-168, 219-220, 276.
- Égypte (Solitaires d'), 231-232.
- Élpidius, 148.
- Énée, 27, 28, 29.
- Épicure, 194.
- Esclavage du pécheur, 72.
- Espoir en Dieu, 261-262.
- Esprit-Saint, 99, 207, 265, 273.
- Étudiants de Carthage, 137-138.
 — de Rome, 137-138, 149.
- Evodius, 275, 290.
- Faustus, 126-136, 185.
- Foi, 93.
- Fornication, 46, 51.
 — spirituelle, 27-28, 60, 94.
- Genèse (Commentaire de la), 364-384.
- Gervais (Saint), 273-274.
- Gestes, 18.
- Gourmandise, 324-329.
- Grecque (langue), 26, 30-31.
- Habitude (force de l'), 228, 229, 244-245, 276-277.
- Hasard, 97-98.
- Hierus, 113.
- Hippocrate, 97.
- Homère, 30-33.
- Hortensius*, ouvrage perdu de Cicéron, 73-76, 236.
- Humilité, 50, 80.
- Hymnes, 272-274, 292, 332.
- Impureté, 45, 46, 52-53, 85, 323-324.

- Inquiétude de l'âme privée
de Dieu, 4, 8, 105, 109,
170-173, 195.
- Invocation de Dieu, 3-4, -56,
23.
- Jésus-Christ, 128, 141, 147-
148, 167-168, 201, 205-
206, 209-210, 214, 262,
275-276, 294-297, 339,
354-356, 364.
- Jeux, 22-23, 40.
— du cirque, 173, 232.
- Joie après la douleur, 222-
224.
- Julien, empereur, 226.
- Junon, 35-36.
- Jupiter, 33.
- Justine, mère de l'empereur
Valentinien, 272-274.
- Lait maternel, 10-11.
- Latine (langue), 26-27, 31.
- Libertinage, 49, 51-52, 85.
- Louange (amour de la), 344-
348.
- Madaure, 49.
- Maître (Le)*, ouvrage de
S. Augustin, 271.
- Mal (Le), Ce qu'il est, 146.
— chez l'enfant, 16, 25,
30, 40.
— (contagion du), 63-
64.
- Manichéisme, Manichéens,
Manès, 77-83, 86, 92, 107
126-136, 144-149, 152-
155, 160, 169-170, 264,
380-381.
- Manteau de chair, 264.
- Marie (Vierge), 147.
- Mars, 95.
- Médecine, 96-97.
- Médiateur (Christ), 354-356.
- Médiateurs (Faux), 352-354.
- Mémoire, 314-318.
- Mendiant ivre, 171-173.
- Mensonge, 352.
- Milan, 232, 272. Voir Am-
broise, Augustin.
- Minerve, 218.
- Miracle, 273-274.
- Monique (Sainte), 23, 51-53,
83-87, 139-141, 190-191,
250, 263, 272-273, 275-
297.
— (Prières de), 139-
140, 141-143.
— (Prières demandées
pour), 243-297.
— Son goût passager
pour le vin, 274-278.
— à Milan, 159-163.
— à Ostie, 283-288.
— (Mort de), 286-288.
— (Funérailles de), 291-
292.
- Mort (Pensée de la), 142.
— (crainte de la), 103-
104.
- Mots, 35.
- Musique, 332.

- Nebridius, 98, 173, 183, 194,
 230, 231, 260, 262.
 Neptune, 218.
- Odorat, 330.
 Offrandes aux Morts, 162-
 163.
 Oisiveté, 50.
 Oratoire (Art), 49, 93.
 Oreste, 103.
 Orgueil, 341-343.
 Osiris, 218.
 Ostie, 275, 283-288.
 Ouïe, 330-333.
- Paix (Désir de), 381.
 Parole, 17-19.
 Passions, 46-49, 53.
 Patrice, père d'Augustin,
 24, 50-51, 52-53, 279-280.
 Paul (Apôtre), 207, 215, 225-
 226, 231, 248-250.
 Pêché, 9, 14-17, 26, 40, 41,
 45-46, 52-53, 55-64, 80-
 82, 203. Voir Conversion.
 Poètes et Poésie, 26-27, 30,
 33-35, 36, 105.
 Ponticianus, 231, 232, 234,
 235, 237.
 « *Prends et lis* », 246-250.
 Prière, 20, 83.
 Prodiges (l'Enfant), 37, 125
 222, 327.
 Protas (Saint), 273-274.
 Psaumes, 261-269, 272-274,
 290, 332.
- Pylade, 103.
- Règle de bois, 83-84.
 Repos en Dieu, 4, 8, 110,
 195, 379.
 Repos de Dieu en nous, 382.
 Rome, 113, 136, 144, 218,
 259.
 Rominianus, 192.
- Saturne, 95.
 Science, 337-341.
 Sénèque, 133.
 Simplicianus, 216, 218, 226.
 Solécismes et barbarismes,
 38, 39.
 Songes impurs, 323-324.
 Spectacles (Amour des), 22-
 23, 68-71, 174.
 Symmaque, 151.
- Temps, 106, 367-368.
 Tentations, 319-320, 323,
 326, 344-348, 349.
 Thagaste, 49, 98, 106.
 Trèves, 232.
 Trinité (Sainte), 380.
- Vacances, 255-257.
 Vaine gloire, 344-349.
 Vénus, 95, 218.
 Verecundus, 230, 258-261.
 Vérité (Recherche de la),
 371-373.
 Victorinus, 216-221, 224-
 226.
 Vie (Dégoût de la), 102-104.

Virgile, 30.

Vol, 39-40, 54-64.

Volonté rebelle, 227, 240-
243.

Yeux (plaisir des), 333, 337-
341.



TABLE





TABLE

| | |
|--------------------|-----|
| INTRODUCTION | VII |
|--------------------|-----|

LIVRE PREMIER

| | | |
|-------------|--|----|
| CHAPITRE I. | Invocation et louange..... | 3 |
| — II. | Immensité de Dieu..... | 4 |
| — III. | Aucune créature ne contient Dieu tout entier..... | 6 |
| — IV. | Majesté et perfections de Dieu... | 7 |
| — V. | Soif d'amour et de pardon..... | 8 |
| — VI. | Providence divine..... | 10 |
| — VII. | La malice de l'homme apparaît même chez l'enfant à la ma- melle..... | 14 |
| — VIII. | Comment Augustin apprit à parler..... | 17 |
| — IX. | Répugnance pour l'étude. Amour du jeu. — Crainte des châ- timents..... | 19 |

| | | |
|-------------|---|----|
| CHAPITRE X. | L'amour des jeux et des spectacles détourne Augustin de l'étude des lettres..... | 22 |
| — XI. | Le baptême d'Augustin est différé..... | 23 |
| — XII. | Comment Dieu tire le bien du mal..... | 25 |
| — XIII. | Augustin déplore sa passion pour les fictions des poètes et son aversion pour les connaissances utiles..... | 26 |
| — XIV. | Son aversion pour la langue grecque..... | 30 |
| — XV. | Que tout ce qu'il a appris d'utile serve à la gloire de Dieu..... | 31 |
| — XVI. | Il condamne les méthodes en vigueur dans les écoles publiques..... | 32 |
| — XVII. | Il condamne les vains exercices littéraires en usage dans les écoles..... | 35 |
| — XVIII. | Les hommes sont plus soigneux d'observer les règles de la grammaire que de pratiquer les lois divines..... | 36 |
| — XIX. | Vices de l'enfance qui nous accompagnent dans les autres âges de la vie..... | 39 |
| — XX. | Il rend grâce à Dieu des dons qu'il a reçus dans son enfance. | 41 |

LIVRE II

| | | |
|-------------|--|----|
| CHAPITRE I. | L'adolescence coupable..... | 45 |
| — II. | Sur la pente abrupte de la seizième année..... | 46 |
| — III. | Oisiveté et libertinage..... | 49 |

| | | |
|--------------|--|----|
| CHAPITRE IV. | Le vol..... | 54 |
| — V. | Nul ne pêche sans motif..... | 55 |
| — VI. | Les illusions du pécheur..... | 57 |
| — VII. | Actions de grâces à Dieu qui pardonne les offenses et prévient les chutes..... | 60 |
| — VIII. | Les motifs du vol..... | 62 |
| — IX. | La contagion du mal..... | 63 |
| — X. | Dieu le bien suprême..... | 64 |

LIVRE III

| | | |
|-------------|---|----|
| CHAPITRE I. | Dans les filets de la chair..... | 67 |
| — II. | Il se passionne pour les spectacles tragiques..... | 68 |
| — III. | La bande des brise-tout..... | 72 |
| — IV. | L' <i>Hortensius</i> de Cicéron gagne Augustin à l'amour de la philosophie..... | 73 |
| — V. | La simplicité de style des Écritures le choque..... | 76 |
| — VI. | Augustin manichéen..... | 77 |
| — VII. | Absurdité de la doctrine manichéenne..... | 79 |
| — VIII. | Augustin réfute d'autres points de la doctrine manichéenne... | 80 |
| — IX. | Comment les hommes et Dieu envisagent différemment les fautes..... | 80 |
| — X. | Les Manichéens croyaient que des parcelles de la divinité étaient emprisonnées dans les fruits de la terre..... | 82 |
| — XI. | Le songe de Monique..... | 83 |
| — XII. | Autre réponse reçue par Monique au sujet de la conversion de son fils..... | 85 |

LIVRE IV

| | | |
|--------------------|--|-----|
| CHAPITRE I. | Augustin séduit et séducteur . . . | 91 |
| — II. | Il refuse l'assistance d'un aruspice. Il garde sa foi à une femme . . . | 92 |
| — III. | Il s'adonne à l'astrologie | 95 |
| — IV. | La maladie, le baptême et la mort d'un ami | 98 |
| — V. | D'où vient que le malheureux trouve de la douceur dans les larmes | 101 |
| — VI. | Dégoût de la vie et crainte de la mort | 102 |
| — VII. | Augustin ne pouvant vivre dans les lieux qui lui rappellent son ami, quitte Thagaste pour Car- thage. | 104 |
| X VIII. | Nouvelles amitiés | 106 |
| a IX. | L'amitié de Dieu est la seule que l'on ne puisse perdre | 107 |
| A X. | L'âme ne peut trouver son repos dans les créatures éphémères. | 108 |
| t XI. | Instabilité des créatures. — Dieu seul est stable. | 110 |
| z XII. | Il faut aimer en Dieu | 110 |
| — XIII. | Il écrit un ouvrage intitulé <i>de pulchro et apto</i> | 112 |
| — XIV. | Comment il fut amené à dédier cet ouvrage à Hierus | 113 |
| — XV. | Ses rêveries philosophiques | 115 |
| — XVI. | Ses études philosophiques con- tribuèrent à sa perte, parce qu'il fit un mauvais usage des dons de Dieu | 116 |

LIVRE V

| | | |
|-------------|---|-----|
| CHAPITRE I. | Augustin offre à Dieu ses confessions et ses louanges | 123 |
| — II. | Dieu n'abandonne jamais sa création | 124 |
| — III. | Les solutions des philosophes lui paraissent plus sûres que celles des Manichéens | 126 |
| — IV. | Il n'y a que la science de Dieu qui rende heureux | 130 |
| — V. | Vanité de Manès | 130 |
| — VI. | L'éloquence superficielle de Faustus | 131 |
| — VII. | L'ignorance de Faustus diminue l'attachement d'Augustin pour le Manichéisme | 134 |
| — VIII. | Départ pour Rome | 136 |
| — IX. | La maladie d'Augustin. La sainteté de vie de Monique | 141 |
| — X. | Les idées erronées d'Augustin sur la doctrine chrétienne | 143 |
| — XI. | Les Manichéens et l'Écriture | 148 |
| — XII. | La malhonnêteté des étudiants romains | 149 |
| — XIII. | Arrivée d'Augustin à Milan, où il devient l'auditeur de S. Ambroise | 150 |
| — XIV. | Il s'éloigne de plus en plus des Manichéens | 152 |

LIVRE VI

| | | |
|-------------|--|-----|
| CHAPITRE I. | Monique rejoint son fils à Milan | 159 |
| — II. | Pour obéir à Ambroise, Monique renonce à certaines coutumes africaines | 161 |

| | | |
|---------------|--|-----|
| CHAPITRE III. | Augustin ne peut conférer que rarement avec Ambroise, à cause des occupations de celui-ci. | 164 |
| — IV. | Ses préjugés tombent. | 167 |
| — V. | L'autorité des Écritures. | 169 |
| — VI. | Son ambition humaine et les nécessités de sa profession entravent ses progrès spirituels. | 170 |
| — VII. | Comment Alypius fut guéri de sa passion pour les jeux du cirque. | 173 |
| — VIII. | Comment se développa la passion d'Alypius pour les combats de gladiateurs. | 176 |
| — IX. | Alypius est arrêté comme voleur. | 179 |
| — X. | Alypius suit Augustin à Milan, ainsi que Nebridius. | 181 |
| — XI. | Les perplexités d'Augustin. | 184 |
| — XII. | Alypius le dissuade de se marier. | 188 |
| — XIII. | Monique s'occupe de lui trouver une épouse. | 190 |
| — XIV. | Augustin et ses amis songent à se retirer dans la solitude. | 191 |
| — XV. | Celle qui vivait avec Augustin le quitte pour embrasser la continence. | 193 |
| — XVI. | Crainte de la mort et du jugement. | 194 |

LIVRE VII

| | | |
|-------------|--|-----|
| CHAPITRE I. | Augustin ne parvient pas à se débarrasser de sa conception matérialiste de Dieu. | 199 |
| — VIII. | Comment la miséricorde divine le pressait par de secrets aiguillons. | 201 |
| — XIV. | Il acquiert une notion de Dieu qui n'a rien de charnel. | 202 |

| | | |
|----------------|---|-----|
| CHAPITRE XVII. | Ce qui retardait Augustin dans son ascension vers Dieu..... | 203 |
| — | XVIII. Le Christ, unique voie du salut.... | 205 |
| — | XIX. Ses erreurs sur le Christ..... | 206 |
| — | XX. Le rôle des écrits platoniciens dans sa formation spirituelle. | 206 |
| — | XXI. Ce qu'il a trouvé dans les livres sacrés n'était pas contenu dans les ouvrages des platoniciens. | 207 |

LIVRE VIII

| | | |
|-------------|---|-----|
| CHAPITRE I. | Augustin consulte Simplicianus.. | 213 |
| — | II. Simplicianus raconte l'histoire de Victorinus..... | 216 |
| — | III. Les joies de la conversion après le péché..... | 221 |
| — | IV. Importance de la conversion de Victorinus..... | 224 |
| — | V. La chair et l'esprit..... | 226 |
| — | VI. Ponticianus raconte l'histoire de saint Antoine et la conversion de deux officiers de la cour à Trèves..... | 230 |
| — | VII. Impressions produites sur Augustin par le récit de Ponticianus... | 235 |
| — | VIII. Augustin dans le jardin..... | 238 |
| — | IX. Difficultés qu'éprouve la volonté à se commander à elle-même.. | 241 |
| — | X. Il n'y a pas deux volontés dans l'âme, comme l'affirment les Manichéens..... | 242 |
| —✓ | XI. Les dernières luttes..... | 243 |
| —✓ | XII. « Prends et lis »..... | 246 |

LIVRE IX

| | | |
|-------------|--|-----|
| CHAPITRE I. | ✓ La délivrance du péché..... | 253 |
| — II. | Augustin décide d'abandonner sans ostentation sa chaire de rhéteur..... | 255 |
| — III. | Ce qu'il advint de Verecundus et de Nebridius | 258 |
| — IV. | Enthousiasme d'Augustin pour les psaumes et spécialement pour le psaume quatrième..... | 261 |
| — V. | Augustin demande à Ambroise des conseils pour ses lectures..... | 269 |
| — VI. | Le baptême..... | 270 |
| — VII. | Le chant des psaumes et des hymnes à Milan..... | 272 |
| — VIII. | Comment Monique, dans son enfance, fut délivrée d'une mauvaise habitude..... | 274 |
| — IX. | ✓ La charité de Monique..... | 279 |
| — X. | ✓ Le colloque d'Ostie..... | 283 |
| — XI. | ✓ La mort de Monique..... | 286 |
| — XII. | ✓ La douleur d'Augustin..... | 289 |
| — XIII. | Augustin réclame des prières pour sa mère et pour son père..... | 293 |

LIVRE X

| | | |
|-------------|--|-----|
| CHAPITRE I. | Espoir en Dieu..... | 301 |
| — II. | Qu'est-ce que se confesser à Dieu ?..... | 302 |
| — III. | Les fruits que les autres pourront tirer de ces confessions..... | 303 |
| — IV. | Il écrit pour que ses confessions soient profitables à ceux dont il se dit le serviteur..... | 305 |

| | | |
|-------------|--|-----|
| CHAPITRE V. | L'homme ne se connaît pas complètement. | 308 |
| — VI. | Comment Dieu est aimé et connu. | 309 |
| — VII. | La force vitale et les sens ne donnent pas la notion de Dieu. | 313 |
| — VIII. | La puissance de la mémoire. | 314 |
| — XXVII. | Augustin regrette d'avoir aimé Dieu trop tard. | 319 |
| — XXVIII. | La vie de l'homme n'est que tentation. | 319 |
| — XXIX. | Augustin demande la continence. | 321 |
| — XXX. | Violence des instincts charnels. | 322 |
| — XXXI. | L'amour du boire et du manger | 324 |
| — XXXII. | L'odorat. | 330 |
| — XXXIII. | L'ouïe. | 330 |
| — XXXIV. | Le plaisir des yeux. | 333 |
| — XXXV. | L'avidité de savoir. | 337 |
| — XXXVI. | L'orgueil de la vie. | 341 |
| — XXXVII. | La vaine gloire. | 344 |
| — XXXVIII. | Les dangers de la vaine gloire. | 348 |
| — XXXIX. | Autre genre de tentation. | 349 |
| — XL. | Efforts vers Dieu et impuissances. | 350 |
| — XLI. | La présence de Dieu est incompatible avec le mensonge. | 352 |
| — XLII. | Les faux médiateurs et le vrai. | 352 |
| — XLIII. | Le Christ vrai médiateur. | 354 |

LIVRE XI

| | | |
|-------------|--|-----|
| CHAPITRE I. | Augustin expose le motif qui l'a porté à écrire ses confessions. | 359 |
| — II. | Que je fasse de vos Écritures mes chastes délices. | 360 |
| — IX. | Comment agit la sagesse divine. | 365 |
| — XXII. | L'énigme du temps. | 367 |

LIVRE XII

| | | |
|-------------|--|-----|
| CHAPITRE I. | La recherche de la vérité est difficile..... | 371 |
| — IX. | Augustin prie Dieu de l'éclairer... | 372 |

LIVRE XIII

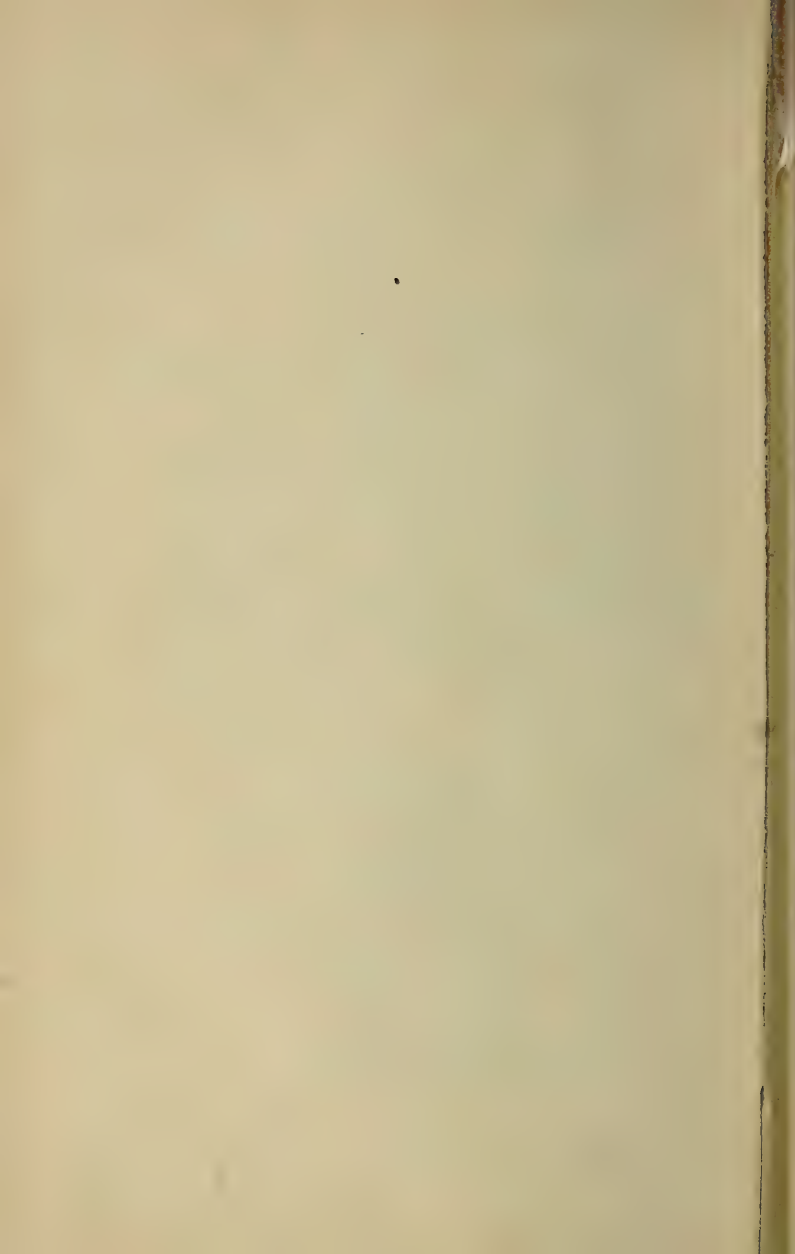
| | | |
|------------------|--|-----|
| CHAPITRE I. | Dieu nous prévient par ses bienfaits | 377 |
| — VIII. | La créature ne trouve son repos qu'en Dieu..... | 379 |
| — XXXV. | Désir de paix..... | 381 |
| — XXXVI. | Pourquoi le septième jour n'a pas eu de soir..... | 381 |
| — XXXVII. | Comment Dieu se repose en nous..... | 382 |
| — XXXVIII. | Différences entre la manière de connaître dans Dieu et dans l'homme..... | 383 |
| INDEX ANALYTIQUE | | 387 |

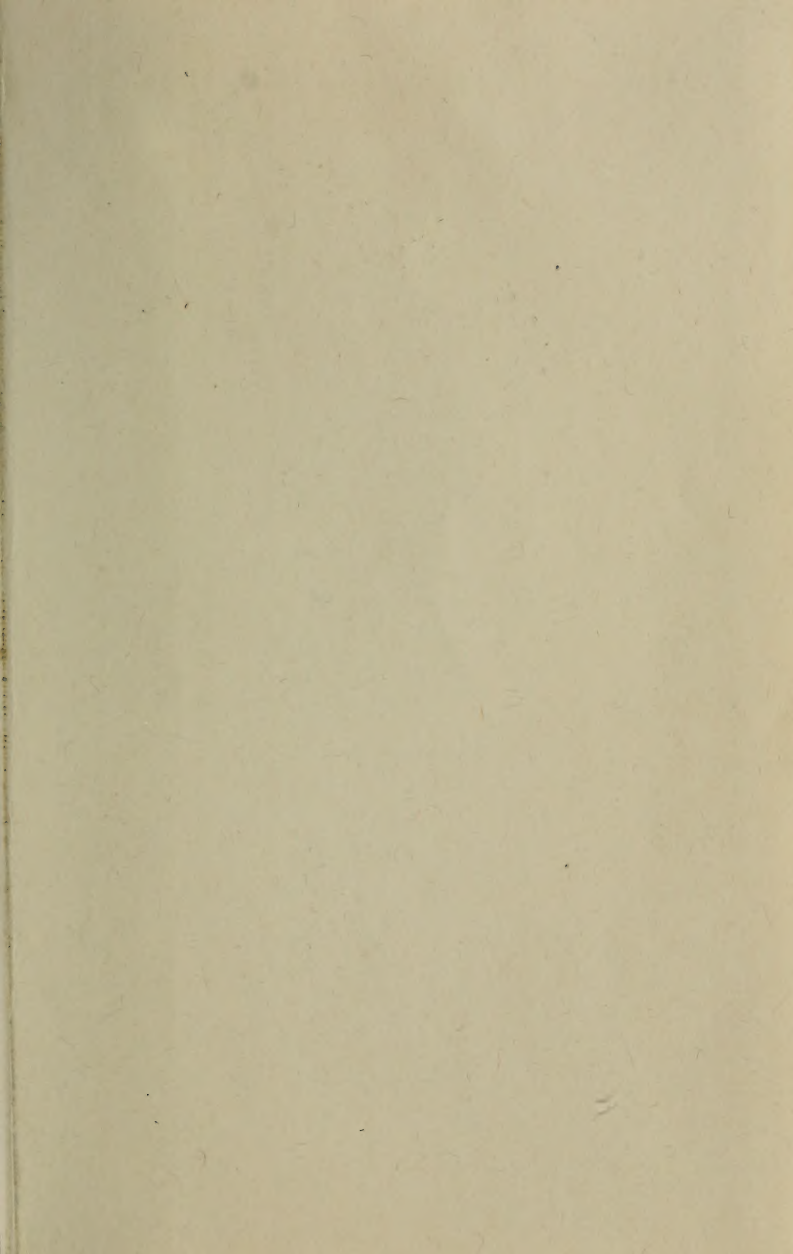


CE LIVRE, LE QUATOR-
ZIÈME DE LA COL-
LECTION « LE LIVRE
CATHOLIQUE », A ÉTÉ
ÉTABLI PAR CHARLES
GROLLEAU, TIRÉ A

2270 EXEMPLAIRES, SOIT : 70 SUR GRAND VÉLIN
A LA CUVE DES MANUFACTURES DE RIVES (DONT
10 HORS COMMERCE), NUMÉROTÉS DE 1 A 60
ET DE 61 A 70 ; ET 2200 (DONT 200 HORS
COMMERCE) NUMÉROTÉS DE 71 A 2170 ET DE
2171 A 2270 SUR VÉLIN DE RIVES. LA DÉCORATION
DU LIVRE A ÉTÉ DESSINÉE ET GRAVÉE SUR BOIS :
LES HORS TEXTE PAR PAUL BORNET, LES BAN-
DEAUX ET CULS-DE-LAMPE PAR M^{lle} MARGUERITE

PIQUAND ET PAUL
BAUDIER. L'OUVRAGE
A ÉTÉ IMPRIMÉ
PAR PROTAT FRÈRES,
DE MACON ET ACHE-
VÉ LE 10 MARS
M C M X X I I I





Réseau de bibliothèques
Université d'Ottawa
Échéance

Library Network
University of Ottawa
Date Due

UO OCT 25 2004

SEP 22 2005

UO MAY 24 2005

MAR 29 2006

UO30 MAR 2006

SEP 15 2006

UO14 SEP 2006

OCT 26 2007

UO OCT 26 2007

UO NOV 03 2008

OCT 20 2009

UO19 OCT 2009

UO DEC 07 2009

011

CE



a 39003



008005240 b

